

***Bulletin
des Amis
d'André Gide***

N° 159

JUILLET 2008

Le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)
et
Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes
et le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.*

*

Toute correspondance doit être adressée,
relative au BAAG, à
Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)
< pige.masson@free.fr >

relative à l'AAAG, à
Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,
374, rue de Vaugirard, Bât. A, 75015 Paris

BULLETIN DES AMIS D ' ANDRÉ GIDE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE
VOLUME XXXVI, N° 159 — JUILLET 2008

Céline GRENAUD : <i>Isabelle</i> , ou l'hystérisation du récit.	319
Jean-François MINOT : Albert Démarest — André Gide. À cha- cun son interdit !	331
Lettres retrouvées, présentées par Jean CLAUDE.	337
<i>Pages retrouvées</i> : Une lettre inédite de Maurice Denis à André Gide — Un message téléphonique d'André Gide à l'U.R.S.S. ..	349
<i>Changement de destinataire...</i> (À propos d'une lettre de Gide). Suivi d'une étude de Benjamin CRÉMIEUX.	353
*	
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXXIX (29 mai — 30 septembre 1947).	367
*	
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : <i>Corydon</i> , X (Marcel Réja). — Retour de l'U.R.S.S. (Robert de Traz).	385
Chronique bibliographique.	403
L'Assemblée générale 2007/2008 de l'AAAG.	407
Nouveaux Membres de l'Association.	410
La Fondation Catherine Gide.	414
Varia.	416
Catalogue des publications de l'AAAG.	419
Cotisations et abonnements 2008.	430

Isabelle ou l'hystérisation du récit

ISABELLE occupe une place à part dans l'œuvre de Gide, ce qui, en l'occurrence, constitue moins un privilège qu'une énigme déroutante. D'abord, de nombreux éléments confèrent à l'intrigue une dimension autobiographique, comme l'atteste le récit emboîté. Qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit beaucoup moins pour l'auteur d'évoquer un souvenir personnel (celui d'une visite effectuée en compagnie de Francis Jammes) qu'un fait divers qui lui est relativement étranger (même si le château de la Quartfourche a eu pour modèle une propriété voisine de celle où, encore enfant, il passait ses vacances d'été). C'est ce que nous invite à comprendre le narrateur premier lorsqu'il cède la parole à un narrateur second et se décharge ainsi de toute responsabilité. Nous ne reviendrons pas sur ce point, largement débattu par René-Gustave Nobécourt dans *Les Nourritures normandes d'André Gide*¹, mais nous attacherons plutôt à une autre singularité, soulevant quant à elle la question fondamentale du genre. De fait, le récit – car Gide répugnera à nommer « roman » une fiction soumise au seul point de vue du narrateur – a été conçu comme un « intermède semi-badin entre deux œuvres trop sérieuses² », dès lors placé sous le signe d'une dérision latente, voire sous celui, très subversif, d'une féroce ironie. Mais de quoi, de qui se moque-t-on dès lors ? Du

1. Paris : Éd. Médicis, 1948, pp. 120-81 (« À la recherche d'Isabelle dans un château du pays d'Auge »).

2. Gide, cité par Yvonne Davet dans sa Notice pour *Isabelle*, dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, « Bibl. Pléiade », 1958, p. 1557.

héros, Don Quichotte amoureux d'une Arlésienne ? Du récit en trompe-l'œil de ce petit « livre sur rien », nouvelle « éducation sentimentale ³ » vouée à l'échec ? Du lecteur, enfin, contraint d'attendre Isabelle, l'action, la vérité et même, car l'œuvre se révèle d'une étonnante modernité, un quelconque et improbable Godot ? Ce rire décapant et lucide – serait-ce le fou du roi qu'on entend ? –, il fait vibrer les lignes, certes fréquemment réduit à un effet de sourdine, mais toujours efficace et corrosif, prêt à faire exploser les limites du vraisemblable, du rationnel et, pour tout dire, de l'entendement.

Dès l'*incipit*, lorsque les trois promeneurs pénètrent dans le château abandonné de la Quartfourche, le décor est planté : « l'herbe surabondante et folle », « la profusion sauvage » et le « feuillage insolite » (p. 601 ⁴) placent d'emblée personnages et récit dans le cadre baroque de la démesure et presque de la déraison. Il n'est pas anodin que l'image inaugurale sur laquelle doit se fonder la narration soit précisément celle d'un vaste capharnaüm : tout n'est que ruine et désolation ; le lieu est complètement *sens dessus dessous*, effrayant et morbide comme un caveau profané, aussi désespérément « vide » qu'un cénotaphe renversé. L'atmosphère est tout à la fois luxuriante et suffocante (la végétation est « étouffé[e] », les visiteurs « oppressés » (*ibid.*), inquiétante et envoûtante, saturée d'affolantes émanations et mortellement figée dans son « deuil » (*ibid.*) perpétuel. Or il est un adjectif capable de fédérer toutes ces contradictions et d'ouvrir le champ des possibilités interprétatives ; cet adjectif, c'est « hystérique ». À l'aube du XX^e siècle (très exactement en 1911), on croyait pourtant s'être débarrassé du concept, parasite qui avait su se nourrir, pendant des décennies, des vieux clichés misogynes, du fantasme de la femme fatale et du spectre lancinant de la folie endémique. Alors, à quoi bon vouloir le ressortir de sa boîte ? Peut-être, et c'est ce que nous voulons démontrer ici, parce qu'il constitue un excellent moyen de comprendre en quoi *Isabelle*, pour reprendre le sous-titre auquel Gide avait initialement songé, est le récit d'une « illusion

3. Dans « Le bovarysme, fausse monnaie de Gérard » (*BAAG* n° 86-87, avril-juillet 1990, pp. 267-91), Alain Goulet rappelle que le héros-narrateur a failli s'appeler Frédéric, ce qui était sans doute une manière, pour Gide, d'exprimer sa tentative de retour au roman. Cette velléité s'inscrit dans la lignée de *La Nouvelle Éducation sentimentale* (« Fragment de la "Nouvelle Éducation sentimentale" », *Œuvres complètes*, Paris : Éd. de la NRF, t. I [1932], pp. 3-4).

4. Nous renvoyons à l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade ».

pathétique⁵ ».

*

À un premier niveau d'analyse, il est légitime de s'interroger sur la personnalité d'Isabelle. Le personnage qui donne son nom et, plus essentiellement, sa tonalité au récit est-il un avatar des femmes détraquées qui ont hanté la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle ? Deux pistes sont à explorer et permettraient éventuellement d'aller dans ce sens. On est d'abord frappé par le caractère hors normes de l'étrange créature, tiraillée entre sa mélancolie native et ses instincts vampiriques. Tantôt, elle apparaît comme une fleur malade, Ophélie en son genre noyée dans le cours tragique de son existence. Ainsi, le portrait que le jeune Casimir fait admirer à Gérard relève-t-il d'une esthétique pré-raphaélite :

[...] la jeune femme que j'avais devant moi et dont je ne voyais que le profil, une tempe à demi cachée par une lourde boucle noire, un œil languide et tristement rêveur, la bouche entrouverte et comme soupirante, le col fragile autant qu'une tige de fleur, cette femme était de la plus troublante, de la plus angélique beauté. (Chap. IV, p. 632).

Fragile et languissante, telle apparaît l'inconsolable héroïne, tant et si bien que ses larmes finissent par constituer un pitoyable attribut homérique. On sait si peu de choses d'Isabelle que la moindre information devient déterminante dans la constitution de son image. Aussi n'est-il pas anodin pour le lecteur qu'elle « pleure », à chacune de ses visites nocturnes au château, lorsqu'elle va embrasser son fils (p. 633) et qu'elle « sanglot[e] éperdument » (chap. VII, p. 670) devant Gérard, lors de leur unique face-à-face. Ces larmes parachèvent le portrait ébauché par le narrateur d'une femme à la « langueur passionnée » (p. 654) (ainsi apparaît-elle dans la chambre de Mme Floche) et triste comme un paysage d'automne (l'intrigue se déroule au mois de septembre) :

J'imaginai sa robe blanche fuir au détour de chaque allée ; à travers l'inconstant feuillage, chaque rayon rappelait son regard, son sourire mélancolique [...].

5. La lettre de Gide à Jean-Marc Bernard est citée par Yvonne Davet dans sa Notice à *Isabelle* : « Votre article me fait presque regretter d'avoir renoncé au premier titre d'*Isabelle*, ou du moins de ne l'avoir pas conservé en sous-titre. Ces mots : « l'illusion pathétique », eussent éclairé le lecteur et l'eussent à demi retenu de chercher le sujet du livre ailleurs que dans la déception même de Gérard aussitôt que la plate réalité reprend la place de l'illusion. » (*Op. cit.*, p. 1561.)

Que le parc était beau ! et qu'il s'apprêtait noblement à la mélancolie de cette saison déclinante. (Chap. VI, pp. 636-7).

Ajoutons que cette mélancolie confine au spleen, tant l'ennui, martelé comme un *leitmotiv*, tout au long du récit, se fait accablant et poisseux. Casimir a compris que sa mère « s'ennuie ici » (chap. IV, p. 632), dans ce château désolé où rien n'arrive, de même que Gérard, qui imagine Isabelle « le cœur lourd d'amour et d'ennui », puis s'interroge au souvenir du médaillon : « Comme vos yeux regardent loin ! de quel ennui sans nom de votre chair et de votre âme, raconte-t-il la plainte, ce soupir qu'ils n'entendent pas ? » (Chap. V, pp. 645 et 647). Pourtant, et c'est l'une des apparentes contradictions du personnage, celle-là même qui se plaint d'« étouff[er] » (p. 640), dans la lettre à son amant, est aussi une étrangleuse récidiviste. C'est elle qui a fait abattre les arbres centenaires de la propriété, elle qui a tant comprimé son ventre, pendant sa grossesse, qu'elle a accouché d'un enfant infirme (p. 640), elle, surtout, involontairement, mais sûrement, qui a fait tuer son amant. La mélancolique Mademoiselle de Saint-Auréol – et combien son nom se pare alors des contrastes de l'oxymore – accapare ses proies et aspire leur énergie sans vergogne. Elle se fait quitter par un homme d'affaires ; qu'à cela ne tienne, elle s'enfuit avec un cocher. Gratien résume la situation : « elle n'a jamais pu rester seule ; il lui en a toujours fallu un ⁶ ». Isabelle, décidément, sait s'inscrire tout à la fois dans la lignée des douces créatures lunaires et dans celle, vampirique, des goules hirsutes. La tentation est grande de la rapprocher des personnages d'un roman comme *En Rade* : l'étiollement d'une femme-fleur, l'isolement dans un château en ruines, la blancheur qui hante les fantasmes du narrateur ⁷ et le « rêve absurde » du chapitre V (p. 647) semblent faire écho au roman de Huysmans. Mais on peut, avec autant de légitimité, classer le portrait de cette enragée parmi les eaux-fortes d'un Félicien Rops et le brandir comme l'étendard d'une nouvelle gynécocratie. De l'angélique créature ou de la terrible veuve noire, qui est l'authentique Isabelle ? Peut-être, précisé-

6. Chap. V, p. 644, l'abbé Santal : « On attribue l'infirmité de Casimir aux soins que sa mère avait pris pour dissimuler sa grossesse ; mais Dieu nous enseigne que c'est souvent sur les enfants que retombe le châtement des pères. »

7. Sur le médaillon, Isabelle porte une robe blanche et c'est ainsi qu'elle apparaît dans le rêve de Gérard : « elle était vêtue tout en blanc » (chap. V, p. 648). Notons aussi, dès l'*incipit*, les « énormes tiges blanches et molles » d'un bignonia qui tranche avec « la pénombre de la salle à manger » (chap. I, p. 601).

ment, la comédienne qui n'existe que par le travestissement et la mise en scène permanente.

Nous abordons là la seconde piste qui pourrait conforter l'hypothèse d'un personnage hystérique. L'histrionisme et la mythomanie sont les tendances bien connues d'une maladie d'ailleurs souvent associée à l'insaisissable Protée et pour laquelle on parle volontiers de « théâtralisation des symptômes ». Or, Isabelle a partie liée avec la comédie. La voici, dans le rêve de Gérard, transformée en « poupée » et animée « d'une grotesque gesticulation d'automate » (p. 648), puis, face à la servante qui lui reproche de ne pas aller embrasser son fils, au centre d'un théâtre d'ombres chinoises : « Il y eut un silence, une pantomime [...]. La lanterne s'agita projetant des ombres grandissantes » (chap. VI, pp. 657-8). Sur tout, c'est à un véritable spectacle qu'assiste Gérard, en voyeur fasciné, la nuit où Isabelle s'entretient avec sa mère et sa tante :

J'étais comme au spectacle. Mais puisqu'elles ne se savaient pas observées, pour qui ces deux marionnettes jouaient-elles la tragédie ? Les attitudes et les gestes de la fille me paraissaient aussi exagérés, aussi faux que ceux de la mère... Celle-ci me faisait face, de sorte que je voyais de dos Isabelle qui, prosternée, gardait sa pose d'Esther suppliante [...]. (p. 656).

Ces scènes suffisent-elles à faire d'Isabelle une hystérique ? Il faut bien avouer que les preuves sont loin d'être accablantes, tout juste permettent-elles d'ébaucher un soupçon quant à l'état psychologique du personnage. Certes, celui-ci joue un rôle et sans doute ses larmes sont-elles souvent le fruit d'une coquette mise en scène ; certes, il ment à l'envi, dissimule ses intentions et ce qu'on peut appeler ses crimes. Néanmoins ces éléments relèvent si peu de la pathologie caractérisée que nous pourrions clore ici notre investigation... si un détail ne nous encourageait à la poursuivre. Ce détail, c'est « le verrou [...] fléchi » (p. 653) d'une porte de communication : grâce à lui, Gérard peut glisser son regard sous le chambranle et se faire le spectateur d'une petite tragédie. La posture du narrateur, à ce moment précis, est hautement significative : c'est à travers ses yeux et uniquement les siens que l'on peut espérer entre apercevoir la chambre, les personnages et, en définitive, l'intrigue elle-même. La tyrannie du point de vue implique une confiance aveugle des destinataires du récit – destinataires directs (le narrateur initial et Francis Jammes) ou indirects (nous-mêmes, les lecteurs) – en celui qui détient le pouvoir absolu de raconter et de tisser la vérité. Mais le pacte est-il tenu ? En fait, la machine narrative s'emballe, se détraque et, si hystérie il y a, c'est sans doute dans la mesure où le narrateur annonce d'emblée

son choix de placer le discours sous l'égide d'une folle anarchie.

*

Retournons au récit emboîtant dans lequel vient s'insérer la parole de Gérard. Dans *André Gide : écrire pour vivre*, Alain Goulet met en lumière les enjeux de la mise en abyme :

En définitive, ce dispositif d'emboîtement de miroirs ironiques et déformants permet l'expression de la polyphonie interne, donne une forme au dialogue de la conscience, et en transformant le pour-soi en pour-autrui, il permet à l'auteur de s'en délivrer, d'avancer, et de se construire par mues successives⁸.

De même que la mise en abyme permet une mise à distance critique du sujet sur lui-même, il invite le narrateur à prendre du recul sur son propre récit et, en se lestant d'une responsabilité trop lourde à endosser, à assumer les faiblesses de son discours pour mieux le faire progresser. Écoutons à cet égard les mises en garde de Gérard et les encouragements de ses interlocuteurs :

« Je vous raconterais volontiers le roman dont la maison que vous vîtes tantôt fut le théâtre, commença Gérard, mais [...] je crains de ne pouvoir apporter quelque ordre dans mon récit qu'en dépouillant chaque événement de l'attrait énigmatique dont ma curiosité le revêtait naguère...

— Apportez à votre récit tout le désordre qu'il vous plaira reprit Jammes.

— Pourquoi chercher à recomposer les faits selon leur ordre chronologique, dis-je ; que ne nous les présentez-vous comme vous les avez découverts. » (p. 602).

Le récit n'accepte d'autre logique que celle, très narcissique, du narrateur et obéit à une déchronologie quasi systématique. En rhétorique, un tel procédé porte un nom qui nous replace directement face à notre problématique. L'*hystérologie*⁹ est le renversement de l'ordre logique ou chronologique des faits à l'intérieur d'un énoncé, sur le modèle de cette phrase prononcée par un héros de Virgile : « Laissez-nous mourir et nous précipiter au milieu des ennemis. » Dans *Isabelle*, c'est au récit emboîté, dans son intégralité, que ce bouleversement est appliqué :

8. Alain Goulet, *André Gide : écrire pour vivre*, Paris : José Corti, 2002, « Aux sources de la mise en abyme », p. 90.

9. L'hystérologie, définie par Bernard Dupriez dans le *Gradus* (« Dans un récit, la circonstance ou le détail qui devrait être situé après est situé chronologiquement avant », Paris : UGE, coll. « 10/18 », 1984, p. 241) est également appelée « hystero-proteron » dans le *Lexique de la terminologie linguistique* de Jules Marouzeau (2^e éd., Paris : Geuthner, 1943) et « hystero-proton » dans le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré (Paris : Pauvert, 1956).

Gérard préfère mettre la charrue psychologique avant l'attelage événementiel et conserver ainsi « l'attrait énigmatique » sans lequel, justement, le récit n'aurait plus lieu d'être. Car l'hystérologie est la seule garante de la substantifique moelle de ce « roman » (*dixit* Gérard) qui n'en est pas un : sans elle, le mystère et sa résolution décevante n'existent plus ; il ne reste que l'histoire, plate et presque dépourvue d'intérêt, d'une femme somme toute banale. Le désordre est donc fondateur et, contre toute attente, extrêmement productif. Ce faisant, il semble que le récit se moque ouvertement des formes traditionnelles de la narration et, en vertu du principe révolutionnaire qui l'anime, soit secoué d'une puissante ironie. Voilà sans doute l'origine de ce rire grinçant dont il était question plus haut. D'ailleurs, la mise en abyme, en invitant explicitement et comme par provocation à repérer les incohérences narratives, contribue largement à renforcer l'esprit décapant du texte. Le dispositif des récits en miroir fonctionne si bien que le « désordre » initialement nommé se reflète constamment dans l'intrigue elle-même. L'équilibre devient une obsession au château, où il fait l'objet d'une quête éperdue, mais vaine. Le cocher qui accueille Gérard et doit arrêter sa voiture à cause d'un harnachement défectueux se fait, dès le premier chapitre, l'augure d'une instabilité menaçante : « le désordre [est] réparé » (chap. I, p. 605), mais pour combien de temps ? Gérard, de son côté, en chercheur d'ordre passionné, rédige une « thèse sur la chronologie des sermons de Bossuet » (p. 603) et n'aspire bientôt plus qu'à retrouver la sérénité intérieure que lui a fait perdre la mystérieuse inconnue : « Jusqu'au soir mon esprit, dont je renonce à peindre le désordre, fut uniquement occupé par l'attente » (chap. VI, p. 652). Casimir, quant à lui, « port[e] de guingois » et claudique sous les sarcasmes de son précepteur : « — Il faut dire à Monsieur Lacase [...] que l'équilibre n'est pas notre fort » (chap. II, pp. 610-1). Isabelle non plus n'est pas en reste, puisque la lettre qui manifeste sa présence, tout en constituant un second récit enchâssé, contient « deux feuillets couverts d'une grande écriture désordonnée » (chap. V, p. 639), une écriture que Gérard qualifiera ensuite de « dégingandée » (chap. VI, p. 649). Enfin, il n'est pas jusqu'à M. Floche qui ne soit entraîné dans cette spirale renversante, ainsi que le narrateur le souligne : « il était fort troublé, sinon gêné par ma présence [car], dans cette vie si rangée, le moindre ébranlement risquait de compromettre l'équilibre de la pensée » (chap. II, p. 616). Tous les personnages sont donc littéralement *dérangés* et constituent les surfaces incarnées dans lequel le récit, hystérique et dérangeant, peut venir se mirer.

Outre le dérangement dont nous venons de constater l'ampleur, il est remarquable qu'un autre symptôme hystérique préside à la narration. L'intrigue est extrêmement resserrée dans le temps. Les quatre premiers chapitres rendent compte d'une soirée et de seulement trois journées ; les deux suivants, à peine plus panoramiques, se concentrent sur une dizaine de jours et seul le dernier chapitre, en opérant une accélération, crée une détente par rapport à la *boule* narrative ¹⁰. Le récit se cristallise donc autour d'une *crise*, c'est-à-dire une période trouble, conflictuelle et déterminante pour un personnage (en l'occurrence le narrateur, qui finit par rencontrer sa future femme). Une telle constriction a pour effet de dramatiser l'attente, mais aussi de rendre plus paradoxal le désordre qui accompagne cet étranglement. De fait, les événements sont si rares au château de la Quartfourche qu'on en vient à s'interroger sur la légitimité du remue-ménage ambiant : beaucoup de bruit pour rien, en quelque sorte. La crispation d'un récit rivé à la temporalité réelle, mais quasiment stérile devient presque risible et, en tout cas, suspecte. Le renversement de l'ordre et le ton persifleur qui préside à ce tohu-bohu narratif nous autorisent à parler d'esthétique carnavalesque. À ce sujet, Jean Hytier évoque dans *André Gide*, l'« irréalité burlesque où tout semble grimacer ¹¹ » et Yvonne Davet souligne que le récit « a aussi un côté "sotie" » ¹². La sotie est une farce jouée au Moyen Âge par des acteurs en costume de bouffon censés représenter le « peuple sot » et, dès lors, figurant à eux tous une allégorie de la société. Nous retiendrons effectivement le caractère satirique, déformant et presque clownesque d'*Isabelle*. L'onomastique horticole est par exemple d'un comique bouffon : Narcisse de Saint-Auréol (le récit, décidément, a vocation à se refléter), Olympe Verduze et l'abbé Santal sont des êtres caricaturaux condamnés à végéter dans le château. C'est ce même registre que le narrateur utilise pour se gausser de son propre récit, avec un sens de la dérision que la typographie se charge de relayer. Ainsi, au chapitre III, le narrateur initial, non sans malice, prend le second narrateur en flagrant délit d'égarement, lorsqu'il mentionne « le *phaenicopterus antiquorum* ou flamant à spatule » : « Gérard fait erreur : le *phaenicopterus antiquorum* n'a pas le bec en spatule » (p. 616). Le comique affleure à nouveau quand

10. La *boule* hystérique, au XIX^e siècle, reste, avec la spectaculaire *crise*, l'un des symptômes les plus connus de la Grande Névrose.

11. J. Hytier, *André Gide*, Alger : Charlot, 1938.

12. Y. Davet, Notice citée *supra*, p. 1562.

Mlle Verduze et l'abbé Santal n'en finissent pas de polémiquer sur un « hêtre-à-feuille-de-persil » qui s'avère être un « hêtre à feuilles de pêcher » (chap. VI, 650-1). De même que le renvoi en note de bas de page avait valeur de décrochage, ici c'est la mise entre guillemets de la traduction (qu'est-ce donc que ce *fagus persicifolia* ?) qui invite à la mise à distance et, compte tenu des enjeux du débat, au rire. Au regard de ces passages, il devient difficile de prendre au sérieux les autres références, par le biais de la métaphore ou de la simple comparaison, à la botanique. Quand Gérard se souvient avec émotion d'Isabelle au « col fragile autant qu'une tige de fleur » (chap. IV, p. 632) ou de sa promenade « enivr[ante] » dans le parc, parmi « les grands marronniers roux », « les buissons pourprés » et les « colchiques » (chap. V, p. 637), n'est-on pas en droit de soupçonner quelque intention satirique de la part du narrateur ? Tout semble grimacer, se tordre sous la lumière rougeoyante d'un récit déstructurant, de telle sorte que c'est la question du statut de la fiction et de l'écrivain qui finit par se poser avec une acuité lancinante.

*

S'il est une pathologie capable de se faire la dépositaire des principes fondateurs de la littérature et en particulier de la *mimesis*, c'est bien l'hystérie. Thomas Sydenham surnommait « Grande Fallace ¹³ » cette maladie qui fonctionne, en vertu d'un trompe-l'œil prodigieux, sur le principe de la pure *imitation* ¹⁴. En ce sens, tout récit de l'hystérie, au

13. Les œuvres complètes de Thomas Sydenham (1624-1689) ont été publiées en Angleterre sous le titre d'*Opera universa* (Londres, 1685, in-12, et de multiples rééditions), puis en France sous celui d'*Œuvres de médecine pratique* (Paris, 1776, in-8 ; Avignon, 1799, in-8 ; Montpellier, 1816, 2 vol. in-8).

14. La question de l'imitation a souvent été débattue. Les hystériques (en particulier les femmes) étaient-elles de vulgaires simulatrices volontairement enlisées dans leurs mensonges et mises en scènes, ou les victimes malgré elles d'une maladie neurologique complexe, certes fondée sur l'imitation d'autres pathologies, mais authentique et réellement douloureuse ? Ainsi, Jean-Martin Charcot commença à s'intéresser à la Grande Névrose en notant l'analogie des symptômes hystériques avec ceux présentés par d'autres malades réunis dans une même section de la Salpêtrière (notamment des épileptiques). Mais, loin de crier à la simulation, il contribua à faire disparaître les soupçons qui pesaient sur les hystériques et à classer leurs détraquements dans un cadre nosologique rassurant. *Imitation* et *simulation* sont donc deux processus bien distincts, puisque le premier n'implique pas la complicité perverse du malade, tandis que le second relève l'hystérie au statut de maladie-fantôme.

détour d'une mise en abyme vertigineuse, est voué à répéter le principe réflexif à l'œuvre dans la fiction. Or, dans *Isabelle*, l'effet de réel est mis en péril par le récit liminaire et emboîtant qui vient fonctionner comme un avertissement au lecteur. Impossible d'être le signataire aveugle du pacte narratif à partir du moment où le narrateur lui-même met en garde ses récepteurs contre l'extrême subjectivité de son récit (c'est « [s]a curiosité » qui crée l'énigme ; sans elle, l'intérêt de l'histoire disparaît) et surtout contre le « désordre » auquel celui-ci est soumis. Dès lors, le récit de l'hystérie en demi-teinte d'Isabelle n'est plus simplement le miroir de la *mimesis*, mais, plus insidieusement, celui d'une *mimesis* en mouvement, obéissant aux contraintes de la construction et sans doute aussi de la déconstruction. L'analyse de Paul Ricœur vient à point nommé prendre le relais de celle d'Aristote. Le philosophe français considère que le récit est une structure en perpétuelle évolution et, ce faisant, distingue trois niveaux de *mimesis* : la « préconfiguration » (le temps vécu, prénarratif), la « configuration » (le temps du récit et de la mise en intrigue) et la « reconfiguration » (le temps de la reconstruction). Dans le récit de Gide, le cycle des *mimesis* est mis en lumière, dès les premières pages, comme le seraient les coulisses d'un théâtre juste avant la représentation d'un spectacle. Lorsque s'ouvre le rideau narratif, au chapitre I, le lecteur en sait déjà trop pour être dupe : *Isabelle* est beaucoup moins une hystérie récitée qu'un récit hystérique. En d'autres termes, la « Grande Fallace » fonctionne moins comme reflet de la fiction que comme celui, très ironique, d'une littérature qui accepte de se questionner.

La modernité de Gide doit retenir notre attention. Il est remarquable que l'attente d'Isabelle finisse par tourner à l'*absurde* (le mot est prononcé pour le rêve de Gérard, au chapitre V) et que la menace d'une irrémédiable dissolution fasse planer une ombre quasi nihiliste sur toute l'intrigue. Derrière la disparition d'Isabelle, l'écroulement du château, la dispersion des notes de Bossuet, le déracinement des vieux arbres ; derrière la mort de l'amant trompé, des Floche, puis des Saint-Auréol, toujours se dessine l'image de la désagrégation. Le récit est systématiquement renvoyé à ce qu'il est vraiment : la reconstruction illusoire du réel, la tentative continuellement réitérée, mais vaine, de bâtir la repro-

duction fidèle et captivante du monde dans lequel on vit ¹⁵. L'« illusion référentielle ¹⁶ », pour reprendre les termes de Michel Riffaterre, est peut-être cette « illusion pathétique » et ultime dont le récit, hystérisé de toutes parts, se charge de révéler la noirceur. Les derniers mots d'*Isabelle*, dans cette perspective, se parent d'une nouvelle signification :

La nuit était bien avancée lorsque Gérard acheva son récit. C'est pourtant cette même nuit que Jammes, avant de s'endormir, écrivit sa quatrième élégie :

*Quand tu m'as demandé de faire une élégie
Sur ce domaine abandonné où le grand vent...* (p. 675).

Sans doute les frontières de « ce domaine abandonné où le grand vent » n'a plus qu'à faire son œuvre sont-elles les mêmes que celles de la fiction, insurmontable domaine sur lequel le narrateur est condamné à jouer les Sisyphe et à porter un réel qui toujours lui échappe. *Isabelle*, en ce sens, pourrait bien être l'allégorie de l'insaisissable objet fictionnel : « je restais devant elle comme un enfant devant un jouet qu'il a brisé pour en découvrir le mystère » (chap. VII, p. 672), avoue Gérard, déconfit. Que reste-t-il de la littérature ? Le sujet pictural d'une Vanité grimaçante.

*

Dans *Isabelle*, le procédé de la mise en abyme a pour fonction d'éclairer la nature problématique de toute narration. Dans un jeu de reflets successifs où l'hystérie constitue un fil conducteur, mais déformant, la fiction, essentiellement mimétique, se mire dans un récit enchâssé qu'elle dénonce d'emblée en soulignant le principe de déchronologie qui le sous-tend, puis dans un narrateur tout-puissant qui se contente, en somme, d'exprimer son propre ébranlement et, enfin, dans le personnage éponyme dont les détraquements sont juste les manifestations d'un commun égoïsme et la projection de quelque fantasme amoureux. Répétons-le, l'hystérie joue à chaque fois un rôle essentiel dans l'emboî-

15. Cette idée rejoint celle d'un récit condamné au statut de « fausse monnaie », ainsi que l'a mis en lumière Alain Goulet dans son article sur le bovarysme de Gérard (art. cité).

16. M. Riffaterre, « L'illusion référentielle », *Columbia Review*, 57 (2), 1978 ; et *Essais de stylistique structurale*, Paris : Flammarion, 1971, « Le formalisme français ». Le philosophe revient notamment sur le « mécanisme de la *présomption de référence* » à propos des « textes qui ont été composés dans la perspective d'une esthétique mimétique (la majorité des textes littéraires) où ce mécanisme est tout » (pp. 268-9).

tement de ces miroirs : imitation, désordre, détraquements sont les symptômes, toujours très ironiques, qui font du récit une pathologie réjouissante, mais douloureuse et parfois même dangereuse. En définitive, Gide s'impose comme le précurseur d'une réflexion très avant-gardiste sur la crise à venir du roman. Le formalisme, le nihilisme et le solipsisme – en l'occurrence, dans *Isabelle*, le débat initial sur la chronologie qui menace l'illusion référentielle, l'inflation des images morbides et le narcissisme du narrateur – sont les plaies qui rongent le récit en son cœur et risquent d'en effacer la légitimité. Les Gommès ¹⁷ sont hystériques sous la plume de Gide.

17. En ce sens Gide pourrait bien être, plus de soixante-dix ans avant Alain Robbe-Grillet (*Les Gommès*, Paris : Éd. de Minuit, 1985), le pionnier très avant-gardiste du nouveau roman.

Albert Démarest — André Gide À chacun son interdit !

par

JEAN-FRANÇOIS MINOT
(EUGÈNE MICHEL)

NÉ en mars 1848, Albert Démarest est de vingt et un ans l'aîné de son cousin André Gide. La mère d'Albert est Claire Rondeaux (1822-1901), celle d'André : Juliette Rondeaux (1835-1895). Or, les deux sœurs perdront leur mari à un an d'intervalle en 1879 et 1880. Albert, célibataire, restera très lié avec sa mère, et André est fils unique. Les deux couples mère-enfant se voient souvent à Paris et en vacances. Si bien qu'Albert Démarest deviendra progressivement comme un « père de substitution » pour André Gide selon la formule employée par Pascal Mercier ¹.

André Gide a raconté lui-même dans *Si le grain ne meurt* les liens intenses qui s'établirent entre lui et son cousin. On peut recueillir d'autres informations dans le journal de Gide ou dans sa correspondance, en particulier dans les extraits publiés de lettres entre les deux artistes. Des biographes comme Jean Delay et Claude Martin ont amplement détaillé cette relation mentorale. Albert s'intéressa à André dès l'enfance de celui-ci et il accompagna son éducation, d'autant plus que Juliette suivait habituellement ses avis et qu'André admirait son cousin

¹ Note 7 de la préface à *Correspondances à trois voix*, Gide-Louÿs-Valéry, Paris : Gallimard, 2004, p. 12.

jusqu'à avoir pour lui « une espèce d'adoration ² ».

André Gide partagea très tôt le secret d'Albert et l'on peut se demander si le jeune homme ne reproduisit pas dans sa propre vie l'équation suivante : vie artistique = vie parallèle, créant son interdit quand son cousin avait le sien. Il est tout de même extraordinaire qu'Albert ait réussi à cacher à sa propre mère, jusqu'à la mort de celle-ci, en 1901, c'est-à-dire pendant presque vingt ans, l'existence d'une liaison et d'un enfant hors mariage. Si le tableau *Devant la maternité* est tellement pathétique, c'est qu'il représente peut-être une évocation de la naissance d'Antoinette en 1883. André Gide fut si bien dans la confidence qu'il donna des cours de piano à sa cousine. Plus tard, ce fut lui qui, après la mort de Claire Démarest, poussa à des explications familiales, et il fut témoin au mariage d'Albert avec Marie Jouanelle la même année.

Albert Démarest semble avoir géré prudemment son patrimoine et sa vie familiale ³. Sur le plan artistique, Gide rapporte ce propos émouvant : « Ah ! vois-tu, il me faudrait faire un chef-d'œuvre pour me prouver à moi-même que je ne suis pas un vaurien ⁴. »

Un drame se jouera peut-être pour Albert lorsque son jeune cousin lui préférera Maurice Denis (1870-1943), artiste de sa génération, théoricien du groupe des nabis, dont une rétrospective vient d'être présentée au Musée d'Orsay.

Si les spécialistes de la peinture nous racontent aujourd'hui où se situe l'œuvre d'Albert Démarest, je voudrais pour ma part évoquer trois grands moments de la relation entre les deux cousins.

Le premier est l'instant décisif où Juliette permit à son fils d'accéder à la bibliothèque paternelle. Il faut imaginer le mystère que cela pouvait représenter pour le jeune Gide. La pièce au fond de l'appartement lui restait interdite, fermée à clef. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide raconte : « À l'approche de ma seizième année pourtant, Albert commença d'intercéder en ma faveur ; je surpris quelques bribes de discussion ; maman s'écriait : — Il va mettre la bibliothèque au pillage. Albert arguait doucement que le goût que j'avais pour la lecture méritait d'être encouragé ».

² *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949 – Souvenirs*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 441.

³ Cf. *Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, pp. 508-13.

⁴ *Ibid.*, p. 512.

ragé ⁵... » Juliette céda, mais en exerçant une surveillance rapprochée. La lecture des poètes, en particulier de Heine, qui en résulta, bouleversa Gide au printemps de sa seizième année, c'est-à-dire au début de l'année 1886.

On ignore quelles purent être dans le détail les conversations artistiques entre les cousins à cette époque. Gide commence à tenir son journal en octobre 1887 et c'est Pierre Louÿs qui provoque l'écriture des premiers poèmes de Gide en mai 1888 ⁶. En novembre, Gide réussit son premier bac et il s'inscrit en classe de philosophie au lycée Henri IV qu'il abandonne bientôt pour se préparer seul au 2^e bac.

Nous arrivons au deuxième moment de la relation Gide-Démaress. Gide atteint sa 19^e année et il sera comme livré à lui-même au début de l'année 1889. Alors, Albert lui proposera de poser pour lui. Dans *Si le grain ne meurt* Gide évoque de façon très détaillée la démarche artistique d'Albert et la confiance de sa vie affective deux ans plus tard ⁷. Quant à la conséquence des séances de pose, Gide explique : « Depuis que j'avais posé pour Albert (il venait d'achever mon portrait), je m'occupais beaucoup de mon personnage ; le souci de paraître précisait ce que je sentais que j'étais, ce que je voulais être : un artiste, allait jusqu'à m'empêcher d'être, et faisait de moi ce que l'on appelle : un poseur ⁸. » Ce fut à cette époque que Démaress effectua les fameuses photographies souvent reproduites dans les biographies de Gide, où le jeune homme effectivement prend des postures d'artiste.

Enfin, en toute logique, Albert introduit André chez son maître Jean-Paul Laurens. L'amitié se développera à tel point que Gide pourra écrire que les Laurens lui sont devenus « indispensables » : « ce m'est une famille élue, et je rêve avec eux mes joies ⁹... » Avec l'aîné des Laurens, Paul-Albert, un ancien camarade de classe, Gide accomplira son voyage sexuellement initiatique en Afrique du Nord de 1893-1894.

Cet hiver 88-89, un autre événement se produisit : Albert recommanda à Gide la lecture de *Par les champs et les grèves* de Flaubert, livre composite qui venait de paraître. J'ai détaillé dans un article intitulé

⁵ *Ibid.*, p. 487.

⁶ Cf. *Journal I, 1887-1925*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, pp. 13 et suivantes.

⁷ *Si le grain ne meurt, op. cit.*, p. 510.

⁸ *Ibid.*, p. 514.

⁹ *Journal I, op. cit.*, p. 165.

« Flaubert, père spirituel de Gide ¹⁰ » l'influence capitale qu'eut ce livre sur Gide. Non seulement, Gide pourra y voir une mise en abyme de son amitié avec Louÿs, mais de plus, la narration du voyage de Flaubert en Bretagne l'enthousiasmera si bien qu'il partira lui-même, l'été suivant, seul dans cette région ¹¹. D'autre part, Gide développera une véritable passion pour la correspondance de Flaubert qui fut publiée en quatre volumes tous les deux ans à partir de 1887.

On peut dire que la vocation d'écrivain de Gide se cristallisera en moins d'une année sous l'action conjuguée de trois facteurs : l'exemple de Louÿs, la transmission de Démarest, l'influence de Flaubert.

Le troisième moment se situe l'année suivante où Gide commence la rédaction de son premier livre. Les encouragements de Démarest sont intenses. Le 25 (ou 28) février 1890, Gide écrit à Pierre Louÿs : « Il [Albert] pleurait presque un peu tout en lisant ces pages ; et de le voir ému, en trouver certaines parfaites, en jouir, me disait-il, comme des pages les plus vibrantes et passionnantes lues, les voulait voir imprimées (sinon maintenant, du moins après Allain), puis tant d'autres choses..., alors je me sentais envahi (je veux avec toi être sincère absolument) du sentiment de mon génie — oui, de mon Génie, la modestie est ridicule ¹². »

Courant juin 1890, Albert écrit à Gide qui commence la rédaction de son premier livre : « Toute ta vie en ce moment me semble être suspendue à cette première œuvre. Quelle qu'en soit la fortune, il te sera doux de l'avoir tentée. Autour de toi les initiés sont dans l'attente ; ils espèrent beaucoup de toi, et tu dois leur donner raison ¹³... »

Et à la fin du même mois : « je ressentais en la lisant comme un sentiment paternel... je suis très ambitieux pour toi, je voudrais que tu les épates tous en mettant en œuvre les dons que Dame Nature t'a prodigués... Il me semble [...] que je vis une nouvelle vie [...]. Tu as conçu ton œuvre, va jusqu'au bout ¹⁴. »

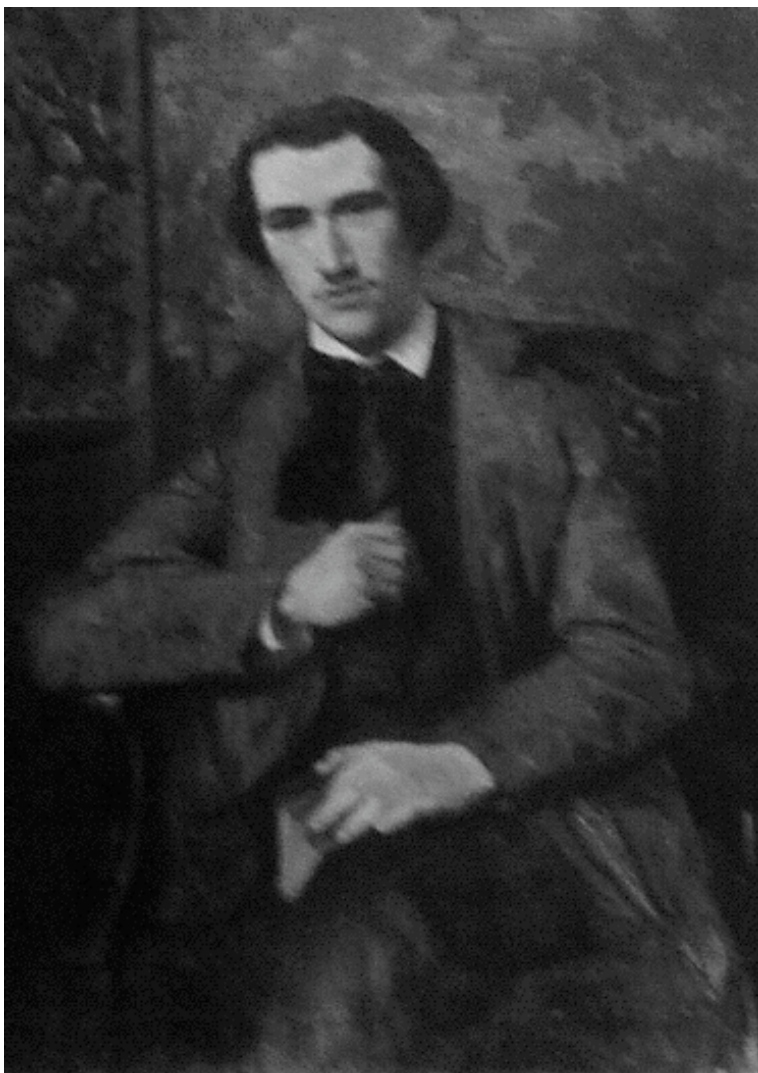
¹⁰ BAAG n° 143/144, juillet-octobre 2004, pp. 344-9.

¹¹ Albert plaidera en faveur de son cousin pour que sa mère le laisse partir (*Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, p. 520).

¹² *Correspondances à trois voix*, *op. cit.*, p. 152.

¹³ Lettre d'Albert Démarest à André Gide, in *Correspondance avec sa mère (1880-1895)*, Paris : Gallimard, 1988, note 2, pp. 670-1.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 96-7.



Albert Démaress
Portrait d'André Gide, vers 1888-89
(Coll. part.)

Pour conclure, voici une note manuscrite non datée d'André Gide sur Albert, que Mme Catherine Gide nous a transmise :

Albert

Sur un banc, au fond du jardin dans cette allée transversale qui longeait le mur du fond, à l'abri des regards, — sur ce banc où la veille il avait oublié un Montaigne — il me prit le bras et ravalant un sanglot « Moi aussi j'ai eu de l'ambition » m'a-t-il dit. Il disait à Paul : « Ah ! ce que les rêves de jeunesse ont de mal à mourir. » — Il sanglotait complètement quand, sur ce même banc écarté, à un précédent séjour, se penchant sur mon épaule il disait : « Ici, plus personne ne parle de lui » (lui, c'était son ami Simon, qu'il avait perdu l'an dernier). « Mais, répondais-je, cela vaut mieux, mon pauvre Albert ; tu souffrirais bien davantage si tu devais en entendre parler ; l'amitié que tu avais pour lui, il leur semblait que tu la leur volais... » et je me souvenais qu'après sa mort, quand je m'en fus le voir le lendemain, cousine auprès de lui dans l'atelier arrêta toute confidence ; un seul instant, appelée en bas par la bonne elle nous laissa seuls, alors, très vite, Albert se pencha vers moi et chuchota confusément tout contre moi, avec une espèce de détresse : « Toi seul, toi seul tu peux comprendre... c'est ce que je disais à Madeleine hier... André seul peut comprendre ce que je perds en perdant mon ami... » puis déjà cousine remontait, il s'écartait de moi, vite, comme un coupable et recomposait son maintien ; on parlait aussitôt d'autre chose.

N.D.L.R. Ce texte a d'abord paru dans le livret publié à l'occasion de l'exposition *Albert-Guillaume Démaress, la morosité délectable* du Musée des Beaux-Arts de Rouen (mars-mai 2007), Lyon : Fage éditions.

Lettres retrouvées

présentées
par

JEAN CLAUDE

« Les paroles s’envolent, les écrits restent », dit-on. Mais les lettres peuvent aussi se disperser. Nous savons que les éditions de correspondances ne sont jamais complètes : lettres perdues, lettres échangées, lettres détruites, parfois lettres censurées. Les catalogues de vente font parfois réapparaître des lettres appartenant à des correspondances déjà publiées. Une grande part de hasard intervient toujours dans ces découvertes qui souvent ne concernent qu’une seule lettre. Quelle que soit leur importance, de telles lettres méritent d’être signalées à la curiosité des amateurs de correspondances. Les cinq lettres qui suivent, de ou à Gide, en sont un exemple.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE à ANDRÉ GIDE

Cette lettre a été retrouvée dans les papiers de Marc Allégret ¹. Gide la lui avait envoyée pour des raisons qu’explique la réponse de Gide à Jacques-Émile Blanche du 24 février 1918 ² et son souhait

¹ Gide avait inscrit en marge du premier feuillet, à l’attention de Marc Allégret : « Garde-moi cette lettre ».

² *Correspondance André Gide—Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*, éd.

que « l'antichambre minuscule » puisse aussi abriter des bombardements Suzanne Allégret et ses enfants. On est frappé par la désinvolture avec laquelle Blanche parle des graves événements que subit la capitale. Est-elle feinte ? Est-elle une manière de se rassurer ? On est tenté de répondre par l'affirmative.

19, rue du Docteur Blanche, XVI^e

19 février 1918.

Cher ami,

Le crocus jaune que vous avez, comme une vieille dame anglaise, inséré dans votre lettre à la Sorcière du Palais Mazarin ³, me donne un plus vif plaisir de quitter Paris. J'espère qu'il ne s'écoulera pas trop de semaines avant que je ne me retrouve aux champs cauchois ⁴ ; mais Rose, qui, après le 1^{er} raid, semblait prête à partir, malgré son état nerveux que le second – *a shame one* – aggrava, ne veut plus se mettre en route. Nous avons trouvé, rue de l'Yvette, en une marquise de St-Léger (?? ⁵), hospitalière aux nerveux habitants de petits hôtels fragiles et voisins, une seconde mère. Cette dame semble appartenir à une famille de bombardés, son père est mort à Nancy, écrasé par son propre toit ; le fils aîné de cette marquise qui essuya 27 bombardements sur la même ville, ou à Bar-le-Duc, fut un des premiers soldats pris par l'ennemi ; il vit sous les obus anglais à Mannheim et y perdit un bras. Il est encore maints cas analogues, parmi les proches de la marquise ; et trente personnes, dont les miennes, fîmes, deux heures durant, cercle nocturne entre les murs étroites d'une antichambre minuscule où les enfants dormaient, tétaient, pleuraient, les fillettes pâmaient, et les adultes grinchaient, tandis que la marquise contait des anecdotes de siège, offrait des grogues [*sic*] et de la Chartreuse aux défaillantes, rassurait les craintifs et se multipliait en prévenances, bien que trop mondaine que de ne faire étalage de chaises, fauteuils aux aînées, coussins de pied et de tête, à la fureur de Rose, oublieuse des conventions polies et qui, blême, ordonnait à notre hôtesse de clore les volets, d'éteindre le

Georges-Paul Collet, Gallimard (*Cahiers André Gide* 8), 1979, pp. 225-6.

³ Madame Muhlfeld.

⁴ C'est-à-dire à Offranville, sa demeure normande.

⁵ On la trouve dans la lettre de Blanche à Gide du 5 mars 1918 (Jacques-Émile Blanche, *Nouvelles lettres à André Gide (1891-1925)*, éd. Georges-Paul Collet, Droz, 1982, p. 130).

gaz et d'être économe de descriptions. Un sourd et une sourde suppliaient le concierge de les avertir quand les bombes tomberaient, ils n'entendaient, disaient-ils, qu'un murmure, tels les personnages célèbres du *Sourd ou l'auberge pleine*⁶. Georges⁷ pouffait de rire. Le vaillant Olivier s'était blotti dans la prise d'eau qui, chez nous, s'étend sous la rue. J'aurais encore de comiques détails à vous marquer. Un aéro, au bout de la rue de l'Yvette, semblait veiller sur notre famille, cependant qu'à Cuverville, vous jouiez quelque pièce de Bach, à moins que vous ne gisiez inconscient aux bras de Morphée.

L'on ne se déshabille plus, et chacun porte avec soi sa fortune en un sac. Ceci peut durer.

J'eus bien du plaisir à revoir Valéry avec lequel j'ai déjà fait plus d'une promenade. Nous voyons ensemble la collection Degas, qui me produit l'effet d'un déballage de maniaque antédiluvien⁸. Qu'il est triste d'appartenir à cette époque bientôt historique ; et de se sentir comme si l'on ressuscitait d'entre les morts ! Combien dangereux, mon pauvre ami, d'être des individus à dialoguer avec soi-même ! Quand choisirons-nous de Doumic⁹ ou de Bracke¹⁰ ?

Votre

J.-É. B.

ANDRÉ GIDE à ÉDOUARD DUCOTÉ

Cette lettre, dont l'autographe appartient à une collection parti-

⁶ Comédie en trois actes et en prose de Pierre-Jean-Baptiste Choudard dit Desforges, écrite en 1794.

⁷ Georges Mévil, neveu par alliance et fils adoptif de Jacques-Émile Blanche. Olivier pourrait être l'un de ses amis.

⁸ Ce jugement n'est pas à prendre au pied de la lettre. Blanche a toujours admiré Degas qu'il appelle dans une lettre à Gide « mon vieux maître » et dont il loue « le génie farouche » (*op. cit.*, p. 184). Mais il est pour lui « le dernier représentant d'une pléiade d'admirables artistes » (*ibid.*, p. 158). S'il lui garde son admiration, il ne peut s'empêcher de regretter que Degas appartienne à une autre époque.

⁹ René Doumic est alors le directeur de *La Revue des Deux-Mondes*. Il représente en littérature la tradition classique.

¹⁰ *Sic* pour le peintre Georges Braque qui, avec Picasso, s'est orienté vers le cubisme à partir de 1909.

*culière, a été partiellement publiée, à partir de l'extrait d'un catalogue de vente, par Pierre Lachasse dans l'édition qu'il a donnée de la correspondance Gide-Ducoté*¹¹.

Cuverville

[Avant le 10 juillet 1901.]

Cher ami,

Je vous écris ce matin¹² en grande hâte désireux de faire partir ma copie au plus tôt ; je ne sais trop pourquoi j'adressai la conférence¹³ à Des G.¹⁴ et non à vous... peut-être par crainte que vous ayez déjà quitté Paris et qu'elle ne perde à vous courir après un temps utile. Mais si vous êtes à Paris encore et que vous passiez Villa Michon et que mon texte y soit encore, prenez-en connaissance je vous en prie... J'ai peur qu'il ne vaille rien, malgré tout le mal que je me suis donné après, ou mieux à cause de ce mal ; depuis que je suis ici, je n'ai rien fait d'autre – et jamais travail ne m'a plus exaspéré. Rendez-moi donc ce grand service, si cette conférence vous irrite à votre tour, de me le dire franchement et de la refuser tout comme vous le feriez pour la copie de... de Souza par ex.¹⁵ À la relire au dernier moment, elle m'a fait assez bonne impression, je l'avoue ; mais c'est peut-être à présent que je me trompe. Tout ce que j'y dis est connu ! Cela valait-il la peine vraiment de le redire ? ! Enfin je suis débarrassé et je vais pouvoir travailler dans l'amusant !

Au revoir. Dites ce que vous devenez ? Votre dernière lettre

¹¹ André Gide—Édouard Ducoté, *Correspondance (1895-1921)*, éd. établie, présentée et annotée par Pierre Lachasse, Centre d'études gidiennes, 2002, pp. 215-6 (lettre 50).

¹² Lettre non retrouvée.

¹³ *Les Limites de l'Art* : voir *Essais critiques*, Bibl. Pléiade, pp. 417-23.

¹⁴ Pierre des Gachons (1880-1904), le plus jeune des quatre frères des Gachons, directeur-fondateur de la revue *L'Hémicycle*, qui a son siège 3, Villa Michon et qui connaîtra 30 numéros entre janvier 1900 et octobre 1902. Gide y avait publié en août 1900 « Paysages ». Pierre des Gachons publie plusieurs livres sous le pseudonyme de Pierre de Querlon. En 1904, il remplacera quelque temps, avant sa mort prématurée, son frère Jacques comme secrétaire de *L'Ermitage*. (Renseignements obligeamment communiqués par Pierre Lachasse.)

¹⁵ Voir les lettres échangées par Gide et Ducoté concernant l'opportunité de publier dans *L'Ermitage* un poème de Robert de Souza (*Correspondance*, pp. 212-3).

était exquise ¹⁶ et m'a vivement touché. Mais je crois vous l'avoir déjà dit. Mes amicaux hommages à Madame Ducoté, je vous prie.

Je suis bien cordialement votre

André Gide.

Tâchez de bien savoir si Guérin ¹⁷ prend décidément la peinture, car sinon je demanderais à Maurice Denis ¹⁸.

Cher ami, un mot de Bonheur ¹⁹ à l'instant m'avertit que diverses raisons matérielles (éloignement, santé etc...) ne lui permettent pas de suivre d'assez près « le mouvement musical » et de se charger d'une chronique régulière – mais qu'il donnerait volontiers à *L'Ermitage*, d'une manière intermittente et en plus de la chronique (qui serait tenue par qui d'autre ??), quelques notes de critique musicale plus générale... Je crois qu'il n'y a qu'à accepter.

Je demande à Bonheur s'il voit à qui on pourrait confier cette chronique ²⁰.

JACQUES RIVIÈRE à ANDRÉ GIDE

Dans l'édition de la correspondance André Gide—Jacques Rivière procurée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn et publiée par les éditions Gallimard en 1998, la lettre 395 ²¹ est assortie de la remarque suivante : « Cette lettre a été recopiée de la main de Jacques Rivière. [...] Nous ne savons pas ce qu'est devenu l'original. » Or l'original a été mis en vente à l'Hôtel Drouot et acquis par la Bibliothèque municipale de Bourges pour le Fonds Jacques Rivière—Alain-Fournier ²². La consultation de l'original a permis

¹⁶ Éventuellement la lettre 47, p. 212, ou plutôt une lettre non retrouvée.

¹⁷ Joseph Guérin, qui ne tiendra la chronique d'art de *L'Ermitage* qu'entre mars 1903 et décembre 1904.

¹⁸ Le peintre ne répondra que plus tard aux sollicitations de Gide et de Ducoté : voir leur *Correspondance*, p. 253, et André Gide—Maurice Denis, *Correspondance (1892-1945)*, éd. Pierre Masson, Gallimard, 2006, p. 232.

¹⁹ En réponse à la demande qu'il lui avait faite le 3 juillet : voir sa lettre dans *Le Retour*, suivi de *Lettres à Raymond Bonheur*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1946, pp. 63-4.

²⁰ Nous ne connaissons pas la lettre du compositeur Raymond Bonheur à Gide mais la réponse de Gide en date du 10 juillet 1901, *ibid.*, pp. 64-5.

²¹ *Correspondance André Gide—Jacques Rivière*, pp. 530-2.

²² Nous avons publié cette lettre une première fois dans le *Bulletin des Amis*

de constater que Jacques Rivière n'avait recopié que ce qui lui avait paru essentiel. Les remarques sur Blaise Cendrars s'en trouvent nuancées. Les deux premiers paragraphes, absents de la copie, font écho à la lettre de Gide qui précède et dans laquelle l'écrivain manifestait sa reconnaissance à Rivière pour sa sincérité, fût-elle quelque peu abrupte : « C'est ce que j'attendais de toi, si vraiment notre association pour la direction de la revue veut être solide. » L'original vient également éclairer quelques allusions contenues dans les lettres suivantes. Enfin, deux paragraphes que l'on trouve dans l'édition ne figurent pas dans cet original, mais dans la lettre de Rivière à Gide du 22 février, celle qui avait provoqué la discussion sur Cendrars.

On ne peut que souligner l'importance de cette lettre à un moment où se discute la reparution de La N.R.F., sa future direction et son orientation. À cette date la co-direction par Gide et Rivière est toujours envisagée. Mais déjà des divergences apparaissent qui, ici, sont d'ordre esthétique et même politique. Tandis que Gide prend la défense de Cendrars ²³ dont il verrait bien le nom au sommaire du premier numéro, Rivière avance des arguments qui ne reflètent pas seulement ses goûts personnels mais l'esprit qu'il souhaite donner à la revue et qui pourrait se résumer à l'une de ses formules : « un nouveau classicisme ».

Paris, le 28 février 1919.

Mon cher André,

Une vague petite atteinte de grippe vient de me forcer à garder la chambre, et même par moments le lit, pendant plusieurs jours. C'est la seule raison qui m'ait empêché de répondre du tac au tac à ta bonne lettre, comme j'en avais pourtant une si grande envie.

Si je l'avais pu faire, je t'aurais dit d'abord combien à mon tour je t'étais reconnaissant de m'avoir si franchement, si nettement répondu et en même temps d'avoir pris la peine de motiver pour moi ton opinion. C'est comme ça décidément qu'il faut que nous procédions pour toutes les questions sur lesquelles il pourra nous arriver

de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, n^{os} 108-109, 3^e et 4^e trimestres 2003, pp. 65-70.

²³ Voir son plaidoyer en faveur de Cendrars, *op. cit.*, pp. 528-30, auquel répond la lettre de Rivière que nous reproduisons.

de ne pas être d'accord d'emblée.

Justement au moment où je recevais ta lettre, je venais de lire *Le Panama ou Les Aventures de mes sept oncles* du contesté Cendrars²⁴. Je n'ai pas de peine à avouer que j'y ai trouvé plus de goût qu'au déconcertant rébus²⁵ qui avait produit ma première impression.

Je vois très bien ce qu'il y a de nouveau là-dedans. C'est un certain « mouvement » au sens musical du mot. Exactement comme chez Stravinski. Un mouvement fixé d'avance au métronome, et avec lequel les mots, comme chez Stravinski la mélodie, ont à s'arranger comme ils peuvent. Une fois que c'est parti, ça doit arriver au bout, ayant couvert une distance de... en un temps de...

Je n'objecte rien à cela. Et même j'étais persuadé, depuis une audition des *Cinq pièces faciles*²⁶ à Genève, qu'il y avait en musique, dans ce mécanisme radical, une nouveauté peut-être très féconde. Pourquoi n'en serait-il pas de même en poésie et pourquoi Cendrars n'aurait-il pas fait la découverte exactement symétrique de celle de Stravinski ?

Ceci posé, ou plutôt ceci supposé, je ne puis m'empêcher de rester jusqu'à nouvel ordre sur la défensive. C'est que, vois-tu, j'éprouve trop de regret à penser que nous allons entrer encore peut-être dans une ère d'impropriété, je veux dire dans une ère où les mots continueront d'avoir un autre rôle, une autre utilité que de signifier. Je me sens tout courbaturé à la seule idée qu'il va falloir accepter encore pour un temps indéterminé de « faire sans » la logique, de « procéder » en dehors d'elle.

Oui, je suis littéralement harassé de suivre toujours des guides au pied si léger qu'on n'est jamais sûr qu'ils ne vont pas disparaître derrière un rocher, s'évanouir au tournant du sentier. Je l'avoue, je voudrais bêtement reprendre un peu la main de la « raison pure », tout au moins celle du bon sens, dont le propre, comme on le sait, est d'être constant, suivi, d'enchaîner. Je voudrais, j'eusse voulu que la grande nouveauté du jour, le grand chic, le dernier cri fût tout à coup de dire des choses réfléchies, abouties, que l'intelligence même eût

²⁴ Écrit en 1913, comme *La Prose du Transsibérien*, ce long poème avait paru aux éditions de la Sirène en 1918.

²⁵ Allusion à une œuvre que nous n'avons pas identifiée.

²⁶ Œuvre pour piano à quatre mains composée par Stravinski en 1916-1917.

directement fournies, qui n'eussent eu d'autres raisons de se faire recueillir ou accueillir que leur évidence.

Je commence à désespérer. Cendrars, dans la mesure même où peut-être je le sens sur la voie d'une véritable nouveauté, Cendrars me coupe les bras et les jambes. Si c'est lui qui a pris le bon aiguillage, je suis floué, je reste en panne, je ne suis plus bon à rien. Il m'est impossible en effet désormais de mener mon esprit vers une autre chose que vers une analyse aussi agile et aussi scrupuleuse que possible de toutes les sortes de réalités (extérieures ou intérieures). Il m'est impossible de faire avec mon esprit autre chose comme nouveauté que de la compréhension et de la cohérence.

Et naïvement j'aurais voulu que mon orientation spontanée coïncidât avec une orientation générale. Tu tiens maintenant le secret de ma répugnance pour ce « nouveau lyrisme » objet de notre débat : il me dément dans mon aspiration la plus chère.

J'aurais encore des milliers de choses à te dire à ce sujet. En particulier sur les voyages de Cendrars et sur l'authenticité de ses expériences. Je trouve très bien qu'il ait vu beaucoup de choses, très bien qu'il soit autre chose qu'un poète de cabinet.

Mais, je te l'avoue brutalement, je n'attache plus aucune espèce d'importance aux impressions qu'un Monsieur peut rapporter de l'étranger. Le monde, j'entends le monde extérieur, matériel, s'est pour moi considérablement rapetissé. Plus exactement il s'est mis à se ressembler étrangement d'un bout à l'autre. Plus exactement encore ses différences, les différences de couleur, d'atmosphère, de mœurs même qui correspondent, dit-on, à ses différentes latitudes, ne m'intéressent plus. J'en reviens tout à fait à la conception des classiques pour lesquels il n'y avait rien qui s'appelât couleur locale, pour lesquels l'homme seul, l'homme intérieur, le cœur humain formaient toute la matière littéraire ²⁷.

Rimbaud reste pour moi un monstre incomparable. Mais moins que jamais aujourd'hui, je lui consens une lignée. Il faut sortir de là.

²⁷ À cet endroit figure dans la copie éditée en 1998, *op. cit.*, p. 532, un fragment qui n'existe pas dans la lettre originale : « Vois-tu, je continue à croire... Le temps est passé. » On le retrouve également dans la lettre de Rivière du 20 février, *ibid.*, p. 527. Il illustre la conception que Rivière se fait de la poésie ainsi que son souci que *La N.R.F.* ne donne pas des arguments au « Parti de l'Intelligence ».

Il faut retrouver les proportions de l'humanité ; il faut s'arracher à l'étrange quelque reste de douceur qu'il puisse avoir pour nous.

Tu vois, je reviens par un détour à mon idée fixe, qui est, pour employer un mot bête, celle d'un nouveau classicisme. Malgré tout, je ne puis l'abandonner, je ne puis me résigner à la prendre pour une simple chimère de mon cœur. Pardonne-moi si je suis entêté.

Tu ne nous as pas répondu au sujet de cette petite note qu'Isabelle t'avait envoyée à Cuverville, et dans laquelle on demandait des renseignements sur tes œuvres ²⁸. Voudrais-tu penser à me fournir quelques éléments de réponse ? Il n'est pas bon de laisser inentendues de telles demandes de renseignement.

Est-ce à toi que je dois communiquer une lettre de Mme Jouve au sujet de l'*Outcast of the Islands* ²⁹ ?

Tu sais sans doute que Gallimard est rentré d'Amérique ³⁰. Il est en ce moment à Cannes, mais reviendra dans quelques jours à Paris. Nous allons pouvoir enfin mettre notre affaire ³¹ tout à fait au point.

Je suis toujours fidèlement ton

J. R.

ANDRÉ GIDE à EUGÈNE ROUART

L'original de cette lettre, connue par un fragment publié à plusieurs reprises à partir de catalogues de vente par le BAAG et inséré par David H. Walker dans l'édition qu'il a donnée de la correspondance échangée par André Gide et Eugène Rouart ³², appartient à une collection privée. La lettre complète renforce le sentiment que procurait le fragment : l'agitation fébrile de Gide à la veille de son premier contact avec la scène. Même le style et la ponctuation viennent renforcer cette impression d'inquiète impatience.

²⁸ Même allusion dans la réponse de Gide du 1^{er} mars, *op. cit.* p. 535, mais sans qu'on sache de quelle demande il s'agit.

²⁹ Le roman de Conrad paru en 1896 sera traduit par G. Jean-Aubry sous le titre *Un paria des îles*. La réponse de Gide laisse deviner qu'il n'a nullement l'intention d'en confier la traduction à cette Mme Jouve.

³⁰ Gaston Gallimard a quitté New York, où il avait accompagné Jacques Copeau et la troupe du Vieux Colombier, le 8 février 1919.

³¹ C'est-à-dire la reparution de *La N.R.F.*

³² André Gide—Eugène Rouart, *Correspondance (1893-1936)*, Presses Universitaires de Lyon, 2006, t. I, p. 610.

[Fin avril 1901.]

Cher vieux,

Candaule ne passera pas avant le 4 Mai – mais ne passera pas plus tard que le 6³³. Je te préviendrai au plus tôt possible de la date définitive. Tout va bien – mais certains jours (hier soir par exemple) je suis d'une humeur de suicidé. Ça me fera durement du bien de te sentir près de moi ce jour-là, vieux !

Oui, certes, je m'arrangerai de manière à t'avoir des billets, et tant que tu en demanderas ! – (J'ai trop grand peur de jouer devant des banquettes) – Tu peux y compter sûrement ; mais je ne peux te les envoyer encore parce que, hésitant entre divers théâtres³⁴, Lugné ne les a pas encore fait imprimer – ; puis il ne se dépêche pas trop de distribuer les places à l'œil pour bien laisser casquer tous ceux qui peuvent. (Il y en a toujours moins qu'on ne croyait !) Moi, si je m'inquiète de ça (et je m'en inquiète beaucoup) c'est parce que, aux yeux de tous ceux de *La Revue Blanche*³⁵, etc., je sais bien qu'on n'estime l'auteur qu'à ce qu'il peut faire entrer d'argent. Et, ce disant, je ne t'apprends rien. – Quelle misère ! –

J'aurai bientôt fini de lire ton Bonfils³⁶. Les remarques critiques ne portent (jusqu'à présent du moins) que sur des points de détail, et j'ai pu les indiquer avec un coup de crayon dans la marge. Inutile que je te le renvoie, n'est[-ce] pas. Nous pourrions en parler longuement quand tu viendras.

Au revoir, vieux. Mes plus affectueux souvenirs à ta femme. Ton très affairé

André Gide.

³³ La représentation aura finalement lieu le 9 mai 1901.

³⁴ Au cours de cette période, Lugné-Poe a dû quitter le théâtre du Gymnase qui l'accueillait provisoirement. Il est à la recherche d'une autre salle : ce sera le Nouveau-Théâtre.

³⁵ Pour des questions essentiellement pécuniaires, Lugné-Poe, en accord avec Gide, s'est assuré le concours de *La Revue Blanche* et du *Cri de Paris*.

³⁶ Titre provisoire et personnage du second roman de Rouart, *La Maison du bien-être*. Rouart en poursuit la rédaction de 1897 à 1901 mais finira par ne pas le publier, les réticences de Gide n'étant pas étrangères à ce renoncement.

ANDRÉ GIDE à HENRI DE RÉGNIER

On lit dans l'édition de sa correspondance avec Gide ces mots d'Henri de Régner : « Vous avez été assez aimable pour me remercier de cette hâtive et insuffisante note de La Wallonie ³⁷. » Mais il manquait la lettre de remerciement de Gide. Elle appartient à une collection particulière.

Montpellier ³⁸
Rue Castillon ³⁹

Le 18 mai [1891].

Cher Monsieur,

C'est dans le midi que je reçois votre article de *La Wallonie* ⁴⁰ ; si j'étais à Paris, sous prétexte de remerciements, je serais déjà venu vous voir. Tout ce que vous dites de mon livre me plaît, et vos remarques sont d'une grande délicatesse et justesse – louangeuses ou critiques ; car je suis loin de méconnaître les défauts de mon livre. Tel qu'il est je l'aime il est vrai, mais pour des raisons souvent autres que littéraires, et si je voulais le refaire, je le referais autrement. À en juger par l'impression qu'il fait sur ceux qui l'ont lu, il reste certain pour moi qu'il est considérablement raté, – mais ceci je ne le dis pas trop de peur de le faire croire aux autres. On n'y voit pas les choses que j'avais la prétention de montrer. On s'extasie sur la pureté de mon âme angélique et j'avais la prétention de faire une âme solitairement dépravée et à cause de la religion. L'intrigue enfin ne devait avoir une importance que symbolique, et la première partie

³⁷ André Gide—Henri de Régner, *Correspondance (1891-1911)*, éd. David J. Niederauer et Heather Franklyn, Presses Universitaires de Lyon, 1997, p. 27. La réponse de Gide permet de dater la lettre de Régner non pas de juin 1891 mais vraisemblablement de la fin du mois de mai.

³⁸ Du 4 mai au 15 juin 1891, Gide séjourne dans le Midi, à Lafoux-les-Bains pour une cure, à Uzès et à Montpellier.

³⁹ Sic pour la rue Castillon, l'adresse de son oncle Charles Gide.

⁴⁰ Henri de Régner a consacré un article aux *Cahiers d'André Walter* dans la revue belge *La Wallonie*, mars-avril 1891. Cet article est reproduit dans l'édition que Claude Martin a donnée des *Cahiers* et des *Poésies d'André Walter*, Gallimard, coll. « Poésie », 1986, pp. 288-9. On y trouve également la lettre par laquelle Henri de Régner accuse réception de l'envoi des *Cahiers d'André Walter*, lettre également absente de l'édition de leur correspondance.

n'être qu'une manière d'introduction à l'évolution rigoureuse et tout intime de la fin ; et – par ma faute il est vrai – elle est venue si en avant, que la plus part [*sic*] n'ont vu qu'elle dans le livre : elle devenait ainsi très banale. Mais vous avez, il me semble, fort bien compris mes « intentions » à travers les défauts de mon livre ; vous avez su me voir derrière et malgré les imperfections d'André Walter. Je vous en remercie cordialement. Veuillez recevoir tous mes meilleurs sentiments.

André Gide.

Pages retrouvées

UNE LETTRE INÉDITE DE MAURICE DENIS À ANDRÉ GIDE

La lettre ici reproduite nous a été obligeamment communiquée par Michel Drouin, que nous remercions vivement. Elle serait à numérotter *190 bis* dans l'édition Pierre Masson de la *Correspondance André Gide–Maurice Denis* parue en 2006 : réponse à celle que Gide avait adressée au peintre le 21 décembre 1917 (pp. 324-5), où il sollicitait son entremise pour qu'un choix de lettres de Pierre Dupouey, avec la préface qu'il venait d'achever, parût dans *Le Correspondant*, la vieille revue catholique (fondée en 1829 ¹) à laquelle Maurice Denis avait collaboré un an plus tôt ² et dont il connaissait donc le directeur, Édouard Trogan ³.

1. Elle cessera de paraître en 1933.

2. Avec un article sur « Ce que sera la peinture française après la guerre » (*Le Correspondant* du 25 novembre 1916), que Gide avait apprécié (voir sa lettre à Jacques-Émile Blanche du 11 mars 1917, leur *Correspondance*, p. 216) et que Denis devait recueillir, sous le titre « Le présent et l'avenir de la peinture française », en tête de ses *Nouvelles Théories sur l'art moderne, sur l'art sacré* (Paris : Rouart et Watelin, 1922).

3. Édouard Trogan (1861-1934) était directeur de la revue depuis 1909 et le demeurera jusqu'en 1929, où le conseil d'administration du *Correspondant* le démettra de ses fonctions et le nommera directeur honoraire (il le restera jusqu'à la disparition de la revue en 1933).

[St-Germain-en-Laye.] *Jour de Noël 1917*¹.

Cher André Gide,

Je n'ai pas perdu de temps. Envoyez votre manuscrit à Trogan. Il l'attend dans les meilleures dispositions du monde. J'espère bien qu'il vous publiera : la lettre qu'il m'a écrit est charmante.

*Je retiens votre désir de connaître Sertillanges. Ce sera facile quand vous voudrez*².

Mettez-moi aux pieds de votre femme, et croyez à toute mon affection.

Maurice Denis.

Trogan D^r du Correspondant, 31 Rue S^t Guillaume, il reçoit le mercredi et le vendredi de 3 à 5 h.

Si Maurice Denis n'a en effet « pas perdu de temps » pour s'entre-mettre auprès de Trogan, l'affaire va traîner quelque peu. Gide n'a très probablement pas tardé à envoyer son manuscrit à celui-ci, mais il ne lui rendra visite que près d'un an plus tard, le 13 (mercredi) ou le 15 (vendredi) 15 novembre 1918 : « Vu Trogan, le directeur du *Correspondant* – aimable homme », écrit-il le 16 à Ghéon ; il en profite d'ailleurs pour l'engager à publier de « bonnes feuilles » du livre de Ghéon qui est alors sur le point de paraître aux éditions de la NRF, *Témoignage d'un converti*

1. Enveloppe adressée à *Monsieur André Gide / Château de Cuverville / Criquetot l'Esneval / Seine-Inf^{re}*, c.p. (partiellement illisible) *St-Germain-en-Laye*, 26 déc. 1917.

2. Comme le souligne Pierre Masson dans sa note, p. 325, il n'y a pas trace de rencontre entre Gide et le Père Antonin Sertillanges (1863-1948). Mais il connaissait l'œuvre du théologien, professeur de philosophie à l'Institut Catholique de Paris, collaborateur de la *Revue Thomiste* et auteur de nombreux ouvrages : en 1928, au moment où il achève *L'École des Femmes*, il demande conseil à Roger Martin du Gard : quelle « lecture édifiante » peut-il faire faire à Robert, en 1914, du genre « Conseils à des époux chrétiens » ? « Ce doit être plutôt un livre de morale [...], genre : Monsabré (?), – ce que serait l'abbé Sertillanges aujourd'hui » (*Correspondance Gide-Martin du Gard*, p. 360)...

et qui lui semble « de nature à l'intéresser particulièrement ¹ ». Et ce n'est que dans le numéro du 10 juin 1919 du *Correspondant* que paraîtront la préface de Gide et son choix de lettres de Dupouey ².

UN MESSAGE TÉLÉPHONIQUE D'ANDRÉ GIDE À L'U.R.S.S.

Publié dans *Les Nouvelles littéraires* du 29 décembre 1935 en page 8, le texte suivant n'avait pas été repris en 1950 dans le recueil d'Yvonne Davet, *Littérature engagée*, et a échappé jusqu'ici aux bibliographes de Gide ³. Ce message avait été adressé trois semaines plus tôt à l'occasion du dix-huitième anniversaire de la Révolution d'Octobre.

Défense de la Culture ALLO ! MOSCOU

Le 5 novembre dernier, André Gide a adressé à l'Union soviétique, par téléphone, un message dont nous sommes particulièrement heureux de pouvoir, pour la première fois, publier le texte.

En cette fin d'année, les paroles du grand écrivain retrouvent toute l'actualité et toute la force de nos souhaits et de nos espoirs.

*

1. *Correspondance Gide-Ghéon*, p. 946.

2. Et les *Lettres du Lieutenant de vaisseau Dupouey*, préface de André Gide, paraîtront en volume aux Éditions de la NRF en septembre 1922 (ach. d'impr. le 28 août). À noter que quelques-unes de ces lettres avaient été aussi publiées – à l'instigation de Gide ? nous l'ignorons – dans la *Revue des Jeunes* du 10 juillet 1920.

3. Cette page pourrait être numéroté 565 bis dans la grande *Bibliographie* de Jacques Cotnam.

En m'adressant à l'Union soviétique, il me semble que je m'adresse à l'avenir. Il importe que l'Union soviétique sache ce qu'elle est pour nous. Quelque chose a eu lieu en Russie, quelque chose qui a rempli de terreur ceux qui se croyaient à l'abri de la crainte, rempli d'espoir ceux qui n'avaient plus d'espérance. Vous nous avez précédés sur cette route montante où la douloureuse humanité fait un immense effort pour vous suivre. Je voudrais que vous sentiez là-bas que nos regards anxieux restent fixés sur vous, chargés de reconnaissance pour hier, d'attente encore pour demain, et j'allais dire : d'exigence.

Il nous semble que c'est un engagement que vous avez pris devant l'histoire ; un engagement pour l'avenir. Dans le cœur de chacun de nous qui vous écoutons, l'écho de ces grands jours qui ébranlèrent notre vieux monde, retentit comme une promesse.

Je pense qu'en cet anniversaire solennel chacun de nous, depuis les hauts dirigeants jusqu'au plus humble travailleur, se demande : Ceux qui sont morts en 1917 et à qui nous devons la victoire peuvent-ils être contents de nous ?

Je vous salue de tout mon cœur, nouveaux héros qui ne vous reposez pas dans la victoire, forces de la Russie nouvelle qui saurez assumer jusqu'au bout votre tâche : celle de demeurer la jeunesse du monde.

André GIDE.

Changement de destinataire...

À propos d'une lettre de Gide

Dans le long chapitre de La Jeunesse d'André Gide qu'il consacre à la fameuse « consultation » du médecin auquel Gide avait cru devoir « confier ses craintes » avant d'épouser sa cousine, Jean Delay a saisi l'occasion d'« analyser le problème sexuel de Gide [...] tel qu'il se posait en 1895 ». Mais il a élargi son propos et envisagé sur la fin de son chapitre la question de l'orientation qu'a pu donner à la pensée et à l'œuvre de Gide la conscience de son homosexualité. Tout en jugeant simpliste la thèse selon laquelle « son inversion sexuelle [serait] le point de départ d'une inversion générale des valeurs », il affirme que « la psychologie du “nouvel être” s'est édifiée sur la légitimation d'un vice » et que Gide, « décidé à lutter pour son non-conformisme sexuel », s'est trouvé « amené à étendre sa lutte contre tous les autres conformismes » – à l'appui de quoi il cite une « lettre à Ramon Fernandez » (datée en note de 1934) où Gide félicitait le critique d'avoir bien vu que « la non-conformité sexuelle est, pour [s]on œuvre, la clé première »...

Or cette lettre, qui n'était jusqu'ici connue que par la citation qu'en avait faite Jean Delay (tome II, p. 549), vient de passer en vente à l'hôtel Drouot (vente du 20 février, experts Th. Bodin et Emm. Lhermitte), jointe à un exemplaire de l'édition de 1892 du Traité du Narcisse. Datée du « 15 nov. 34 », en voici le texte tel que reproduit dans le catalogue (n° 140) :

Mon cher Crémieux,

... je ne me retiens pas plus longtemps de vous dire tout au moins avec quel profond intérêt je vous lis. Je suis si peu habitué à des articles qui ne soient pas simplement des applaudissements ou (surtout) des « fins de non recevoir »... ! Je crois fort juste de dire (ainsi que vous l'avez fort bien fait) que la non-conformité sexuelle est, pour mon œuvre, la clef première ; mais je vous sais gré tout particulièrement d'indiquer déjà par quel glissement, par quelle invitation, après ce monstre de la chair, premier sphinx sur ma route, et des mieux dévorants, mon esprit, mis en appétit de lutte, passa

autre pour s'en prendre à tous les autres sphinx ou conformismes, qu'il soupçonna dès lors d'être les frères et cousins du premier.

Votre, plein d'attente encore – et bien cordialement.

André Gide.

La lettre n'était donc pas adressée à Ramon Fernandez, mais à Benjamin Crémieux, autre grand critique de La NRF quoique de moindre envergure. Sans doute Gide, conscient de son importance et de la qualité de sa formulation, en avait-il gardé une copie, sans y indiquer le nom du destinataire, et c'est cette copie qu'aurait eue sous les yeux Jean Delay, qui a pu la croire adressée à l'auteur du livre de 1931, dont le troisième chapitre développait en effet une thèse analogue. Mais Gide, dans sa lettre, ne parle pas d'un livre, mais d'articles. Et il vise en effet les trois articles que Benjamin Crémieux publie alors dans l'hebdomadaire Candide (nos 556, 557 et 558, des 8, 15 et 22 novembre 1934) et dont le titre simple : « André Gide » annonce bien le caractère général. Au moment où il écrit, Gide n'a encore pu lire que les deux premiers, et c'est d'ailleurs dans le deuxième, paru le matin même du jour où il rédige sa lettre, que Gide a trouvé l'analyse particulièrement perspicace.

La perspicacité de ce « portrait » de Gide, nous laissons nos lecteurs la percevoir encore aujourd'hui, trois quarts de siècle ayant passé.

La critique à la loupe

—

ANDRÉ GIDE

par BENJAMIN CRÉMIEUX

I

Je me souviens comme d'hier de ma première rencontre avec André Gide. C'était à Florence, en 1910 ou 11, et Valéry Larbaud qui finissait son *Barnabooth* dans un hôtel du Lung'arno Acciajoli, avait combiné un déjeuner en commun chez Paoli. Le restaurant Paoli, proche Or' San Michele, était alors et est demeuré le type même de l'*antica trattoria* toscane. Après avoir traversé une boutique bondée de jambons et de salami, d'olives, de saumon fumé, de thon à l'huile et de caviar, on pénètre dans une cave voûtée où sur des tables sans nappes de marbre gris, dans un décor italo-munichois, on mange les *lasagne alla lepre* et surtout les haricots les plus succulents de la péninsule.

Je revois encore l'entrée de Gide : un grand jeune homme mince, l'allure dégagée, un feutre noir drôlement cabossé sur la tête, enveloppé dans une de ces capes de *loden* que les alpinistes roulent sur leur sac en partant en course. Ce chapeau, cette cape, cette allure, tout évoquait l'idée d'un voyageur.

Il se découvrit, rejeta son manteau, s'assit gaiement à notre table. Et ce fut alors son visage qui me frappa : un long visage ovale, avec un haut front déjà chauve et un menton pointu, mais surtout deux yeux noirs d'une intensité et d'un luisant presque insoutenables, qui tantôt paraissaient brûler de fièvre, tantôt exprimer le scintillement d'un esprit extraordinairement calme et dominateur. Par instants sur ce visage éclairé, presque ensoleillé par les feux du regard, passait une ombre de mélancolie à la fois enfantine et noble. Mais, par instants aussi, sur ce visage si vivant, si juvénile, venait se poser, comme un masque, les traits mous, ridés et soufflés à la fois qu'on voit aux nains ou à certaines vieilles filles.

*

À la première image du voyageur, s'ajoutait celle d'un être discordant, multiple, compliqué, inquiétant même, mais appartenant à coup sûr à une espèce rare. Double impression qui peut paraître un trop docile et trop fidèle reflet de l'œuvre pour n'avoir pas été, au moins partiellement, suggérée par elle. La doctrine de la disponibilité perpétuelle, du départ toujours prêt vers de nouvelles ferveurs, la haine de la stabilité, de l'enracinement s'accordent presque trop bien, en effet, avec l'image du voyageur, de même que l'impression de discordance coïncide trop exactement avec l'antinomie entre la position morale du Michel de *L'Immoraliste*, qui abandonne ses biens, sa femme, sa respectabilité pour se libérer, se trouver lui-même et obéir à sa sensualité non-conformiste, et celle d'Alissa, dans *La Porte étroite*, qui renonce à épouser son cousin Jérôme qu'elle aime pour se dépasser, pour mériter, pour approcher Dieu, pour atteindre ce qu'elle nomme « le meilleur ».

Mais ces coïncidences entre l'homme et l'œuvre, évidentes aujourd'hui pour le moindre lecteur de Gide, l'étaient beaucoup moins vers 1910, si ce n'est pour quelques initiés dont je n'étais pas. Envisagés du seul point de vue littéraire, les deux récits opposés de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite* n'impliquent *a priori* aucune dualité chez leur auteur. Que Gide écrive un récit janséniste après un récit nietzschéen pourrait n'être pas plus étonnant que de voir voisiner dans l'œuvre de Balzac *Eugénie Grandet* et *Seraphitus Seraphita* ou dans celle de Flaubert *Mme Bovary* et *La*

Tentation de saint Antoine. Le propre du romancier n'est-il pas précisément d'imaginer et d'exprimer les points de vue les plus opposés sur la vie, en les incarnant dans des personnages derrière lesquels il s'efface ?

*

La grandeur, et dans un certain sens la faiblesse, d'André Gide est de ne pas s'effacer derrière ses personnages, de s'incarner en eux, tout au moins de s'engager lui-même à fond dans leur aventure. C'est sa faiblesse, parce que cela l'empêche d'être, à la façon de Balzac, un créateur de héros autonomes, de couper le cordon ombilical qui rattache à lui ses personnages (le seul qui ait une existence indépendante est celui en qui il a cristallisé ses idées de disponibilité et de gratuité, le Lafcadio des *Caves du Vatican*), parce que ses personnages ne sont guère que des idées en action. C'est sa grandeur, parce que toute œuvre de lui, débordant du plan littéraire, s'établit sur un plan moral, que tout débat à son sujet concerne le « maître de vie » autant et plus que l'artiste, et parce qu'enfin son défaut de dogmatisme, son enquête incessante sur lui-même et sur l'homme, ses reprises, le duel que se livrent chez lui le puritain de naissance et d'éducation et le païen de raison et de volonté, donnent à sa production une variété et une étendue, une mouvance aussi très propre à séduire les esprits inquiets et avides d'aujourd'hui.

Il faut dire aussi que les aveux – d'autres diraient : les provocations de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* ont brusquement modifié l'éclairage de toute l'œuvre de Gide. Autre chose est de voir dans *L'Immoraliste* le roman d'une libération nietzschéenne où l'anomalie sexuelle n'a qu'une importance secondaire, ne semble prise qu'à titre d'exemple d'obéissance à sa propre loi, autre chose est d'y découvrir, à la lumière de *Si le grain ne meurt*, un problème wildien. Il en va de même pour *Saül*, de même, quoique à un degré moindre, pour *Les Nourritures terrestres*. La passivité avec laquelle Jérôme consent à rompre avec Alissa prend un sens tout nouveau. Presque tous les ouvrages antérieurs à *Corydon* se sont ainsi trouvés non pas transformés, mais déformés. Le problème de la « déviation de l'instinct » plus ou moins présent dans tous, mais en retrait, passent au premier plan, effaçant le reste. Et l'on s'en prenait presque à taxer de dissimulation l'auteur qui, jusque-là, s'était attaché à le masquer à demi.

*

Il est bien évident, par exemple, que *Les Nourritures terrestres* ne peuvent plus apparaître comme une explosion spontanée de joie de vivre, mais le cri de défi d'un homme qui s'est libéré d'une contrainte, qui,

chantant en apparence toutes les joies de la vie, n'en chante en réalité qu'une seule, celle qui comble son instinct longtemps bridé, d'un homme qui, songeant à tous les instants que son puritanisme, son respect humain, sa timidité lui ont fait perdre, exalte toutes les minutes, qui enfin s'évadant des livres s'abandonne à la sensation : « *Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation est inutile.* » Quand Gide écrit : « *J'ai porté hardiment ma main sur chaque chose et je me suis cru des droits sur chaque objet de mes désirs* », on sait de quelle chose et de quel désir il s'agit d'abord et avant tout.

On peut en demeurer à l'irritation que donne l'apparente demi-sincérité de la plupart de ses œuvres d'avant-guerre, rompue et comme dénoncée par *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Dans ce cas, la série apollinienne, tout imprégnée de sérénité, de ses ouvrages d'après-guerre prend la première place. Mais on peut aussi, et c'est sans doute justice, surmontant l'irritation d'avoir vu Nietzsche en filigrane quand c'était Wilde qui y était, envisager que les livres de Gide précédant ses « aveux » comme les cent actes divers de son drame personnel. Drame moral et intellectuel autant que physiologique dont le héros unique est l'auteur lui-même. Double et pathétique expérience *in corpore vili* et *in anima nobili*.

Par un processus inverse, le problème wildien, à mesure qu'on relit les livres antérieurs à 1920, s'efface, mais le problème qui se pose à sa place est beaucoup plus psychologique, beaucoup moins éthique que le problème nietzschéen, c'est celui de l'accession de l'homme à soi-même et à la vie, à travers le rideau des rêves, des idéologies, soit en s'en servant, soit en les dissipant. Tous les obstacles rencontrés par Gide sur sa route pour en arriver là, qu'il énumère en clair dans *Si le grain ne meurt*, se retrouvent dans les premières œuvres transposés en symboles ou en fictions et, à la lumière de *Si le grain*, prennent une valeur directe d'une intensité dramatique bien plus grande.

*

Pour juger de la route parcourue, il importe de bien marquer le point de départ. Déjà dans *Les Cahiers d'André Walter* (1889) on trouve cette lucide phrase révélatrice : « *La vie intense, voilà le superbe : je ne changerai la mienne contre aucune autre ; j'y ai vécu plusieurs vies, et la réelle est la moindre.* » Et cette autre : « *L'âpreté violente de Shakespeare nous laissait brisés d'enthousiasme : la vraie vie n'a pas de ces enlèvements.* » Ou encore dans *Les Nourritures terrestres* : « *Tu ne sauras jamais les efforts qu'il nous a fallu faire pour nous intéresser à la vie ; mais maintenant qu'elle nous intéresse, ce sera comme toute chose*

– passionnément. » Et ceci enfin : « *Je lisais La Doctrine de la Science de Fichte et je me sentais redevenir religieux.* »

II

Le nom de Balzac est lié à celui de ses principaux personnages et à la fresque sociale que leur assemblée compose ; le nom de Proust est lié à des notions psychologiques : intermittences du cœur, temps retrouvé, etc. ; le nom de Gide est lié à des attitudes morales : non-conformisme, acte gratuit, évasion et surtout disponibilité.

La doctrine de la disponibilité est de toute évidence une des pièces maîtresses de l'œuvre de Gide. Il l'a formulée avec une précision et une rigueur qui, en apparence, ne laisse place à aucune équivoque. « *Nathanaël*, écrit-il dans les *Nourritures*, *ne demeure jamais. Dès qu'un environ a pris ta ressemblance ou que toi, tu t'es fait semblable à l'environ – il n'est plus pour toi profitable. Il faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé.* » Et dans *L'Immoraliste*, ces mots placés dans la bouche de Ménalque : « *Je ne veux pas me souvenir. Je croirais ce faisant empêcher d'arriver l'avenir et faire empiéter le passé. C'est du parfait oubli d'hier que je crée la nouveauté de chaque heure. Jamais d'avoir été heureux ne me suffit. Je ne crois pas aux choses mortes et confonds n'être plus avec n'avoir jamais été.* »

*

Ce serait interpréter abusivement cette notion de disponibilité que de la situer sur le plan social. En fait, au moment où il la formulait, Gide se sentait peut-être anarchiste, comme tant de jeunes intellectuels de son âge, mais il pensait uniquement à sa vie personnelle, à sa destinée individuelle. La disponibilité, c'est pour lui la foi dans l'avenir, la volonté de briser toutes les contraintes qui ont entravé son enfance et son adolescence. Exactement l'inverse de Proust, exclu de l'avenir par sa maladie, et qui ne peut miser que sur le passé et son instrument, la mémoire. Mais qu'il s'agisse de Gide, de Proust ou, vers le même temps, de Pirandello, un postulat commun les rassemble, à savoir que la personnalité est une illusion, que l'homme est une succession d'instantanés et de possibilités. Postulat très probablement faux, mais qui, en détruisant les « caractères », les « types », fondement de tout l'art psychologique d'Occident, a renouvelé la matière littéraire, en particulier la matière du roman et du drame et fait à l'inconscient (avant même le freudisme), à la sexualité et à l'ambivalence des sentiments (déjà mises en valeur par Dostoïevski)

une part qui leur avait été injustement refusée. Tous les excès psychanalytiques ou autres ne sauraient faire oublier cet élargissement et cet approfondissement dans la connaissance de l'homme.

Ce qui rend à la fois plus critiquable et plus séduisante que celle de Proust ou de Pirandello l'attitude de Gide, c'est qu'il ne se borne pas à étudier les choses en psychologue, qu'il en tire des règles de conduite. « *J'espère, écrit-il dans les Nourritures, après avoir exprimé sur cette terre tout ce qui attendait en moi – satisfait – mourir complètement désespéré.* » Ainsi satisfaire sans choix tous les désirs, céder à toutes les impulsions (et c'est à une impulsion que cède Alissa en se sacrifiant, au même titre que l'Immoraliste), avoir pour idéal ce que les Allemands nomment dynamisme, paraît le fin mot de cette morale anarchique, dont l'acte gratuit sera le couronnement, puisqu'il élargira l'aire des désirs satisfaits, en comblant un désir qui ne demandait pas à l'être et prouvera ainsi l'indépendance, l'autonomie totale (aussi bien envers les lois psychologiques qu'envers les lois sociales) de l'individu qui l'aura commis.

*

Il y a là sur le plan de la conquête et de la réalisation de soi-même un idéal de dispersion qui s'oppose à l'idéal de concertation prôné par un Edgar Poe ou un Paul Valéry. Il est permis de préférer le second et de croire que l'approfondissement d'un sentiment, malgré la stabilité qu'il comporte ou à cause d'elle, constitue une expérience humaine sans doute plus riche et à coup sûr plus féconde qu'une variation incessante. On peut même voir dans cette fuite perpétuelle devant le passé, dans cette dérobade constante une marque d'impuissance, aussi bien qu'un signe de renouvellement.

En réalité, cette volonté d'être tout successivement, de ne se laisser enchaîner par rien n'était que le témoignage de la chrysalide et de la larve sur les transformations qui allaient la conduire à son être définitif, tel que *Si le grain ne meurt* l'a révélé. Toutes les évasions successives de la peau familiale, de la peau puritaine, toutes les conquêtes des nourritures terrestres que préconise la théorie de la disponibilité n'avaient qu'un but pour Gide : trouver sa vraie nature et s'y installer. Il faut reléguer la disponibilité à la seconde place ; l'essentiel de la morale gidienne, c'est de découvrir sa propre nature et d'avoir le courage d'obéir à cette nature quelle qu'elle soit.

La théorie de la disponibilité a servi à libérer Gide de ce puritanisme qui lui faisait écrire dans *Les Cahiers d'André Walter* : « *Je voudrais à vingt et un ans, à l'âge où la passion se déchaîne, la dompter par un*

labeur forcené et grisant. Je voudrais, tandis que les autres courent les plaisirs... goûter les voluptés farouches de la vie monastique, etc. » Mais cette libération, dont témoignent si fortement *L'Immoraliste* et les *Nourritures*, ne l'a pas comblé. Elle lui a permis de s'accepter avec toutes ses différences et toutes ses particularités. Elle n'a pas satisfait sa ferveur religieuse. Un texte qui termine *Les Nouvelles Nourritures* est à cet égard très explicite et interdit de réduire le monde gidien à celui de la sensualité et de l'instant : « *Il s'agit, écrit-il, de contempler Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre que je convoite se fait opaque, par cela même que je le convoite et que, dans cet instant que je le convoite, le monde entier perd sa transparence ou que mon regard perd sa clarté, de sorte que Dieu cesse d'être sensible à mon âme et qu'abandonnant le créateur pour la créature, mon âme cesse de vivre dans l'éternité et perd possession du royaume de Dieu.* »

Comment interpréter cette déclaration, sinon d'abord dans le sens de la recherche de l'éternel, de ce qui dure par opposition à ce qui passe, de la participation de l'homme à quelque chose de plus haut que lui ? Mais en y regardant de plus près, peut-être faut-il voir surtout dans ce texte le germe de la distinction qui, peu à peu, a formé la base de ce qu'on pourrait appeler le système de Gide : distinction entre le plaisir et l'amour, ou, si l'on veut, entre la chair et l'âme. C'est peut-être dans l'établissement d'une cloison étanche entre le corps et l'âme que réside la principale originalité de Gide : d'une part satisfaire entièrement et naturellement les exigences du corps ; d'autre part satisfaire aux exigences les plus hautes de l'âme.

*

Commentant dans *Si le grain ne meurt* son premier abandon à sa vraie nature physique, en Algérie, il écrit : « *Ma joie fut immense et telle que je ne la puisse imaginer plus pleine si de l'amour s'y fût mêlé... Comment eussé-je laissé le désir disposer de mon cœur ? Mon plaisir était sans arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords.* » Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire dire qu'il s'est soumis à la volonté de Dieu en s'accomplissant selon la nature reçue en naissant. Dans la méditation toute chrétienne qu'il a intitulée *Numquid et tu... ?*, Gide insiste là-dessus : « *Il y a celui qui mange de tout et celui qui ne mange que des légumes.* » Et encore : « *Rien n'est impur en soi.* » Enfin et surtout, il affirme qu'avant la connaissance de la loi divine peut exister pour l'homme « *un état innocent* ».

Une fois de plus, on surprend Gide raisonnant comme s'il voulait légi-

timer son non-conformisme en le situant dans cet état d'innocence. Le corps est innocent, quoi qu'il fasse, si l'âme ne rend pas impur ce qu'il fait, si l'âme ne s'en mêle pas. Mais voici un autre texte de *Si le grain* qui précise encore mieux la dissociation amour-plaisir : « *Pour moi, j'ai déjà dit combien l'événement (la rencontre de la cousine qu'il devait épouser) à la fois et la pente de ma nature m'invitaient à dissocier l'amour du plaisir – au point que presque m'offusquait l'idée de pouvoir mêler l'un à l'autre.* » Et plus loin : « *J'avais pris mon parti de dissocier le plaisir de l'amour et même il me paraissait que ce divorce était souhaitable, que le plaisir était ainsi plus pur, l'amour plus parfait.* »

Dans cette distinction, on peut voir simplement le besoin qu'a Gide de se justifier à ses propres yeux, mais on peut y voir aussi l'ébauche d'une doctrine dualiste : la partie physique, animale de l'homme en constituant la partie innocente ; la partie morale en constituant la partie divine ou démoniaque. Isoler, amener à leur plus haut degré de pureté ces deux parts également authentiques de la nature humaine, tel est le but visé par Gide.

Pour cela, il faut d'abord rejeter tout l'inauthentique, en particulier toutes les parties sociales. *Paludes*, satire de la condition de l'homme dans la société, est l'ouvrage où ce travail de déblaiement est poussé le plus loin.

*

Dans *Paludes*, comme on sait, l'auteur parle de lui à la première personne. Il a entrepris d'écrire un livre qui s'intitule *Paludes* et qui est destiné à évoquer le rien qu'est la vie de l'homme qui n'a pas de vie intérieure et à troubler les âmes. « *Qu'avez-vous fait ? dit Angèle. Je ne me souvenais d'aucun acte et je répondis : "Rien" inconsidérément.* » À quoi Angèle oppose l'activité d'Hubert qui, lui, « *fait des masses de choses... monte à cheval, est membre de quatre compagnies industrielles, dirige avec son beau-frère une autre compagnie d'assurances contre la grêle... Il suit des cours de biologie populaire et fait des lectures publiques tous les mardis sois... Il a fondé un atelier de rempaillage pour les jeunes aveugles. Enfin, les dimanches, il chasse* ». On voit l'ironie. Voici maintenant la doctrine. Hubert cause d'Angèle avec l'auteur : « *Pourquoi veux-tu la troubler (en écrivant *Paludes*), si elle est heureuse comme cela ? — Mais elle n'est pas heureuse, mon cher ami, elle croit l'être parce qu'elle ne se rend pas compte de son état ; tu penses bien que si à la médiocrité se joint la cécité, c'est encore plus triste. — Et quand tu ouvrirais ses yeux, quand tu aurais tant fait que de la rendre*

malheureuse ? — Ce serait déjà bien plus intéressant, au moins elle ne serait plus satisfaite. Elle chercherait. »

Nous arrivons là au cœur de l'idéologie gidienne, cartésienne par sa volonté de tout reprendre à la base, sans se laisser influencer par aucune tradition, aucun préjugé, protestante par son affirmation du droit et du devoir de libre examen et sa foi en l'homme même. André Gide est avant tout, surtout un critique. Et il est évident que son sens critique s'est d'abord exercé pour justifier son droit à « l'amour qui n'ose pas dire son nom ». Mais ensuite, il s'est appliqué à l'ensemble des conventions, des préjugés, des fausses vérités, des illusions de tous ordres pour les reviser, les détruire ou leur donner un fondement réel. On l'a vu réfuter les théories barrésiennes sur l'enracinement, s'attaquer au protectionnisme littéraire, faire le procès de l'éducation, celui du pharisaïsme bourgeois, celui de l'activité purement sociale. Quel que soit le point auquel elle s'attaque, la clarté et la lucidité de son intelligence fait merveille et la bataille qu'il a livrée pour la sincérité et l'indépendance de l'esprit contre tous les mythes irrationnels n'a été indigne ni de Montaigne, ni de Voltaire.

D'autant qu'il ne s'est pas contenté de nier, qu'il n'a cessé de proclamer la nécessité d'une règle de vie et de chercher à la définir.

III

L'idée d'une règle de vie, la recherche de cette règle se retrouvent tout le long de l'œuvre d'André Gide. Négligeant les variations de sa pensée à cet égard, contentons-nous d'en examiner les manifestations les plus récentes. L'adolescent Bernard et le romancier Édouard ont une conversation typique sur le sujet dans *Les Faux-Monnayeurs* : « *Je me suis demandé*, dit Bernard à Édouard, *comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle, je ne l'acceptais pas d'autrui.* — *La réponse me paraît simple. C'est de trouver cette règle en soi-même, d'avoir pour but le développement de soi.* — *Oui, c'est bien là ce que je me suis dit, mais je n'en ai pas été plus avancé pour cela. Si encore j'étais certain de préférer en moi le meilleur, je lui donnerais le pas sur le reste... Je suis venu vous demander un conseil.* — *Je n'ai pas à vous en donner. Vous ne pouvez trouver ce conseil qu'en vous-même, n'apprendre comment vous devez vivre qu'en vivant.* — *Et si je vis mal en attendant d'avoir décidé comment vivre ? — Ceci même vous instruira. Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant.* »

Le meilleur, pour Gide, reste ce qu'il nomme Dieu. Quel que soit le sens que donne Gide au mot Dieu – et c'est un point qu'aucun critique n'a jusqu'ici élucidé de façon convaincante –, il faut convenir que l'individualisme pur ne peut être la fin visée par Gide.

*

Son *Œdipe* va peut-être nous fournir la clé du mystère, sans résoudre toutefois complètement l'antinomie foncière de l'immoralisme et du renoncement gidiens. Œdipe, c'est l'humain qui n'a foi qu'en l'humain par opposition au grand-prêtre Tirésias qui représente le conformisme religieux : « *J'ai compris, dit Œdipe, que le seul mot de passe pour ne pas être dévoré par le sphinx, c'est : l'homme... Bien qu'à chacun de nous le sphinx pose une question différente... il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions, et cette réponse unique, c'est : l'homme ; et cet homme unique pour un chacun de nous, c'est : soi.* » Et nous savons déjà qui est soi pour André Gide, c'est celui qui n'a aucune attache : « *Enfant perdu, dit Œdipe, trouvé sans état civil, sans papiers, je suis surtout heureux de ne rien devoir qu'à moi-même.* » Et plus loin : « *Jailli de l'inconnu ; plus de passé, plus de modèle. Rien sur quoi m'appuyer. Tout à créer : patrie, ancêtres. Personne à qui ressembler que moi-même.* »

L'ironie du destin d'Œdipe sera précisément que le fait de se retrouver un passé suffira à détruire tout son bonheur, puisque ce passé comporte un père qu'il a tué, une mère qu'il a épousée.

À Tirésias, qui lui reproche de se croire heureux, Œdipe réplique : « *Pourquoi ne me croirais-je pas heureux quand je le suis ?* » Mais, on le voit bien quand sa tragique destinée s'accomplit, ce n'est ni le bonheur, ni la possession qu'Œdipe s'est jamais donnés comme règle de vie. Quand il a quitté la cour du roi Polybe, son père adoptif, c'était comme l'enfant prodigue, parce que « *dans le calme et le confort je manquais à ma destinée* ». Lorsque le malheur s'abat sur lui, il l'accepte comme un dépouillement et un renouvellement. Il se secoue et repart : « *Comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché... Engourdi dans ma récompense, je dors depuis vingt ans. Mais à présent, enfin j'écoute en moi le monstre nouveau qui s'étire. Un grand destin m'attend, tapi dans les ombres du soir. Œdipe, le temps de la quiétude est passé. Réveille-toi de ton bonheur... Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas. Bon pour le peuple. Pour moi je n'ai pas besoin d'être heureux.* »

Œdipe aveugle et quittant Thèbes appuyé sur Antigone, rejoint le mys-

ticisme de sa fille. Ce n'est plus à lui-même qu'il pense, il va vers d'autres hommes avec l'espoir « *au prix de sa souffrance de leur apporter du bonheur* ». « *Ce n'est pas leur bonheur qu'il faut vouloir*, objecte Tirésias, *mais leur salut*. »

Comme Faust au terme de sa longue recherche, voilà Gide devant le problème de l'action sociale et non plus individuelle et, si on peut dire, aristocratique. Brusquement la notion d'autrui comme limitative ou orientatrice de la notion de soi surgit dans son œuvre. *Œdipe* est contemporain du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad*. Pour la première fois, à cinquante-huit ans, Gide prenait directement contact avec des réalités sociales, était amené à réfléchir sur les conditions de la vie en société, à élargir jusqu'à l'altruisme son univers individualiste. On sait que ses deux livres africains sont en grande partie un réquisitoire, d'ailleurs très modéré de ton et de contenu, non pas contre le colonialisme, mais contre les excès du colonialisme, un plaidoyer pour un allègement du sort de l'indigène, pour un progrès dans ses conditions de vie.

Nous écrivions en 1930 : « On n'a pas assez marqué la nouveauté de cette œuvre, le tournant qu'elle marque dans la carrière de Gide. Les deux livres qui ont suivi : *L'École des femmes* et *Robert*, se situent sous le même signe. On n'est jamais à bout de surprises avec Gide. Cette veine sociale qui brusquement apparaît, comment se développera-t-elle ? » Nous savons aujourd'hui, en cette fin de 1934, comment elle s'est développée : Gide est devenu communiste. Le demeurera-t-il ? Mystère.

Quel sens donner à cette adhésion ? Il semble difficile de l'interpréter comme une adhésion au marxisme, que Gide connaissait fort mal, de son propre aveu, lors de sa venue au communisme. Une conversion au marxisme impliquerait en effet une répudiation complète de ce qui reste le fond stable de la pensée de Gide, une acceptation de s'en remettre à autre chose qu'à soi et de faire confiance à un ordre collectif, à une foi, à des dogmes imposés, à une éducation. Au contraire, le communisme de Gide s'explique sans difficulté si on y voit à la fois une dérivation de son évangélisme, une pitié accrue pour la misère humaine et une chance de faire table rase de toutes les valeurs sociales et familiales qu'il a toujours combattues. Il faut y voir encore un nouvel espoir d'atteindre ce qu'il nomme « *le royaume de Dieu* » qui est dépouillement de soi, renoncement total à soi, aux œuvres du démon. Il est curieux de constater qu'André Gide, depuis qu'il se professe communiste, n'a plus créé aucune œuvre, se contentant de publier des feuillets de journal intime, presque tous consa-

crés à justifier sa conversion.

Si la justification personnelle, dans son évidente sincérité, paraît convaincante, tous les essais de justification théorique ou historique sont faibles et on imagine mal les marxistes orthodoxes, tout flattés qu'ils puissent être d'une pareille recrue, les prenant au sérieux.

Une fois de plus critique excellent, André Gide se manifeste insuffisant constructeur. On peut aussi bien se demander si ce ralliement sur le tard à une doctrine toute faite – et qui d'ailleurs en Occident en est encore à la phase destructrice – n'est pas un aveu d'impuissance à mener à bien tout seul la construction morale entreprise avec *Les Cahiers d'André Walter*.

Et, au terme de ce portrait, qui a dû laisser de côté toute l'étude proprement esthétique que réclame l'œuvre de Gide, nous aboutissons à cette conclusion que Gide est, avant tout et presque uniquement, un tempérament critique. On pourrait parler à son propos de totalitarisme critique.

*

Toute critique a deux versants : celui du refus et celui de l'acceptation. L'œuvre de Gide présente l'un et l'autre. Sur la vigueur et l'acuité des révoltes et des refus gidiens, il est inutile d'insister davantage. Mais peut-être convient-il de s'arrêter encore sur l'autre versant. On a dit que comprendre, c'était évaluer. Mais il faut s'entendre sur ce mot : comprendre. Comprendre une chose, c'est au vrai, pour un critique digne de ce nom, avoir en soi la possibilité, non seulement de la définir, mais de la vivre. Plus un critique sera capable de comprendre, c'est-à-dire de vivre de choses, de se placer à des points de vue différents, plus il sera grand. La grandeur de Gide, avec la perfection de sa forme critique, réside dans sa faculté d'accepter et de vivre les extrêmes, de *devenir* Alissa après avoir été l'Immoraliste, de passer de l'avidité des *Nourritures* à la déposition de *Saül*, des refus de *Paludes* à l'extase de *Numquid et tu...* ? Un de ses exégètes l'a défini un expérimentateur ; le mot mérite d'être pris en considération.

Vu sous cet angle, la gêne morale qu'on éprouve parfois à suivre un tel maître de vie s'atténue ; elle disparaît complètement dès qu'on le considère non plus comme un constructeur, mais bien comme un déblayeur. Par son exemple, Gide nous enseigne à vaincre toute timidité, tout respect humain, à oser nous découvrir nous-même, à ne laisser dans l'ombre rien de notre nature, à inonder de lumière les coins les plus obscurs, à oser dire le nom de tout ce qui peut grouiller ou s'agiter en nous, et quand nous nous connaissons tout entier, non pas à nous abandonner aux parties basses de nous-même, comme ses ennemis le prétendent injuste-

ment, mais à nous dépasser dans la ferveur ou le renoncement, à être toujours prêts à faire face à la vie changeante, à la couler dans une forme neuve. À ceux qui ont une ferme croyance religieuse, qui admettent le surnaturel et pour qui toute action humaine est en liaison avec Dieu, la morale gidienne est à rejeter sans hésitation, non point comme satanique, mais comme erronée. Pour les autres, son humanisme, à base individuelle où l'idéal païen laisse place à tant de survivances chrétiennes, et surtout à une coloration chrétienne, paraîtra particulièrement séduisant. Si nous ne vivions pas dans un régime d'imprécision et de confusion intellectuelles et morales, il n'y aurait pour les hommes d'aujourd'hui qu'une alternative, qui pourrait s'énoncer : ou Claudel ou Gide. Autrement dit : ou Dieu ou l'Homme.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXXIX
(fin ¹)

29 [mai 1947].

J'ai mis à peu près huit jours à écrire les pages sur l'*Exil*. Cela traînait depuis trois mois. Que de stagnation il fallut... Tout mon cerveau était rouillé... Je suis plutôt content du résultat. (Là encore, c'était affaire de rapports, de proportions. Ce qui me donne tant de mal et demande tant de préparation silencieuse, c'est l'architecture, l'organisation des idées, mais c'est aussi le gage de la solidité.) Assez curieusement, j'ai fait le meilleur du travail durant les soirées. C'est assez neuf pour moi qui ne me croyais pas « du soir ». J'en arrive à croire que chaque travail obéit à des lois particulières, et que le tout est de les découvrir, et de s'y soumettre.

Exposition impressionniste, exposition Maillol. Je relis pour la troisième fois la *Vie des formes* de Focillon. Hier, Noël dédicait son dernier livre dans une librairie ; il avait lancé des invitations. Je n'y fus pas, trouvant malgré moi fort choquante cette forme d'exhibitionnisme qui tend à s'implanter.

8 juin.

Je me suis mis à l'essai sur l'Égypte ; ça prend surtout la forme de

1. Les carnets I à XXXVIII (1931-1947) et le début du carnet XXXIX ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 155, 157 et 158 du *BAG*.

réflexions sur l'Orient. Je doute que j'évoque le voyage de Gide. Mais sans doute ferai-je état de souvenirs personnels. Passé plusieurs après-midi au Luxembourg qui me servait de cabinet. Assez satisfait de la démarche de cet essai, auquel je travaille avec joie, mais à mes heures, et qui se développe sur un ton de méditation. Chacun de mes essais exige un cadre neuf, une composition particulière, et cependant je sens de plus en plus qu'un certain son de voix assure leur unité – mais pour faire entendre cette voix que de peine ! Combien chaque phrase doit-elle être arrachée des profondeurs, et en même temps enchaînée à ses sœurs.

Il y a des jours où je n'ai ni oreille ni idée ; impossible d'écrire. D'autres fois, je suis bon seulement à prendre des notes... Bâti une préface pour un conte de Papadiamandis ; je me servis d'un texte incohérent et enfantin de Palamas (je voulais que Palamas « critique » fût représenté dans les *Cahiers*). On crierait sans doute au massacre, mais j'ai dû (sans changer les phrases) recomposer tout le texte, avec des coupures, cela va sans dire. J'ai toujours l'impression que les prosateurs grecs enfilent au petit bonheur des mots et des phrases. Quels bavards, et comme littérairement c'est faux ! Une certaine déconvenue avec Michelis, à qui j'avais demandé certain *Dialogue* sur l'architecture qu'il m'avait fait lire jadis : la traduction est exécration (et faite par quelqu'un qui ne comprend rien au sujet traité). De plus, il y a quelque rhétorique, et de la métaphysique. J'ai bien sué pour extraire de ce *Dialogue* un parallèle entre le Parthénon et une église byzantine. L'auteur reconnaîtra à peine son texte, tant j'ai dû l'alléger et le clarifier.

Visite d'un jeune Piémontais (recommandé par Gide). Ce garçon de vingt ans, qui durant la guerre a appris le français et l'anglais, et lu à peu près tous les modernes, trouve que la littérature italienne n'a rien donné depuis Leopardi. Il a quitté Paris pour voir les pays du Nord. Bel appétit intelligent. Ça fait plaisir de voir qu'il reste encore des aventuriers cultivés...

Assisté à la représentation du *Diable au corps*. Très beau film. Sujet bouleversant. Fera crier les anciens combattants, les veuves de guerre, les protecteurs de la jeunesse, etc. L'acteur est excellent, impétueux, passionné. Mais il n'a pas seize ans comme dans l'œuvre de Radiguet. On eût voulu plus de sensualité, de fraîcheur, d'étonnement naïf dans la volupté (mais c'eût été au détriment de la puissance dramatique).

Joannidès m'emmène à *Agamemnon* que donnait le Théâtre antique de la Sorbonne. Splendeur du texte et des acteurs : vêtements bariolés, masques, cothurnes. Un débit lent et ponctué par une mélodie. Une

impression de grandeur obtenue par le rythme, sans effet théâtral. Importance du chœur qui *manifeste* vraiment l'art de l'action, la rend palpable, lui donne forme et dessin. On parle d'envoyer en Grèce cette troupe. Nous pénétrons dans les coulisses. Grande jeunesse des acteurs. Tous leurs visages illuminés de ferveur (ils se sont préparés durant deux ans à jouer *Agamemnon*).

9 juin.

Je me suis bien battu les flancs aujourd'hui devant mon essai. Assez froncé par cet essai en panne, mais fier tout de même de ce mécontentement, de cette recherche. Je ne dois rien épargner ; l'effort est la condition de l'œuvre. Il s'agit de suggérer l'atmosphère d'une mosquée. Trouver le détail symbolique, trouver un rythme capable de peindre, cela m'intéresse autrement qu'une description réaliste – que d'ailleurs je ne saurais pas faire.

10 juin.

Passé toute ma journée à écrire. Beaucoup de joie à sentir les phrases naître, d'autant plus que je m'efforçais d'en condenser l'ardeur. Fini la description indirecte de la mosquée (souvenirs du Caire). J'en arrive aux réactions du voyageur, d'abord enthousiasmé (et toute ma description cache mon jeu, car j'abonde dans le sens des orientalistes), mais bientôt la description commence, ou plutôt l'œil critique s'ouvre, et c'est alors le procès de l'Orient, ou plutôt la défense de nos valeurs menacées par l'irrationnel. Mais ceci reste à écrire. Danger de la philosophie où je suis maladroit (j'ai jusqu'à présent retranché de mon texte tout ce qui était « idée », je préfère de beaucoup suggérer). J'aimerais terminer l'essai (et ce serait un retour à la vie unanime si exaltante de l'Islam) par les souvenirs de l'Aïd el Kébir à Fès.

18 juin.

Terminé l'essai sur l'Orient. Ça finit par un plaidoyer pour l'Europe. Sous l'enchantement du style se cachent les notions que je veux exprimer. Le lecteur les absorbe sans rien apercevoir. Pris conscience, ces derniers temps, de mon tempérament éminemment visuel. Je ne suis ni philosophe ni abstracteur ; je vois réellement les idées, sous une forme nerveuse et formelle, je n'en prends vraiment conscience qu'en les dessinant, en les faisant agir comme des personnages. Il faut donc les vêtir, ou, mieux, les incarner. Il me reste à écrire quelques pages sur l'Égypte. J'y évoquerai mon voyage ², et aussi certaine résistance que j'ai sentie là-

2. Voir *Retour à Louxor*, écrit en janvier-mars 1975.

bas contre l'envoûtement possible, la magie, l'occultisme. Mais là encore il faut faire grande place à l'enchantement du pays, et tâcher de le rendre sensible au cœur.

Revu Santini qui retrouve Paris. Plein de remarques. Assez heureux pour ma part d'avoir vécu toute l'année à Paris, et d'en avoir joui, tout en fuyant cénacles et personnages littéraires. Être un homme, être moi, seuls m'importent. Et les quelques phrases que j'arrive peu à peu à écrire ne valent quelque chose que grâce à ma solitude.

Exposition des Primitifs flamands. Heureux de refaire ainsi le voyage de Bruges. Sensible surtout à certains détails (des Memling, entre autres) dont j'admire la minutie. Le gonfanon de soie blanche d'un chevalier, par exemple. Aussitôt j'en trouve l'équivalent en littérature ; l'art est fait de détails. Et je comprends fort bien qu'une petite phrase qui semble tout accessoire requiert de l'écrivain une peine infinie. Précisément quand j'écris je sens que cet effort immense, acharné, sur une vétille, ça en vaut la peine ; oui certes, si l'enjeu est cette durée, cette survie d'une émotion que je tâche de dessiner parfaitement.

Entrevu Gide retour d'Oxford, fatigué par le voyage et les réceptions. On lui parle là-bas de la Grèce et de mes travaux.

25 juin.

Aravantino m'a envoyé un texte de Jannopoulos sur la langue grecque ; je lui demande aussi un morceau concernant la couleur. Écrit ce matin une notice sur Jannopoulos en m'aidant de mon Sikelianos (c'est un des précurseurs). J'avais relu hier l'essai de Proust sur Ruskin, dont Jannopoulos fut le disciple.

Je ne vois pas venir sans terreur les jours prochains, tant mon essai sur l'Égypte est loin d'être mûr, tant les remarques que je voudrais faire sont difficiles à dire. Surtout je ne suis pas prêt...

Passé deux heures au Luxembourg avec Jacqueline. Lisons et corrigeons un conte de Téotokas et un récit de Théotakis, destinés au recueil de nouvelles. J'ai promis de faire une préface... Promenade en voiture avec Henri et Jacques. Visite à Madeleine (St-Mandé). Beauté de Paris.

28.

Toujours pour éluder l'Égypte, je me suis mis hier à la préface promise à Jacqueline pour ses *Contes*... J'ai des remarques à faire sur la prose grecque, et j'y vais carrément. À Naples l'an dernier j'avais essayé de toucher le sujet, mais sur un ton hargneux. Il faut de la sérénité, et un air de persuasion qui vient à la fois de la connaissance du sujet et d'un certain équilibre des propositions contradictoires (si la prose grecque était

uniquement mauvaise, je n'en parlerais même pas). Demandé à Jacqueline un résumé des contes. Je tâcherai ainsi, en me basant sur eux, de dessiner à grands traits quelques constantes de la Grèce moderne. Véritablement, quand je domine mon sujet, rien ne me donne plus de plaisir que de dessiner des phrases... Mais comme je suis mal meublé ! Combien, veux-je dire, il y a peu de sujets sur lesquels je puisse m'abandonner...

Coup de téléphone de Gabriel Boissy, prévenu par Sikelianos qu'un livre de moi doit paraître. Le vieux philhellène s'y intéresse, tant mieux. Je crois que jamais je ne ferai un pas pour me pousser, mais ma vertu n'ira pas toujours jusqu'à repousser les appuis bénévoles...

Frère a recommencé un portrait de moi. Le troisième. J'ai constaté *de visu* qu'il est devenu « maître de son sujet ». Il a eu tout le loisir de me déchiffrer. Il ne s'intéresse plus maintenant qu'à la forme, et sans hésiter. Dès le début les traits furent campés, solides – et cependant il y avait aussi du feu, de la vie (il me faisait parler). Saura-t-il jusqu'au bout maintenir cette vivacité ? Il peint cette fois avec peu de couleurs.

30 juin.

Téléphoné à Kazan, pour lui demander de collaborer aux *Cahiers*. Dans quelques jours, à Strasbourg, j'aurai l'occasion de relire les contes, et j'y trouverai la matière de quelques réflexions – sans doute l'aspect multiplement tragique de la Grèce moderne.

Troisième séance de pose chez Frère. Conversation toujours intéressante...

15 juillet.

Rentré depuis quatre jours de Strasbourg ; trouvé un volumineux courrier de Grèce. L'excellente étude de Ghika sur la peinture, et la *Grive* de Seferis. Aravantino m'apprend qu'il désespère d'Elytis et de Gatsos : depuis deux mois il les sollicite de ma part ; ils n'ont rien écrit, ni rien préparé. Je leur fais savoir qu'il serait maintenant trop tard... Providentiellement Valaoritis est venu à Paris, et les textes qu'il me fait voir collent merveilleusement. Nous en traduisons trois ensemble, et qui expriment fort bien l'angoisse de la Grèce moderne. Dieu merci, je commence à me délivrer de la Grèce (mais rien ne vient la remplacer !). Je sens que peu à peu tout ce que j'avais à dire trouve sa place, et qu'ainsi je m'allège.

22 juillet.

Je reçois ce matin le texte de Kazan, et je me mords les doigts de ne m'être pas réservé un droit de regard sur le style. Tel quel, ce morceau est à peu près risible – non tant mal écrit que de mauvais goût. Le titre à

lui seul est déjà cocasse : *Le Cri crucifié* (je proposerai : le Cri sur la Croix). Je tiens essentiellement à la *tenue* d'un numéro dont je serai le seul responsable.

25 juillet.

Terminé ce matin ma note sur Seferis ; beaucoup plus courte que je ne pensais...

Ayant relu le texte de Kazan, je m'aperçois avec effroi (et dégoût) que même corrigé il resterait médiocre et irritant. Je pris la décision d'aller lui dire que ce morceau ne convenait pas aux *Cahiers*. L'admirable, c'est qu'il prit fort bien la chose. Il est vrai qu'il sera représenté dans les *Cahiers* par des fragments de l'*Odyssée* —qui eux sont bons. Il insistait pour savoir quels défauts je trouvais à son texte, quand s'amènèrent deux étudiants grecs (dont l'un au moins fut mon élève). Devenus philosophes ils parlent brillamment ; je suis à la fois ébloui et inquiet devant tant de profondeur et de facilité. Combien en ai-je connu, de ces sujets grecs qui restent vite sur le carreau. Ils arrivaient de Royaumont (décade de Jean Wahl) et ils me donnent passablement de détails sur l'Abbaye où Roger, en ce moment... meurt de faim. On arrive cependant tant bien que mal à imiter Pontigny. Starobinsky, paraît-il, brilla particulièrement, et [³], devenu américain.

3 août.

Je viens d'écrire à Mme Van Rysselberghe ; sa *Galerie privée* est une suite de portraits qui m'enchantent. Par la seule valeur du style et une lucidité toute vibrante, elle arrive à recréer des êtres ; j'ai connu certains d'eux ; elle les ramène de la tombe. Et ceux que je n'ai pas connus, elle les évoque et les campe. Je suis bien honteux que ce carnet ne porte point de traces d'une vie qui tout de même eut ses joies. À la première occasion et avant que ne se fanent mes souvenirs, je tâcherai de les jeter ici.

Visite de Matton. Passé la soirée avec les Michelis ; lui m'expose la théorie de l'art byzantin (catégorie du sublime). À ses yeux, c'est l'émotion même, l'âme, qui ont créé ces formes qui enferment en quelque sorte la notion d'infini, ou plutôt qui ouvrent des percées sur le surnaturel.

Toute démarche m'ennuie ; toute décision me pèse. J'ai honte. Décidément cette année ne fut qu'un entr'acte assez languissant. J'espère toujours que dans le secret de mes nerfs il se prépare des rythmes, des accents. Mais en surface, quelle monotonie !

3. Nom illisible.

Lettre de Boissy qui s'offre à me recommander auprès de tel et tel à qui je n'ai qu'à envoyer mon livre. Bonne raison pour ne pas le faire ; je ne mendierai rien...

Seul depuis quinze jours dans l'appartement. J'ai maintenant l'habitude de vivre solitaire dans ces lieux qui me semblaient d'abord hantés par trop d'ombres.

Déjeuné avec Grenier de passage à Paris ; il habitait avec les siens une curieuse pension au milieu d'un parc ; maison du XVII^e, encore belle, mais comme abandonnée. Il n'a vu à Paris que quelques intimes. Il repartait ensuite pour la Bretagne. Je l'accompagne toute une après-midi dans des courses, démarches. Nous ne disons rien de bien sérieux, mis j'éprouve un plaisir chaleureux près de lui. Il y eut, me dit-il, cet hiver, une large polémique dans la presse égyptienne au sujet de Kavafis, et à chaque instant mon nom et mon *Alexandrie* étaient cités. Mme Grenier m'assure que mon étude a porté, et que c'était une réussite.

Toujours obstrué par la Grèce.

10 août.

Terminé la préface aux *Contes*. J'interviens passablement en mon nom personnel. Nécessité d'écrire en plusieurs temps. Il faut presque toujours en rabattre, il faut savoir cribler. L'important est de dégager le bon grain de l'ivraie, et sans rien perdre du primesaut ni du rythme premier. On est surpris d'ailleurs de voir comment un effort bien entendu met en valeur les trouvailles du premier jet. Merveilleux effet de la décantation. Rien ne me charme davantage que d'écrire des phrases, je m'y réalise. Il faut évidemment que ces phrases soient comme les fragments ou l'image du chant ininterrompu de l'âme... Assez idiot de constater que je possède un « style » dont je ne sais que faire.

Je pars ce soir pour la Bretagne, et cela me semble étrange. Oh ! ce n'est pas l'idée d'un voyage qui m'étonne ; je me sens toujours en partance, même quand je suis au port (où est mon port ?), mais l'idée de partir en vacances (moi qui depuis dix mois ne fais rien) me trouble. De vraies « vacances » (quitter la ville pour la campagne), je n'en ai pas pris depuis 1943 ; j'allai alors aux environs d'Athènes, en septembre, durant quinze jours. Je m'enfermai, et écrivis dans la fièvre (me réveillant la nuit) mon étude sur Kavafis (la première) que je trouve aujourd'hui bien médiocre. Ce qui m'émeut, c'est de songer aux vacances d'autrefois : départs familiaux, détente, projets, aventures imaginées. Je vais à Quiberon, près de Madeleine. Ainsi aurai-je une illusion familiale. Mais grâce à Dieu je logerai seul. Une chambre retenue dans une ferme. Tous les

rêves sont autorisés, y compris l'amertume de la déception, de l'inconfort etc. Je me souviens d'un mois d'août à Treboul (1926) – nos seules vacances en Bretagne. J'avais dix-sept ans. Que de passion, quelle brûlure durant cet été de Bretagne... Je vivais dans une sorte de cellule toute blanche, entouré d'une centaine de bouquins que m'avait prêtés Jean Mamy ; sans y trop rien comprendre, je me jetais à corps perdu dans les « modernes ». Quelques semaines auparavant à Malesherbes, je lisais dans le ravissement Rimbaud. Grande correspondance alors avec Jouhandeau. J'écrivis *Souffrance des jours de fête* en revenant de La Palud. La *Rhapsodie foraine* de Corbière, alors, m'enthousiasmait. Un merveilleux garçon boulanger – le fils de notre logeuse –, du nom de Corentin, m'adressait en passant un timide bonjour (charmante timidité des gaillards). Ce garçon s'est embarqué durant la guerre pour rejoindre les Alliés ; on ne l'a pas revu. Nombreuses balades à bicyclette (Baie des Trépassés etc.). Visites à Quimper, Locronan. Oh ! joies de découvrir le monde et de sentir au fond du cœur tant de frissons. J'étais divinement troublé, tendu, vibrant. Comme tout était intense !... Curieuse lande surélevée, tout près de la maison, où rôdaient le soir des ombres, manifestement à la recherche de l'amour. Je les fuyais d'instinct, bien que terriblement troublé moi-même. Partir pour la Bretagne, c'est, il me semble, remonter vers mes dix-sept ans. Hier soir, rentrant à la maison, je sanglotais ; les causes de mon émoi étaient fort nombreuses ; il y entrait de la joie, de l'espoir, et aussi certaine surabondance d'événements et de sensations qui parviennent très vite à me plonger dans une sorte de désespoir...

Je déjeune chaque jour avec Jacques, et nos repas ont du charme. J'étais à table quand Gide téléphona. Il est plongé dans mon *Sikelianos*, et trouve le bouquin vraiment remarquable, autant les traductions que les notices. « Personne, dis-je, ne l'a remarqué. — Oh ! répond-il, il suffit que douze personnes le remarquent, et ça fait tache d'huile, peu à peu ça s'infiltre. » (Il me dira ensuite que j'aurais dû publier certains de ces poèmes dans des revues. Mais précisément j'ai fui toute espèce de réclame. Je n'ai jamais rien donné qu'à ceux qui m'en ont prié.)

Gide me demande de passer chez lui. Je me dirige vers Gide dans un état de bonheur assez vif. J'étais heureux de son *satisfecit*, sachant bien que son simple encouragement valait à lui seul la louange de cent journalistes ou critiques... J'étais encore sous le charme voluptueux de la nuit passée, et maintenant c'était une région à la fois tendre et spirituelle de mon être qui allait recueillir de la joie. C'est grâce à Roger que Gide

lisait mon *Sikelianos* : une sorte de pudeur m'avait d'abord empêché d'adresser cet ouvrage à Gide.

Nous prenons l'autobus et traversons longuement le XV^e arrondissement dont la laideur et la banalité effraient Gide. Il tire de sa poche un petit Virgile et se plonge dans les *Géorgiques*, mais non sans fort bien repérer les gosses qui passent. (Il me dira ensuite qu'il s'est mis aussi à Horace. L'autre jour, avec Roger, il lisait du Lucrèce.)

L'univers de Gide est vraiment peuplé d'êtres sans tache, candides, souriants, sensuels. Il se porte spontanément près d'eux, et l'on sent que soudain une immense ferveur le bouleverse. Gide me redit tout le mal qu'il pense du dernier roman de Green (lequel croit pourtant avoir fait un chef-d'œuvre). Trouve mauvais également le nouveau livre de Peyrefitte. L'autre jour, il avouait devant moi sa consternation devant *Le Cheval de Troie*, la revue que lance le Père Bruckberger (« Non, je ne joue pas de ce violon-là ! »). Il désire me montrer les nouveaux *Cahiers de la Pléiade*, où un Jouhandeau assommant (lequel, saisi par un exhibitionnisme grandissant, vient d'envoyer à Roger S., après l'avoir vu une seule fois, la lettre la plus obscène, et qui court Paris (Gide ajoute que R. S. est assez bête et fort laid). Mais Gide tient surtout à me faire lire des pages de Paulhan d'une bien curieuse subtilité où, commençant à parler très négligemment de sémantique, des mots étrangers que le français doit acclimater, il en arrive à ce qui lui tient à cœur : l'épuration des écrivains, ses abus, ses excès, les contradictions dans lesquelles s'enlisent les écrivains de gauche devenus soudain nationalistes et justiciers. Je lis aussi, en prenant avec Gide le thé dans son studio, les épreuves de sa *Poétique* (préface à l'Anthologie poétique imprimée d'abord seule). Il n'a point en somme modifié son texte, ni tenté d'éclaircir un mystère poétique sur lequel on a tant dégoisé ; mais une note fort amère et pathétique, datée d'Ascona, 1947, revenant sur cette préface écrite avant la guerre, laisse entendre qu'aujourd'hui peut-être la jeunesse, pour qui le mot *durer* n'a plus de sens, demande à la poésie des chocs, des érections etc., qui n'ont plus rien à voir avec la beauté pure que nous concevions. Cette préface se termine comme un cri d'alarme, comme un cri d'angoisse devant le sort d'une Europe qui chaque jour se rétrécit et perd un peu plus de sa dignité, de son indépendance...

Abordé rue du Bac par une vieille fille, bien mise mais râpée, l'air un peu égaré et qui me salue en faisant semblant de me connaître. La pauvre fille me parle de ses malheurs ; elle a une manière tendre et désespérée de mendier (assez habile aussi ; la misère abaisse)...

Descendu assez mélancolique le Bd St-Michel. Bu un bock. Près de moi, un jeune homme tendait au garçon un billet de 20 F pour régler sa consommation. On lui rapporte une soucoupe remplie de billets. Il garde un moment cet argent dans sa main. Un peu plus tard, j'entends un brave homme réclamer la monnaie des 100 F qu'il a donnés au garçon. Celui-ci fait l'étonné. L'autre insiste, prend à témoin son voisin... Cependant le jeune homme, les dents serrées, essayant de dompter un certain tremblement (il était maigre, presque minable, peut-être étranger), avec beaucoup de lenteur empoche l'argent qu'il tenait et quitte le café sans se presser. Le rôle de dénonciateur m'eût dégoûté ; je ne dis rien. Mais comme le brave homme (un ouvrier) continuait à protester et invoquait ses titres de « résistant » et autres billevesées, je lui dis ce que j'avais vu – et fus le dire à la caissière. Il obtint la monnaie de ses 100 F.

Rencontré le jeune Byzantios, ce peintre à qui j'ai fait donner une bourse. Me parle assez longuement de la difficulté qu'éprouvent en ce moment les jeunes à travailler ; l'avenir leur paraît trop chancelant. Il est bien beau de se préparer (c'est même nécessaire), mais il faut pour cela croire à un avenir. Et il envie les hommes de ma génération, qui tout de même ont pu connaître « l'avant-guerre ». Ce fut en rentrant chez moi, vers 2 h du matin, que je fus secoué des sanglots dont je parlai tout à l'heure. De longues larmes jaillissaient. Un trop-plein de bonheur peut-être. Mais aussi de réalités entrevues, de possibilités que la vie m'empêchait de réaliser. L'idée du départ (et celle, sous-jacente, du poste incertain que j'aimerais avoir en octobre). Et puis, là-dessus, ce dernier mois de juillet où j'eus la joie de vivre à trois reprises aux côtés de Roger, jours bénis qui me firent connaître une intimité, une confiance dont mon cœur rêvait sans cesse, et que je n'avais pas encore connues.

Quiberon, 16 août.

À Roger.

... Tout ce que la Bretagne m'offre d'estivales délices, ses ciels, ses granits, son ardoise ; le plus subtil mariage de tons tièdes qu'exalte soudain la caresse un peu vive d'une enseigne ou d'un volet rose ; une mer laiteuse que borde la craie blonde d'un sable où croît une herbe glauque et les rochers si bruns, si roux, qui tout à coup affleurent ternes, quand la mer se retire. Tant de couleurs modestes, mais qui se prêtent l'une à l'autre l'éclat de leur vertu ; la pompe inouïe d'une harmonie muette et qui passe l'ivre fanfare du Midi ; ce cadre pur de silence, de formes nuancées, ce ciel tendu, cette pointe perdue de Bretagne où je flâne, tant de douceur, un charme si poignant ne me semblent pourtant que la suite

moins belle, car solitaire, d'un mois inoubliable de juillet.

17 août.

Je suis ravi d'être en Bretagne ; mes yeux depuis nombre d'années aspiraient à ces délicatesses de la lumière, à ces teintes secrètes. J'ai certes appris en Grèce à regarder les ciels, et je ne trouve pas le bleu voilé de la presqu'île de Quiberon inférieur à la Méditerranée. Ici aussi, la beauté est faite de peu de chose – surtout d'une grande pauvreté. Le gris domine ; les maisons sont grises, les toits gris, comme les rochers de l'Attique ; et sur ce fond la plus faible couleur vibre et sonne (cf. Velasquez, Corot...). L'Alsace, surtout la plaine, a un charme de monotonie plantureuse ; l'abondance du sol, des vergers, quelque vallonnement, de belles étendues robustes, tout cela ne manque pas d'attraits. Mais le pays est sans mystère. Certains horizons y peuvent avoir de la grandeur, les villages sont exquis. Mais tout est trop riche, trop confortable.

Les « Trois Collines » me demandent une prière d'insérer (à l'usage des critiques) pour le *Domaine*. La plupart, je le sais, ne lisent pas les livres. On me demande aussi une notice sur moi-même. Je me refuse à cette exhibition, mais j'envoie volontiers une note toute objective sur la littérature grecque...

Amusement de prendre chaque jour un bain. Grand délice. L'eau me paraît fort tiède. Voici huit jours j'eusse assuré, comme je le faisais depuis des années, que l'eau m'était contraire ; je me privais ainsi d'un extrême plaisir. Trois ans à Spetsaï sans un seul bain ! Cinq ans d'Athènes sans jamais descendre au Phalère ; il est vrai que chaque bain m'eût fait perdre tout un matin, et qu'ainsi je n'eusse pu traduire mes auteurs grecs. Mes derniers bains remontaient à Ste-Maxime. Un seul bain en Grèce, à Mykonos, avec Théo (1939). Ce qui naturellement me gêne, c'est que je n'ai jamais pu arriver à nager (trop nerveux).

18 août, 19 août.

[R. L. raconte son séjour en Alsace en juillet avec Roger K., puis le week-end à Royaumont.]

Trouvé dans le train Starobinsky, un des rois des décades. Il ne venait que pour quelques heures faire une communication sur la « peur ». Il ne me parle guère d'ailleurs que des entretiens ; il ne vit que par le cerveau. Je vis à la gare de Viarmes surgir une très luxueuse auto ; Letellier au volant. Il nous conduit à l'Abbaye. Wahl parla (j'ai noté en 45 à quel point je l'avais trouvé arriviste et gâché par l'Amérique. Aussi put-il bien s'étonner de ne m'avoir point revu). Quelques anciens de

Pontigny (Mme Heurgon, Mme Cangue)... Il (Letellier) nous emmène en voiture ; il est tard déjà, mais nous avons le temps de voir Mortefontaine et Ermenonville (sans entrer dans le parc). Gloire du soir ; champs de blé embrasés ; hautes meules ; futaies ; retour des moissonneurs. Traversée ravissante de Mortefontaine ; voûte gothique de grands arbres où flamboyait une poussière d'or...

Curieuse attraction ce soir. Marie Marquet, invitée du propriétaire de l'abbaye, voulut nous offrir sous le cloître un récital de poésie. Ce vieux tableau hurla pendant deux heures un pot-pourri de poèmes célèbres et de mauvais vers ; le tout abominablement précédé d'ignobles notices. Un jeune homme, son amant, débitait lui aussi de prétendus poèmes. Sans doute à Pontigny n'aurait-on jamais vu abominations pareilles. Malgré l'effort de Royaumont, Pontigny ne sera pas de sitôt effacé...

Médiocre et pompeuse communication de Bertrand d'Astorg, ami intime de Noël, lequel me vantait dernièrement la valeur et surtout les progrès de ce garçon (je l'avais trouvé insupportable avant la guerre). Il parla des questions « atomiques » et trouva le moyen de hérissier tout Royaumont. Houang (converti au catholicisme et aujourd'hui entré au noviciat des Oratoriens de Montsoul) vint passer une journée à l'abbaye et il me tomba presque dans les bras. Il est vrai que nous fûmes à Lyon de grands amis, et que nous avons de beaux souvenirs studieux. Il fit une communication sur la peur et la philosophie chinoise. D'un humour souvent fin, mais peut-être involontaire... Il me parle avec la plus grande ferveur de l'abbé Duperraz (aujourd'hui à Nankin), qu'il ira retrouver dans quatre ans. Je me sentais alors comme un désir d'aller retrouver l'abbé en Chine ; c'est sans doute le pays que j'aimerais le mieux connaître (je sens des atomes crochus), et Duperraz est certainement un des hommes que j'aime le plus au monde. Letellier reconduit en voiture le soir Houang avec le jeune séminariste qui l'accompagnait. Roger et moi fûmes du voyage. Promenade dans les jardins du noviciat. Houang m'explique comment il fait oraison chaque matin. Je revois une journée brûlante de sirocco ; durant la soirée, un vent de flammes soufflait encore. La lune régnait dans le ciel... Roger apprécia beaucoup une intervention de Jankélévitch (ainsi que sa conversation). Il trouva même que Wahl pâlisait terriblement près de lui ; pour moi, j'appréciais surtout ce que vint dire Gabriel Marcel, ou plutôt non, ce fut moins ses paroles que l'homme même, sa droiture, sa vie intérieure qui me touchèrent.

Visite à Chantilly.

27 août.

À Seferis.

Je rentre à l'instant d'une excursion solitaire à travers la Bretagne, et qui m'a ravi. J'ai passé trois jours à bicyclette sur les routes. La vue des côtes bretonnes m'a fait faire quelques réflexions sur le paysage, quelques rapprochements surtout avec la nature grecque. À la première occasion, je tâcherai de noter tout cela. Je me dis toujours que la Grèce a cessé de m'intéresser et puis, malgré moi, j'y reviens sans cesse. Rentrant donc de ce petit voyage, je trouve une lettre fort amicale d'Aravantino qui m'explique comment la Grèce de son côté (ou plutôt certains Grecs inconnus de moi, et c'est bien là ce qu'ils me reprochent) s'intéresse à moi. Aravantino prend la peine de remonter à l'origine de cette polémique, et il me montre aussi à quel point elle a dégénéré, réunissant de toutes parts les mécontents. Je serai donc connu d'abord par des attaques ; et je ne crois pas que ce soit la plus mauvaise part. Je vous parlais dernièrement du bain de boue qu'il faut en Grèce traverser avant de conquérir l'estime, et je suis fier d'y être plongé avec vous. Votre délicatesse vous a, je le comprends, empêché de me parler dans votre dernière lettre de ces attaques – d'autant plus qu'y étant vous-même associé, vous étiez obligé vous-même d'y répondre tout en prenant ma défense.

Je vous en remercie, car je sais que votre voix calme porte bien davantage que les hurlements des aboyeurs. Je n'ai quant à moi rien à répondre, sinon par mon travail qui, publié peu à peu, sera offert à l'appréciation du public et des bons juges. Je ne doute pas de la revanche... On me pardonnera peu ce *Domaine grec* ; et les chicanes qu'on me fait sont anticipées. J'explique d'ailleurs dans ce volume les raisons de mon choix. Ce que craignent au fond les journalistes, c'est que le livre ait du succès... Ils savent bien (du moins obscurément) qu'être traduit par moi est un brevet, un signe de valeur. Aussi ne sauraient-ils me pardonner leur nullité que sanctionne mon silence, et que leurs cris dévoilent.

Paris, le 14 sept.

Rentré depuis deux semaines. Revu Losfeld, retour du Brésil ; a pris ce pays en grippe (Belle au contraire chante merveilles de ces lieux). J'entre assez bien dans les raisons de chacun d'eux, et certes ne doute pas que la crasse, la stupidité, la sur-levantinisme de ce peuple soient odieux. Xénophobie et américanisme bâtard (métissé de sauvagerie négrienne) caractériseraient les Brésiliens, selon Losfeld.

Être absent pendant quelques années m'effraie peu ⁴. N'ayant plus mes parents, rien maintenant ne me retient. L'amitié de Gide, de Roger, sans doute. Mais elles ne suffiraient certes pas à m'arrêter. Je vois trop qu'en France je ne parviens point à me réaliser.

Porté les 270 pages de manuscrit à Ballard, de passage à Paris. Enthousiasme tout marseillais... Convenu avec Ballard que le nom de Lemerle (qui s'est compromis pendant la guerre) ne paraîtrait pas sur la couverture des *Cahiers*. J'ai renoncé moi-même à y mettre le mien pour éviter tout incident. Dans un avant-propos Ballard exposera ce que j'ai fait, et surtout montrera que c'est sur sa prière personnelle que je me décidai à collaborer à cet hommage ; ceci pour calmer, si possible, certaines passions...

Aucun travail... (Quelques bouquineries.) De plus en plus difficile et lucide dans les affaires de style, y compris le mien. Reçu de Papatzoni un texte long et fort mauvais ; il n'y parle guère des questions religieuses ; c'était pourtant le sujet fixé. Il s'y montre surtout haineux, aigri – et sans le moindre talent. Par chance, je reçus ce texte au moment même où j'allais voir Ballard. Il était donc trop tard, et j'ai ainsi un prétexte plausible pour ne point publier cette horreur. Ah ! les journalistes grecs se figurent qu'il suffit d'être de ma « clique » pour être publié par moi (ni Kazan, ni Papatzoni ne verront leur prose dans les *Cahiers*).

Les campagnes athéniennes contre moi continuent. Les Trois Collines ayant eu l'idée d'envoyer un exemplaire du *Domaine* aux Affaires étrangères à Athènes (dans le but d'obtenir une commande), ce ministère, sans malices je suppose, confia l'exemplaire à deux critiques officiels, qui, outrés, se mirent à m'injurier, à estropier mes phrases, à me faire dire n'importe quoi. Ils ont été furieux, c'est bien naturel, de ne point voir leurs noms ni ceux de leurs protégés dans mon livre. Et personne ne peut leur répondre, car ils cachent jalousement le bouquin. Aravantino m'en a demandé un de toute urgence (aussitôt écrit à Genève). Plusieurs de mes amis – Seferis, Dimaras etc. – sont prêts à prendre ma défense et à crever l'abcès. « C'est, me dit Théotokas, une véritable guerre civile littéraire qui se greffe sur nos luttes politiques, mais mes amis aimeraient bien posséder le *Domaine* pour le défendre à bon escient. »

Déjeuné avec Gide à mon retour de Bretagne. Il parle admirablement de Quiberon, paysage certes fait pour lui. Me donne le regret de n'avoir point vu Belle-Île. Louange de cet été admirable et que voilà fini. « Je

4. R. L. a des projets de poste en Amérique du Sud.

voulais en jouir, me dit Gide, et d'autant plus que je me disais sans cesse, mais point tristement, que je n'en verrais plus d'autre... et puis, en fait, je n'ai pu prendre que cinq jours de vacances, dans les Landes. » M'exprime ses regrets d'avoir manqué Roger en août ; il ne l'entendit pas sonner, alors qu'avec le petit Christian Gide était tout palpitant, précisément dans l'attente de Roger. Aimerais voir (malgré son antipathie pour le personnage) la collection de photos que possède Peyrefitte. Je promets d'essayer de m'entremettre. Gide déclare qu'il n'aura sans doute point l'envie de me rejoindre en Argentine – si du moins je parviens à y aller. Je ne m'en étonne guère. Il ne sait d'ailleurs aucunement ce qu'il fera prochainement. Terminé enfin son anthologie poétique. *Le Procès* sera représenté en octobre. S'il a tant de regret pour cet été enfui (la chaleur même était belle, dit-il, et il s'extasie sur les fruits), je l'assure que déjà les visites du jeune Christian étaient admirables – et il en convient. Éternelles histoires avec sa secrétaire (chantage au suicide etc.). Je crois que ce tintamarre lui plaît.

La maison Charlot semble branler. Crainte que mon *Kavafis* ne reste en carafe ; dommage, je comptais sur un élément de surprise, de scandale, de sympathie. Aucune envie de signer un contrat pour le *Trésor* dont l'essentiel, d'ailleurs, passe dans le numéro des *Cahiers*.

16 sept.

Lettre de Papatzonis, naturellement déçu de ne point paraître aux *Cahiers*. La polémique, dit-il, se poursuit, mais avec une mauvaise foi si criante qu'elle en devient comique. Déjà certains journaux ont pris ma défense. Ce qui manque toujours à mes amis, c'est le texte même du *Domaine* qui est en fait le *corpus delicti*.

19 sept.

Projet de passer huit jours à Londres en novembre. Étienne est nommé là-bas à la B.B.C.

Hier soir avec Jacques à Medrano ; déçu par Buster Keaton. Nul contact avec le public. Il ne s'impose aucunement.

Déjeuné avec Étiemble. Causé des moyens de parvenir. Et nous sommes d'accord pour reconnaître que le meilleur est d'attendre tout en continuant de travailler. Il serait vraiment trop bête de se compromettre, et à si bon marché, comme tant de nos confrères. Rencontré hier au ministère Paoli qui me remplaça à Athènes. Il y eut grand succès, mais il est parti en claquant les portes, écœuré par la pourriture, la moisissure que Merlier répand autour de lui. Ah ! je ne saurais dire combien je me sens libéré depuis que j'ai quitté cet Institut d'hypocrisie...

Quelques lectures. La moindre page me révèle quantité de secrets.

20.

Reçu ce matin exemplaire nominatif sur Lafuma du *Domaine*. L'ouvrage est imposant, parfaitement imprimé. Il frappe dès l'abord, et je comprends fort bien qu'il ait déchaîné tant de haine.

24 sept.

Seferis m'écrit : « Vous leur avez donné une arme qu'ils exploiteront contre vous jusqu'à la consommation des siècles. C'est une petite phrase, amplement citée, où vous parlez de "ruffianerie". Cela est souligné, mis en vedette, exploité par ces irrités d'une façon qui risque d'anéantir tout le bien que vous dites de la Grèce. »

Je réponds aussitôt à Seferis, qui me conseille une mise au point (peut-être dans les *Cahiers du Sud*) : « Les gens intelligents, évidemment, verront bien que je n'ai pas voulu insulter la Grèce, mais ce mot, tout de même je l'ai écrit, et j'ai voulu l'écrire. Je l'aurais volontiers supprimé si j'en avais pu prévoir les conséquences, cela va sans dire. Et je sais bien d'ailleurs que les Zoïle auraient trouvé autre chose contre moi : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

« Les livres ont leur destin. Je suis navré que ce *Domaine*, qui n'avait point pour but de noircir votre pays, porte une tache que l'on a exagérément grossie. Apporterais-je à présent une mise au point, je ne ferais que souligner ce que j'ai dit en passant – que je crois vrai d'ailleurs, mais que je n'ai tout de même pas écrit pour déchaîner un tas de braves gens contre moi. Il me faut donc porter, et moi-même et ce livre, la responsabilité d'un mot malheureux. Je n'y changerai rien et je n'ai pas le désir d'y rien changer. D'ici quelques années, ou bien mon travail sera oublié, ou bien l'on verra s'il a fait du tort à la Grèce. »

25 sept.

L'homme n'avance qu'à coups de fouet. Je l'ai noté souvent. La lettre de Seferis, dès hier, m'a secoué. Je fus repris de l'envie d'écrire et me suis remis à l'*Égypte*, abandonnée depuis le mois de juin. Les morceaux que j'avais conservés m'ont paru bons ; il s'agissait uniquement de les ajuster. Mais précisément cela me semblait impossible, ce printemps. Tout à présent s'explique, se soumet. Je crois avoir fait des progrès durant l'été. En somme, je ne progresse qu'à force de paresse et de rêvasseries. Passé la soirée d'hier à écrire. Lu passablement, ces derniers jours. L'*Épilogue* des *Thibault*, que je persiste à aimer peu. Par contre, *Le Pénitencier*, avec tous les rapports tendres du grand frère et de Jacques, la vie en commun, les projets, m'ont ravi (on sent là l'auteur se

compromettre).

26 sept.

Volupté du travail. Je suis heureux de retrouver ma table, mon papier. Ou plutôt le désir de les utiliser ; car les objets, ils étaient là. Ce qui manquait, c'était l'entrain. Je ne sais rien de plus satisfaisant (tous les instincts soudain s'y épanouissent) que l'acte d'enchaîner quelques phrases où l'on s'efforce de cimenter et la plus belle expression et la vie. Dans le souci de dire parfaitement l'essentiel, et rien de plus, domine le désir d'assurer la survie à l'émotion passagère. Oui, si je prends la plume, et après tant de silence et d'attente, c'est en formant le vœu que mes phrases puissent durer un peu plus que moi.

Longue conversation avec Paoli. Il me raconte en détail son année d'Athènes. La Grèce l'enchantait, mais point les gens. Il ne connaît pas de plus beau pays ; sans l'atmosphère irrespirable de l'Institut, il serait bien demeuré en Grèce, où, me dit-il, la sensation se rajeunit, où l'on retrouve devant les choses l'émotion virginale des premiers ans. Magistrale analyse des différents complexes, refoulements etc., qui animent certains individus de notre connaissance...

27 sept.

Peu travaillé hier matin ; sans doute n'étais-je pas mûr. Chaque paragraphe doit trouver sa forme, et goutte à goutte se distiller. Rien de plus contraire au journalisme, et j'en suis bien aise. Jusqu'à présent je sens une incapacité physique à faire des concessions.

Passé deux heures avec Jacqueline de passage à Paris ; elle prépare son retour en Grèce. Le résultat de notre amitié sera sans doute ce volume des *Conteurs grecs* enfin achevé – et pour lequel je chercherai un éditeur. Elle aime ma préface ; elle trouve que j'écris de mieux en mieux. Puisse-t-elle dire vrai ! Du moins je sais que ma méthode de flâneries, de longs sommeils, de siestes, de vie végétative a du bon pour le style.

Mieux travaillé ce matin. Écrit une page sur le désert. Tâché de suggérer la brûlure et l'éblouissement. Il me reste du mouvement pour aller plus loin ; je n'ai pas encore tout dit sur l'exaltation très particulière que je ressens devant la rauque nudité.

Lorsque je suis chaste depuis quelques jours, ça me réveille au milieu de la nuit (je lis alors un chapitre de la *Chartreuse*, ou *Un Amour de Swann*, souvent terrible, le style de Proust. De même, à Quiberon, je m'épouvantais à lire Flaubert). Je ne sais pas très bien ce qui me donnerait l'équilibre sexuel. À vrai dire, surtout le travail. Maintenant

que j'écris un essai, je suis au fond heureux d'avoir des réserves ; j'en ai besoin.

30 sept.

Reçu ce matin 45 exemplaires du *Domaine*. Je m'empresse d'envoyer par avion un volume à chacun de mes auteurs. Ils doivent l'attendre avec impatience, depuis le temps où ils sont pris chaque jour à partie dans la presse avec moi. Aravantino m'annonce que je suis à la fois traité de communiste et de collaborateur – sans compter quantité de petits noms plus doux. En somme, ces gens justifient tout à fait les sévérités qu'ils relèvent avec tant d'horreur dans mes écrits. J'ai certainement contre moi les salons, les universités, le « peuple », et quantité d'autres catégories sociales, car les journalistes se sont fait un malin plaisir (il y fallait de la haine) à chercher dans mes notices toutes les phrases où je me montrais sévère, alors que celles-ci se trouvaient noyées parmi quantité de louanges que l'on découvrira quand le livre sera « entre toutes les mains ». Mais d'ores et déjà la figure d'ennemi public que l'on m'a faite s'impose, et je ne doute pas que quantité de braves gens ne restent sur cette impression. Après tout, je ne déteste pas le destin, et si je ne puis être connu en Grèce qu'à force de haine et de mesquinerie, allons-y pour la haine...

Écrit tout à l'heure à Aravantino qui entre dans la Marine pour son service (moi-même, il y a dix-sept ans, en octobre 1930... Je revois Papa et Maman me conduisant un matin à la gare Montparnasse. Avantage d'être l'aîné. On me conduisit également au bachot etc.).

En rôdant si souvent la nuit, c'est toujours le merveilleux compagnon que je cherche. Mais un garçon qui réunisse autant de qualités et de promesses si charmantes que Roger, je pourrais bien longtemps le chercher.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

LE DOSSIER DE PRESSE DE *CORYDON*

(X¹)

394-XIV-19

MARCEL RÉJA

(*Mercur*e de France, 1^{er} mars 1928, pp. 324-40)

La révolte des hannetons

Calomnie ou médisance ? Les entomologistes affirment que dans les idylles du hanneton la bergère se trouve souvent être un jeune berger.

Ce détail de mœurs, qui n'empêche nullement les vers blancs de pululer, autorise certaines sectes érotiques à emprunter le nom de ce pervers coléoptère pour désigner leurs amours intermasculines.

Les hannetons donc, rompant avec leurs habitudes bien connues de discrétion, viennent de déclencher une offensive de grand style contre l'opinion publique. Ils en ont assez d'être considérés comme des créatures monstrueuses. Ils en ont assez même de n'être pas considérés du tout et grâce à quelques écrivains de talent ils prétendent reviser leur procès. Le coryphée de ces aimables insectes a cristallisé cet état d'âme dans un volume petit quant au format, mais formidable quant à sa signification : c'est le cri de révolte des hannetons. C'est *Corydon* par André Gide. Ne le cherchez pas en librairie. Il y a beau temps qu'il est introuvable et Gide n'est pas de ces gens qui s'appliquent à monnayer un filon scandaleux. C'est un artiste épris avant tout de sincérité.

¹ Les dix-huit premiers articles de ce dossier ont été reproduits dans les n^{os} 46, 47, 53, 55, 58, 74/75, 129, 133 et 140 du BAAG. Cet article du *Mercur*e a été découvert et nous a été communiqué par notre ami Jacques Cotnam.

Comme, par surcroît, en dépit de son attitude distante et quelque peu hermétique, c'est un incontestable virtuose du verbe, un écrivain rompu à toutes les adresses de la présentation et de la séduction, son œuvre était loin d'être négligeable. Des lecteurs de bonne foi, ayant dégusté consciencieusement les exposés de faits et les corollaires développés dans cet opuscule, en étaient arrivés à rougir de leurs antiques préjugés d'hétérosexuels.

Quoi ! s'intéresser à des femmes ! rechercher les tête-à-tête, voire les corps à corps avec ces créatures désuètes, alors que tant de nobles, d'irrésistibles adolescents ne demandaient qu'à leur dispenser les trésors de leur grâce, les merveilles de leurs académies ! À peine osaient-ils avouer la grossièreté de leurs instincts !... tant le Corydon affichait de dogmatisme tranquille et de sereine certitude.

Des gens du monde, à qui leur honneur interdit d'être les derniers à entonner le dernier cri, se disaient en hochant la tête : « Évidemment, la mode est un peu bizarre cette année... mais enfin !... »

Et de fait, en même temps que paraissait *Corydon*, on voyait ses petits amis s'enhardir terriblement et se multiplier d'une façon folle. Loin d'être stériles comme on croyait, leurs unions apparaissent merveilleusement prolifiques : depuis qu'on leur a permis de montrer le bout de leurs antennes, les hannetons envahissent délibérément la salle et mettent les pattes dans le plat... Il n'y en a plus que pour les hannetons !

Vont-ils supplanter définitivement les gens normaux ? Ceux-ci seront-ils à leur tour obligés de se cacher honteusement pour satisfaire leurs appétits sexuels ? Il était fatal, il était nécessaire qu'une protestation se produisît, qu'une réaction s'amorçât au nom du bon sens, au nom de la Raison, au nom des mœurs d'hier et d'avant-hier, au nom de Vénus gauloise et d'Aphrodite parisienne, au nom de l'Amour tout simplement.

Mais qui voudrait assumer ce rôle ingrat de l'homme raisonnable et réactionnaire, qui vient parler bon sens et morale à une assemblée de petites folles en ébullition et de snobs en plein délire de nouveauté ?

*

Ce fut François Porché que sa conscience désigna pour cette entreprise à laquelle nous devons *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*.

M. François Porché n'est pas un de ces poètes dont la voix harmonieuse se grise de ses propres sonorités et qui ne parle que pour émettre des mots vides de signification. Il a un solide bon sens, une dialectique vigoureuse et une notion très ferme de la réalité, notion qu'il ne craint pas d'étayer, le cas échéant, d'érudition historique, littéraire, voire scien-

tifique.

Mais comment lutter contre la pieuvre uraniste ? En poète, en homme ouvert et cultivé. Il se rend compte qu'il faut avant tout dissiper l'atmosphère trouble qui est si favorable à la progression du monstre, démolir la forteresse de sophismes et de paralogismes dont il s'enorgueillit si follement, ramener chacun à la notion de ses devoirs et de ses droits en matière de pratique sexuelle.

Pour cela, il était nécessaire de nous donner une vue d'ensemble de la question aussi objective que possible, et c'est à quoi l'auteur s'efforce en débordant le cadre strictement littéraire qu'il s'était d'abord imposé.

Et ce n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage qu'il reste loyalement fidèle à sa déclaration liminaire d'impartialité. Bien que champion d'une certaine morale outragée, il n'hésite pas à exposer les faits tels qu'ils lui apparaissent, dût leur constatation constituer à la fin du compte un élément plutôt gênant. Il ne cherche pas à éluder les difficultés.

Car cette question qui paraît si simple aux esprits simplistes, à l'homme de la rue qui d'un cœur allègre déverse son mépris sous la forme d'une injure rituelle, cette question est en réalité très compliquée... terriblement compliquée... et l'œuvre de François Porché lui-même n'est pas sans donner prise à la critique.

Un fait bien avéré tout d'abord, c'est la réprobation vigoureuse, générale, que provoquait chez nous hier encore tout commerce d'homosexualité.

Les individus monstrueux se cachaient avec le plus grand soin, tels des malfaiteurs de droit commun, et celui d'entre eux qui était convaincu de mœurs « contre nature » était sans autre forme de procès mis au ban de la société, voué à l'exécration publique.

Bonne période pour la morale des « conformistes » !

Ce fut, *apparemment* ! la littérature elle-même qui vint changer tout ça... Tout à l'heure, sous nos yeux mêmes...

Comment, les romans de Marcel Proust piquant la curiosité de certains snobs, on vit peu à peu l'esprit public se montrer moins farouche, se familiariser avec ces mœurs particulières, c'est un tableau que François Porché a brossé magistralement.

Pourtant, il faut bien l'avouer. Même avant Marcel Proust, l'uranisme ne condamnait pas *toujours* son homme au mépris général. Il y a des exceptions. Précisément dans le domaine de l'art et des lettres. Et pas des personnages de dixième ordre... Verlaine, Rimbaud, Shakes-

peare, Michel-Ange, etc. furent soit convaincus, soit véhémentement soupçonnés. Les bergers de Virgile, qui furent les compagnons de notre enfance studieuse, n'ont seulement jamais cherché à nier leur cas.

Et cependant le cœur des artistes et des lettrés ne s'est pas pour cela détaché de ces délinquants.

M. François Porché est trop poète pour protester contre cette tolérance. Loin de lui cette idée sacrilège. Et le pauvre Lélian peut continuer en paix son sommeil de vieux faune repent, mais tout de même impénitent, ce n'est pas un porteur de lyre qui viendra lui chercher une querelle de... garde champêtre.

Il y a donc des exceptions à notre réprobation. Comment diable allons-nous les justifier ?

Mais de la façon la plus simple du monde. Nous consacrons tout un chapitre ému à ce développement. Et ce n'est, ma foi, pas trop ! Cela s'appelle *Dans le climat de la poésie*.

« La poésie, dit Porché, lorsqu'elle imprègne un sujet donné, transforme complètement son apparence... Elle gagne le fond des choses, de sorte qu'elle modifie le sujet dans son essence même. »

C'est parfaitement juste et excellemment dit. Mais n'est-ce pas précisément ce qui fait le tragique de la question ?

« Quelque action qu'ait commise Verlaine, nous ne nous sentirons jamais le courage de le juger ni de le condamner. »

Nobles paroles auxquelles tout homme de cœur applaudira.

« Mais quand il s'agissait d'autres que lui ou bien de l'homosexualité en général, nous retrouvions notre rigorisme. »

Aie ! Aie ! le poète sent parfaitement qu'il vient de prononcer une phrase dangereuse. Il ne la renie pourtant pas. Il ne peut pas la renier, et à ceux qui viendront lui dire qu'une telle assertion ne tend à rien moins qu'à innocenter l'artiste de ses tares pour la seule raison qu'il est un artiste, il répondra tranquillement :

« Oui, si l'on généralise... mais nous ne généralisons point ! »

N'empêche que nous voilà dans une situation symétrique à celle de M. Tartuffe, lequel ne pouvait sentir les représentations picturales de certaines choses, mais avait de l'amour pour les réalités.

Quand je vous disais que nous étions engagés dans un sujet scabreux !

*

Mais il y a autre chose. Tout d'abord ce fait d'observation banale que toutes les civilisations, quelles qu'elles soient, (primitives, adultes ou faisandées) comportent des manifestations plus ou moins riches d'inversion

sexuelle.

« On n'apporte aucune clarté dans le débat, affirme François Porché, lorsqu'on fait valoir cet argument que l'instinct homosexuel est de tous les pays et de toutes les époques. »

Et notre auteur, concédant gracieusement que l'impératif moral varie selon les temps et les lieux, déclare négliger tout ce côté de l'enquête et ne s'intéresser qu'à l'opinion des Grecs classiques.

A mon humble avis, il eût pourtant mieux valu serrer de plus près ce côté de la question, plutôt que de consacrer tout un chapitre aux divagations de ce psychologue pour femme du monde qui a nom Freud et dont les théories pleines de choses fort intéressantes sont noyées dans un fatras d'insanités sans nom. Mais laissons ce Gall moderne et voyons ce qu'il faut penser de l'*amour grec*.

Car il y a un argument de l'amour grec : c'est même l'argument par excellence. Lorsqu'un homme sensé essaie de faire honte à un homosexuel de ses mœurs infâmes, l'autre se met à ricaner :

Vraiment, mon pauvre ami, vous n'êtes pas à la page. Et l'amour grec ? qu'est-ce que vous en faites ? Les Grecs de la bonne époque, qui étaient des gens autrement cultivés que vous, autrement civilisés, autrement artistes, ces Grecs-là n'avaient pas de ces ridicules préjugés. Ils savaient, comme dit l'autre, prendre la volupté où elle se trouve. Ni Ganymède, ni Alcibiade n'ont jamais été pour eux des objets de risée ou de mépris.

Mais tous ces homosexuels n'invertissent-ils pas la vérité ? Le mieux est de se référer aux sources, de s'adresser à des auteurs qualifiés.

« Platon, avoue François Porché, a montré, en effet, une indéniable indulgence envers des mœurs que nous blâmerions aujourd'hui. Il est cependant plus sévère dans les *Lois* que dans les *Dialogues*. Mais c'est du point de vue social qu'il condamne alors la pédérastie plutôt que du point de vue moral. Attitude analogue à celle de l'État moderne envers le malthusianisme. »

Au temps de Socrate, déclare Proust, aimer un jeune homme était comme aujourd'hui entretenir une danseuse, puis se fiancer. Ce qui, en français courant, signifie que l'amour uranien était un usage auquel il était bon de se conformer dans sa jeunesse, avant de prendre femme.

Pour Xénophon, l'épouse est une ménagère. L'amour après le mariage va aux courtisanes ; avant le mariage au compagnon d'armes, au camarade de palestra.

Ceci admis, il est bien inutile de discuter sur des nuances de senti-

ment : on peut admettre globalement que la civilisation hellénique tolérait et même approuvait cette forme d'amour contre laquelle notre sensibilité à nous se révolte avec tant de vigueur instinctive.

Mais les Grecs sont-ils seuls à approuver ? Et nous-mêmes, sommes-nous seuls à réprouver ? C'est ici qu'il faut regretter que le cadre littéraire de l'auteur ait limité ses curiosités.

Essayons pourtant d'apporter quelque précision.

La vérité semble être que les Grecs de l'époque socratique distinguaient avec soin la sodomie active et la passive. Celle-ci toujours méprisée, celle-là, au contraire, considérée avec bienveillance, pourvu qu'elle ne fût pas pratiquée avec un partenaire impubère. Dans ce dernier cas, non seulement le sentiment public vomissait l'infâme, mais la répression entraînait en jeu.

Cette attitude du monde hellénique prend toute sa valeur si on la confronte avec celle d'une des plus grandes civilisations du monde, dont elle est à certains titres le prolongement, je veux dire de l'Égypte.

Je dois à mon ami le Docteur Ameline une documentation à peu près précise sur ce sujet ; je ne saurais mieux faire que de la transcrire en la condensant autant que les méandres de la pensée égyptienne peuvent se ramasser dans une formule explicite.

En premier lieu, une constatation : notre déchiffreur d'hiéroglyphes n'a trouvé dans toute la littérature égyptienne ni loi, ni procès concernant l'homosexualité.

Cependant la religion et la morale étaient d'accord pour la proscrire aux vivants. En effet, dans la confession négative qui exprime les règles applicables aux *vivants sur terre*, le mort déclare expressément :

N'avoir jamais violenté de femme mariée ;

N'avoir jamais forniqué avec un mâle.

Mais ils la recommandaient aux morts :

« Défunt X..., on t'apporte ton ennemi, on permet que tu sois derrière lui, que tu te mettes sur lui, apparaissant reposant sur lui et que lui ne sodomise pas dans toi. »

Voilà distinguées les deux sortes de sodomie : active et passive.

Seule l'active est permise aux fidèles d'Osiris, mais la passive, toujours infamante, semble être le lot exclusif des étrangers vaincus.

Or, les rites funéraires égyptiens constituaient chez les anciens un moyen d'obtenir la *vie après la mort* et les isiaques et les dionysiaques (cultes dérivés de la religion égyptienne), ont pu se convaincre facilement qu'il leur fallait pratiquer de *leur vivant* ce qui n'était que souhait pour

les défunts (Égyptiens d'Égypte).

D'ailleurs, en ce qui concerne ces vivants mêmes, on a toutes raisons de croire que le « mâle » auquel la confession négative se défendait d'avoir touché n'était que le mâle intact et non l'eunuque. Hérodote raconte avoir vu en Palestine des stèles égyptiennes où les vaincus étaient insultés par le Pharaon conquérant : par une catachrèse qui n'est pas sans analogue chez nous, il employait pour les désigner le mot même qui désigne les parties génitales de la femme.

Le mot « femme », hiéroglyphié par le triangle génital, désignait les lâches, les couards et les eunuques. Dès les premiers âges, on représentait l'Égypte sous la forme d'un taureau outrageant l'étranger vaincu.

Pourtant, un prisonnier émasculé perdant beaucoup de sa valeur marchande, on ne l'émasculait qu'en théorie, que verbalement. Si bien que la sodomie pratiquée sur un vaincu ou un étranger, même intacts, ne comptait pas comme une faute.

N'oublions pas d'ailleurs que les Égyptiens sont assez coutumiers des idées singulières : n'est-ce pas le dieu Toum qui, par un miracle de sa toute-puissance, avait trouvé moyen de s'engendrer lui-même ?

Le plus ancien document historique connu, la Bible mise à part, le code d'Hammourabi fait mention de l'inversion sexuelle, au moins par allusion, et atteste une réprobation très nette de cette pratique, en même temps qu'il en trahit la fréquence dans les milieux même les plus relevés.

Dans le monde de l'Islam, l'homosexualité, théoriquement proscrite par le Coran, s'épanouit en fait en toute liberté. Pas seulement chez les Turcs ! Les petits danseurs schleuhs de Marrakech (Kif-Kif Fatma, ti sais, Monsieur !) n'évoluent-ils pas en toute liberté sous l'œil bienveillant de nos administrateurs ?

Et l'Annam ? et la Chine ? et *tutti quanti* ?

Mais François Porché, qui a limité son étude à la civilisation hellénique et à l'amour grec, ne veut pas lâcher la partie sans avoir discuté le coup. Sans doute, le divin Platon lui-même est tout imbu des conceptions homosexuelles ; mais voyez comme chez lui ce sentiment peut s'élever, atteindre au plus haut degré de la sublimation. Il peut, je cite Porché : « devenir un sentiment délicat et enthousiaste de l'adolescence, puis, en s'élevant, en s'intellectualisant de plus en plus, une union des esprits dans la contemplation de la *Beauté absolue*, en sorte que ce que l'amour homosexuel pouvait avoir d'inquiétant et de répréhensible à son point de départ disparaît totalement au cours de son ascension ».

À la faveur de la confusion classique, l'amour homo et quelquefois

même hétérosexuel se mussant volontiers sous le masque de l'innocente amitié, le poète ne tend à rien de moins qu'à nous montrer en ce que nous appelons l'amitié pure, la vraie, une forme plus ou moins larvée de l'homosexualité.

Ô Freud !... Voilà bien de tes coups !

Malgré le brillant développement de ce point de vue mysticoclinique sur l'instinct masqué et l'amitié pure, qu'il nous soit permis de ne voir là qu'un jeu littéraire prestigieux, et qui n'est d'ailleurs pas fait pour simplifier la question.

Mais revenons à nos hannetons.

*

Nous voilà donc obligés de constater que toutes les civilisations, à part la judéo-chrétienne, tolérèrent en fait l'uranisme, après l'avoir plus ou moins condamné pour le principe. Seul le christianisme se montre strictement impitoyable et il nous a élevés dans une telle discipline qu'elle nous semble aujourd'hui un des éléments essentiels de la dignité humaine.

Mais l'implacable férocité de la répression — au moyen âge c'était le bâcher, puis ce fut la définitive mise au ban de la société, — nous apparaît aujourd'hui comme indigne d'un peuple qui se respecte. De nos jours, d'abominables mécréants libérés des consignes de la Sainte Église se sont avisés de regarder de près ces sujets monstrueux et ils ont constaté que c'étaient des hommes comme les autres, à cela près qu'une fatalité physiologique avait dévié leur activité sexuelle, leur interdisant tout commerce avec la femme pour les jeter, ô horreur ! dans les bras de leurs frères masculins.

Chez les anormaux, à côté des attributs classiques de la virilité, on constatait un développement paradoxal de caractéristiques féminines, tant au physique qu'au moral. Leurs confessions, recueillies dans les meilleures conditions de sincérité, montraient en eux de pauvres êtres opprimés par la tyrannie du plus grand nombre, obligés de renoncer aux exigences les plus essentielles de leur nature, parce qu'elles n'avaient pas le même objet que celles de leurs voisins.

On avait découvert l'inverti-né, l'inverti constitutionnel, et pour tous les gens de bonne foi, il devenait simplement monstrueux de le contrarier dans l'exercice de ses appétits, de lui faire aucune peine, même légère.

Soyez bons pour les anormaux ! tel fut le mot d'ordre... Et tout récemment, la simple greffe orchitique est venue montrer que le chirurgien pouvait plus, pour la guérison de tels monstres, que toutes les foudres de

la Sainte Église ou de la Réprobation laïque.

Ainsi, ce n'étaient plus des monstres répugnants, c'étaient des sujets pas comme les autres, des types dénués de banalité. Et pendant que les psychiatres berlinois et viennois poursuivaient leurs observations, le public, un certain public, s'intéressait aux confidences de ces messieurs.

Aujourd'hui, nous savons que tout comme l'Éros de Cythère, l'Éros uranien comporte une gamme infinie de sentiments. Depuis le stade le plus rudimentaire de l'amour-sensation dans toute sa brutalité jusqu'à la sublimation la plus vaporeuse des platoniciens exaspérés. Comme son confrère et au même titre que son confrère, l'uranien peut cristalliser tout ce que l'esprit humain comporte de plus noble, de plus désintéressé, de plus généreusement cordial et de plus purement esthétique.

Il n'y a en somme que l'*objet* de l'amour qui est changé : hétérosexuel en deçà de notre morale, homo au delà. Mettez au féminin le nom de l'aimé dans n'importe quelle idylle homosexuelle et vous retombez dans l'idylle la plus normale du monde.

La question des invertis doit-elle donc en bonne logique être résolue dans le sens de la tolérance la plus large, comme le réclame Corydon et avec lui toute la gent uranienne ?

Il en serait ainsi si celle-ci ne contenait que des invertis nés. Mais tel n'est pas le cas... Il s'en faut. Il s'en faut même de beaucoup. Les invertis-nés sont, on peut dire, l'exception. Le gros de la troupe est en effet constitué par ce qu'on peut appeler les invertis d'occasion.

Un sujet notoirement normal peut devenir homosexuel par suite de cristallisation spéciale lors de l'éclosion de la puberté, soit par le jeu des circonstances (qui déterminent également les fétichismes divers), soit par l'action de curiosités vicieuses ou de fréquentations spéciales.

Ces derniers sont les invertis pervers. Il n'est pas douteux que la promiscuité avec certains milieux où l'homosexualité apparaît comme un simple succédané destiné à suppléer au manque de femmes, ou avec d'autres où elle n'est que perversité pure, peut déterminer des vocations d'homosexualité perverse. Sans doute se passe-t-il ici ce qui se passe chez n'importe quel toxicomane, chez le jeune fumeur par exemple.

Le débutant qui tire sur sa première pipe est mû par le désir de faire l'homme, de faire comme son papa, comme son grand-frère. Mais on peut admettre que l'amour du tabac n'est pour rien dans son geste. Tant s'en faut ! Le néophyte est même profondément dégoûté par cette odeur qui lui retourne les entrailles, ce vertige qui le fait vomir et syncoper. N'importe, il n'y a que le premier pas qui coûte. Demain, ça ira moins

mal. Dans huit jours, ça ira mieux... et dans quinze, il sera devenu un prosélyte forcené. Il trouvera même, s'il a quelque lyrisme, des tirades ailées pour célébrer le pétun. Tant il est vrai que l'homme a de merveilleuses facultés d'accommodation.

J'entends bien que l'honnête conformiste, orthodoxe en amour, se révolte avec indignation à l'idée qu'il pourrait, qu'il aurait pu... Je lui demande de bien vouloir écouter une histoire... vécue.

*

C'était bien avant la guerre, aux beaux temps de la monarchie habsbourgeoise.

Un jeune garçon qui pouvait avoir dans les seize ans, valet de chambre de son métier, s'étant un jour égaré dans la banlieue de Vienne, se trouve prestement ramassé par des inconnus. On étouffe ses cris, on surmonte sa résistance. Le voilà embarqué dans une voiture fermée qui roule vers une destination inconnue.

C'est un enlèvement en règle. Des brigands ? Ces mystérieux ravisseurs n'ont pas l'air de méchantes gens. Ils ne font aucun mal à leur captif, à cela près qu'ils l'empêchent de s'échapper et d'ameuter les populations sur son passage.

On arrive enfin dans un château entouré d'une vaste propriété. Pas de voisins. Des salles seigneuriales, des meubles de style. Des tapis, des tapisseries. Luxe, confort, isolement. Le Maître de céans, le Baron lui-même ne tarde pas à apparaître, et avec des paroles gentilles calme l'émoi du jouvenceau. Tout ce qu'il pourra demander lui sera offert. Tout ce qu'il pourra désirer lui sera accordé !

Plus même... Beaucoup plus... Car nous voici en plein conte de fées ou plutôt en pleine aventure mythologique : c'est Jupiter lui-même qui vient de faire enlever Ganymède.

Mais ce Ganymède-ci ne débarque pas du Pirée. C'est un jeune mâle terriblement normal quant aux appétits sexuels. Il n'entend pas le grec. Il se révolte, avec véhémence. Il crie, il tempête. Il fait si bien que Jupiter désolé se voit obligé de l'enfermer... Oh ! dans une cage dorée... mais de l'enfermer strictement. Et chaque jour, Ganymède reçoit la visite d'un Jupiter de plus en plus énamouré, tendre, généreux, prêt à tout pour plaire à l'objet élu.

Que pensez-vous qu'il arriva ? Au bout de six mois de ce régime, Ganymède, la rage dans le cœur et du reste quelque peu violenté, fut bien obligé de s'incliner devant l'inévitable : il renonça à faire le méchant.

Jupiter était un amant prévoyant : ce ne fut pas avant six nouveaux

mois de soumission effective qu'il consentit à ouvrir la cage à son prisonnier.

Hélas ! trois fois hélas ! celui-ci n'avait plus aucune envie de s'envoler.

Ils vécurent donc heureux...

Mais Jupiter n'était qu'un baron autrichien. Peu d'années après cette aventure, il rendit pieusement son âme au Seigneur, laissant l'ex-valet de chambre (devenu son fils adoptif) seul et unique propriétaire de tous ses biens.

Et que pensez-vous que fit le nouveau Seigneur si merveilleusement délivré de son abject bourreau, de son infâme tortionnaire ?

Son premier soin, lorsque les délais moraux furent écoulés, lorsqu'il eut pleuré comme il convenait son pauvre « père », ce fut...

D'envoyer ses gens lui chercher et lui ramener de gré ou de force quelque gentil adolescent...

*

Il semble bien que nous soyons maintenant en mesure de mener contre l'ennemi une attaque décisive.

Corydon ou plutôt André Gide, ayant au mépris de toute pudeur déclaré que l'homosexualité, loin d'être une monstruosité, un vice, était la chose la plus normale, la plus recommandable du monde, et ayant essayé de nous le prouver par raison démonstrative, c'est André Gide que nous combattons d'une façon courtoise, mais implacable.

Axiome liminaire, selon Gide : c'est une erreur de ne voir dans l'amour humain qu'une forme de l'instinct de reproduction. Loin d'être confondus, l'instinct de procréation et la poursuite du plaisir iraient se dissociant de plus en plus à mesure qu'on *s'élève dans l'échelle des êtres* (?) (*sic*).

Évidemment, voilà une de ces réflexions qu'il vaut mieux éviter de faire en récitant son catéchisme ! Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une pensée de père de famille...

Mais ne serait-ce pas une simple vue de l'esprit ? François Porché est bien bon de suivre A. Gide sur ce terrain où l'on confond délibérément la cause immanente et la cause immédiate. Existe-t-il au monde un seul animal, y compris l'*homo sapiens* ! qui dans l'activité sexuelle ne soit poussé par l'appât de la volupté ? M. Gide croit-il que les hétérosexuels disent à leur compagne : « Viens que nous assurions l'avenir de la race !... » et que seul le philosophe hautement évolué est capable de penser ou de dire : « On va passer un bon moment !... »

S'il en est ainsi, M. Gide se trompe. Et il se trompe également quand il parle d'élévation dans l'échelle des êtres. N'exagérons rien. S'apparenter avec le coq, le pigeon, le chien, le bœuf, le bouc, voire le chat, le canard et le hanneton... y a-t-il de quoi s'enorgueillir tellement ?

Cependant M. Porché veut bien passer outre. Mais lorsque Corydon ajoute : la quête du plaisir et les fins de l'espèce se trouvant ainsi différenciés, l'homosexualité cesse d'être une chose antinaturelle : halte-là !...

Vraiment Gide établit que les animaux (certains au moins) se livrent tout naturellement à ce jeu...

Porché reconnaît les faits qui sont patents. Mais il ne va pas pour ça... reconnaître que l'homosexualité soit une chose naturelle... Ah mais non !

« La cause de l'animal et celle de l'homme ne sont, dit-il, pas liées le moins du monde... pour cette bonne raison que l'homme n'est pas un animal... ou plus exactement, ce n'est pas un animal comme les autres... c'est un animal *moral*. »

Pardon ! pardon ! Je ne sais pas si François Porché est très content de cet argument, mais, quant à moi, je le trouve déplorable pour de multiples raisons.

Nous discutons présentement pour savoir si une chose est naturelle ou hors nature. Gide cite des faits que vous ne pouviez nier et vous me répondez en parlant d'autre chose... Tenez-vous toujours que l'homosexualité soit un fait hors nature ?... Il va donc falloir admettre qu'il y a dans la nature des choses qui sont hors nature ?

Ce n'est pas là logomachie. Il faut être beau joueur, M. Porché, avouer que le mot hors nature, qui est consacré par l'usage, est un mot impropre, qui avait simplement pour but d'exprimer l'énergie de votre réprobation. Vous auriez dû dire simplement : l'homosexualité est une chose immorale !...

Seulement, voilà... c'était s'engager dans une autre affaire. Vous, lui, moi, tous, nous savons que la morale n'est pas une chose absolue. Cela varie avec le temps, le climat, la latitude. Les Égyptiens considéraient le mariage du frère avec la sœur comme le mariage idéal. Un préfet de Versailles offrait une prime aux familles les moins nombreuses dans le cours même du XIX^e siècle. Nous avons changé tout cela, soit.

N'empêche que beaucoup de « morales » ont toléré sinon approuvé l'homosexualité : la nôtre est même à peu près la seule à ne pas vouloir l'admettre.

En sorte que le mot immoral, que nous devrions substituer à l'ancien mot hors nature, signifie une chose qui me dégoûte, *moi*, aujourd'hui, mais qui peut-être ne m'a pas dégoûté hier et ne me dégoûtera pas demain.

Non, non, cet argument ne me paraît pas de très bonne trempe. Mais cela n'empêche pas que vous avez eu cent fois raison de pousser votre cri d'alarme, et les conclusions de *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* n'en demeurent pas moins très éloquentes : « L'impudeur d'un pédéraste (disons d'un sodomiste) a quelque chose de particulièrement antipathique à nos mœurs. »

Et lorsque, croyant nous embarrasser, Gide nous demande :

Au nom de quel Dieu, de quel idéal, me défendez-vous de vivre selon ma nature ? — nous lui répondons en citant son ami et coreligionnaire Oscar Wilde :

« Le grand plaisir du débauché, c'est d'entraîner à la débauche. »

C'est-à-dire que, selon la détestable coutume de ceux qui ont un vice (ou une foi quelconque) les homosexuels n'ont pas de plus grande joie que de propager leur vice en recrutant de nouveaux adeptes. Ce qui nous autorise, nous, simples hétérosexuels, à nous considérer comme en état de légitime défense, au nom du droit imprescriptible des majorités.

Car c'est un fait : nous disposons encore de la majorité !

LE DOSSIER DE PRESSE DE RETOUR DE L'U.R.S.S.

(XII ¹)

395-XX-17

ROBERT DE TRAZ

(*La Revue hebdomadaire*, 5 décembre 1936, pp. 112-7)

M. André Gide retour de Russie

J'ai été de ceux que la conversion de M. André Gide au communisme a laissés perplexes. Pourquoi, me demandais-je, cet individualiste renfor-

¹ Les seize premiers articles de ce dossier ont été reproduits dans les n^{os} 37 à 39, 41, 44, 113, 142, 143/144, 146, 147 et 148 du *BAG*.

cé, ce minoritaire de toujours, cet artiste de la nuance et de la contradiction, ce liseur de l'Évangile enfin, se rallie-t-il avec enthousiasme à un régime qui, par définition, le condamne — régime de masse, autoritaire, matérialiste et athée ? J'écarterais l'hypothèse qu'il voulût, par un acte ostentatoire, ranimer autour de lui l'intérêt. Personne n'est plus sincère que M. Gide, plus indifférent à l'opinion des autres.

Alors ? Deux livres qu'il vient de publier, *Retour de l'U.R.S.S.* et *Nouvelles Pages de Journal* apporteront-ils de la lumière sur son cas ?

*

Dans les pages de son journal — mais ce n'est pas la première fois — il nous fournit lui-même des verges pour le fustiger. Par exemple, lorsqu'il note : « Il n'est pas une de ces conversions où je ne découvre quelque inavouable motivation secrète : fatigue, peur, déboire, maladie, impuissance sexuelle ou sentimentale. » Si cette observation est pertinente, ne s'applique-t-elle pas également à ceux qui se convertissent au communisme ? Sinon, pourquoi ? Et, page 154, cette notation vraiment un peu sommaire : « Qui dit mysticisme dit mystification » ne risque-t-elle pas de se retourner aussi contre son auteur ? Ce petit volume me paraît abonder en « boomerangs ».

Très honnêtement, M. Gide convient que l'art et la pensée sont des fleurs « sous châssis », qu'elles exigent pour prospérer le désintéressement, ce qu'il appelait autrefois la gratuité, et que par conséquent une dictature du prolétariat risque bien de les détruire. Mais il se rassure en songeant que l'État soviétique, en affranchissant le peuple de ses servitudes, amènera peu à peu celui-ci à concevoir les libres activités de l'esprit. « C'est ce que je m'efforce de croire et d'espérer. » Il pose donc un postulat, il dogmatise sur le bolchévisme à la manière d'un théologien. Seulement il est le théologien de sa propre imagination. Le bolchévisme qu'il exalte n'est pas celui qui existe, mais celui qu'il « s'efforce » d'inventer. Nous verrons cela plus loin.

En passant, je relève que M. Gide, dans sa haine de la classe bourgeoise, où il se montre, peut-être à son insu, assez fanatique, simplifie exagérément les données du réel. « La bourgeoisie, dit-il, est paresseuse, jouisseuse et veule (j'entends ici par bourgeoisie les "rentiers"). » De quel droit rétrécir ainsi une notion courante ? Si j'abandonne volontiers à son antipathie, car je la partage, les paresseux et les jouisseurs qui se bornent à toucher leurs coupons — et j'y ajoute aussi les jouisseurs qui gagnent avec énergie beaucoup d'argent — je proteste que la bourgeoisie, c'est aussi l'ingénieur, le chimiste, le professeur, le savant l'officier,

et bien d'autres, bref des gens qui, quoique n'appartenant pas au peuple, ne sont ni paresseux, ni veules, mais « actifs et résolus ». Ils ne méritent pas le mépris de M. Gide.

J'irai plus loin, quoique cet argument personnel ne me plaise qu'à moitié. Mais je veux être aussi sincère que M. Gide. Il se dit évadé de sa classe. Toutefois ne bénéficie-t-il pas encore des avantages qu'elle procure ? Assurément il est le premier à se reprocher ses privilèges : je crois qu'il souffre très réellement d'avoir eu dans sa vie cette chance. Mais il n'y renonce pas. Ses revendications en faveur des ouvriers, il les date, dans son journal, des plus beaux endroits de la terre, en Sicile, au Maroc, ou bien à Cuverville, où il peut flâner, lire à son gré ou disserter sur Racine sans souci matériel. La disponibilité qu'il met si haut, c'est le loisir, réservé à bien peu d'hommes. À Syracuse, il note avec satisfaction dans son carnet : « Nulle part je ne trouverai le confort qui me permet ici de travailler comme je n'avais pu faire depuis tant de mois. » Cette gratitude envers son propre confort, oserai-je dire qu'elle me gêne dans un livre qui, par ailleurs, déblatère contre le capitalisme ?

*

Il ne serait pas loyal de voir dans *Retour de l'U.R.S.S.* un désaveu du communisme, une façon de repentir public, et d'en tirer des conséquences excessives. Non, c'est une mise au point dont le souci d'équité est digne de respect, et aussi, en dessous, une sorte de confession, ou, moins encore, un involontaire aveu. Après son voyage en Russie, M. Gide vient nous avertir que le communisme là-bas est différent de l'idée qu'il s'en formait.

Cependant il y a trouvé ce qu'il cherche avant tout : des rapports humains, des contacts « avec tous et n'importe qui ». « Oui, dit-il, je ne pense pas que nulle part autant qu'en U.R.S.S. l'on puisse éprouver aussi profondément et aussi fort le sentiment de l'humanité. » Comment ne pas être touché par ce cri, quand on souffre soi-même des méfiances inextinguibles, des animosités croissantes qui ravagent les sociétés d'Occident ? Pas un des jours que nous vivons ne s'écoule sans qu'on ne doive essuyer le regard hostile, la réponse méchante d'un inconnu, sans qu'on ne lise, partant de tous les côtés, des appels à la haine. Le lien semble rompu qui unissait les hommes, en dépit de leurs différences de langues, de races, de milieux. M. Gide en accuse le capitalisme et, sur bien des points, il voit clair. Mais, pour être juste, il faut en accuser également le marxisme. Est-ce que le dogme de la lutte des classes, qui perpétue l'incompréhension réciproque, n'est pas l'essentiel du socialisme ?

Est-ce que la dictature du prolétariat, qui écrase la majorité de la population au profit de quelques-uns, n'est pas le fondement du bolchévisme ?

M. Gide est donc séduit, d'emblée, par la camaraderie naturelle, par la bonhomie familière qui règnent là-bas. Mais cette fraternité est moins communiste que russe et elle existait avant Lénine. Par ailleurs, les Soviétiques n'ont-ils pas surexcité l'instinct de cruauté qui coexiste, chez le Slave, avec sa bonté, et que Gorki a dénoncé avec tant de force ? Pour établir le régime actuel, pour le maintenir et même le fausser, les bolchévistes ont procédé à d'effroyables massacres, et de récentes parodies judiciaires témoignent que le terrorisme est toujours leur méthode de gouvernement. Dans le livre de M. Gide, on ne voit pas les victimes.

On y trouve surtout les déceptions de l'auteur. Il les note sans ménager personne. Misère des masses, laideur rebutante des marchandises en vente dans les magasins, promiscuité dans les logements, médiocrité affreuse de la nourriture, conformisme universel, ignorance risible de l'étranger, jactance absurde, truquage perpétuel. Sur tous ces points, il nous apporte des preuves que nul ne contestera. Mais alors ? La Russie n'est donc pas la réussite que nous décrivent ses laudateurs ?

À vrai dire, on le savait, et ce qui étonne le plus, ce sont les étonnements de M. Gide. Comment cette grande intelligence critique a-t-elle pu être aussi crédule ? Et quand il se récrie d'admiration devant des fêtes de jeunesse, des assemblées sportives brillantes de santé et de discipline, ignore-t-il vraiment qu'il en verrait autant dans des régimes qu'il déteste, c'est-à-dire chez les hitlériens et les fascistes ? Attendons-nous à le voir, un beau jour, découvrir l'Italie et écrire sur elle un livre où se retrouveraient beaucoup des éloges, et aussi des réserves, qu'il vient de consacrer à la Russie.

« Ses réalisations, dit-il en parlant d'elle, sont le plus souvent admirables. » Soit, mais ajoutons qu'elles sont relatives. Ce pays immense était le plus arriéré d'Europe, et les résultats obtenus ne suffisent pas à le mettre au premier rang. M. Gide s'enthousiasme devant certains grands hôtels de Crimée, mais avoue qu'« en France, nous avons mieux, beaucoup mieux ». À Syracuse aussi. J'entends bien que là-bas « ce demi-luxe, ce confort » sont mis à la disposition du peuple, ou du moins de certains privilégiés du peuple. Mais ne le sont-ils pas aussi dans d'autres pays, comme les scandinaves ou les États-Unis, qui n'ont pas eu besoin, pour autant, de passer par le bolchévisme ? S'il s'agit d'équipement matériel, la Russie est encore en retard sur le reste du monde ; s'il s'agit de nationalisme, de discipline totalitaire et de conformisme, elle ne fait pas

mieux que les autres dictatures. Pourquoi donc vouloir mettre l'Occident à son école ?

*

La candeur, qui s'inquiète et parfois s'attriste, de M. Gide permet de penser que sa conversion au communisme fut d'ordre sentimental. Il n'a pas étudié une doctrine avant de la juger ; il l'a embrassée avec ferveur, non parce qu'elle était juste et conforme aux faits, mais parce qu'elle répondait, croyait-il, aux exigences de son cœur. Il a confondu communisme et communion.

Tout le monde est capable de telles confusions : la plupart de nos opinions politiques ou sociales ne sont que les préférences de nos sensibilités. Seulement M. Gide n'est pas tout le monde. Quand il se décide publiquement pour un parti, celui-ci en reçoit une consécration, un surcroît de puissance. Dès lors, quelle responsabilité !

M. Gide me répondra qu'il a écrit son livre précisément pour rectifier l'influence qu'il exerce. Sans doute. Mais alors le livre est insuffisant. Par exemple, on n'y trouve rien sur le *Komintern*. M. Gide n'a-t-il aucune opinion sur cet impérialisme de subversion et de conquête, générateur de guerres ? Et accepterait-il qu'une révolution communiste établisse demain en France le régime dont il vient de dénoncer les tares en Russie ?

On me dira peut-être qu'il est naturel qu'un écrivain, inexpérimenté en politique et en économie, se forme, de loin et pour répondre à ses propres besoins, une idée arbitraire du communisme. L'artiste, en effet, se crée perpétuellement le monde qui lui est nécessaire, et qui n'a parfois que de vagues rapports avec la réalité.

Soit, mais sur le terrain où il était compétent par définition, M. Gide reconnaît également s'être trompé. Au départ, il pensait que la culture n'est jamais mise en danger par les forces révolutionnaires. Arrivé à Moscou, il s'écriait encore que son sort « est lié dans nos esprits au destin même de l'U.R.S.S. ». Il déchantait assez vite. Car M. Gide, et je pense qu'il a raison, professe que la valeur d'un écrivain est en fonction de sa capacité d'opposition, de son désintéressement des fins temporelles. Or il constata qu'en Russie l'écrivain est astreint à un conformisme total, que ses œuvres doivent être utiles au parti et plaire au plus grand nombre. C'est là l'exacte contre-pied de toutes les théories gidiennes. Aussi l'auteur de *Paludes* déclara-t-il qu'à ce compte on sacrifiait la culture. Incontinent se vit-il traité de bourgeois. *Borjoï !*

Je pense qu'après avoir sursauté, il a ri, de ce rire à dents serrés qui

est si caractéristique de sa personne. Mais la véritable épithète qu'il méritait, plus outrageante encore, dit-on, et que je lui offre comme palme de son facile martyr, c'est celle de « libéral ».

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

A été vendu le 21 mai dernier pour 72 250 €, chez Sotheby's à Paris, le manuscrit autogr. des *Poésies d'André Walter* (91 pp. in-12 réenmarquées de papier vélin et reliées en un vol. grand in-4° maroquin violet janséniste signé M. Albinhac) : deux états successifs, le premier portant de la main de Pierre Louÿs sur la page de titre : *Gide / Vers*, le second titré par Gide *Les Poésies d'André Walter / (Itinéraire symbolique)*. Chaque poème est abondamment corrigé, certaines sont reprises sur des feuillets successifs avec de nombreuses autres corrections, certaines pages donnent les thèmes de certaines pièces, les derniers feuillets offrent des poésies qui ne figurent pas dans le recueil. (Anc. coll. Georges Pompidou.)

Offert (250 €) dans le catalogue 125 (printemps 2008) de la libr. Les Autographes sous le n° 124, une *Note autographe* de Gide relative à sa traduction du *Gitanjali* de Tagore (1 p. in-8) : « *Prière d'ajouter à ma traduction de Tagore ceci, en guise d'épigraphe : "Tagore est le premier de nos saints qui ne se soit pas refusé à la vie – me dit cet Hindou, mais bien ait attendu son inspiration de la vie même ; et c'est pour cela que nous l'aimons."* W. B. Yeats (*Préface aux poèmes de Tagore*). » Jointe, une autre note autogr. (fragmentaire), pour « arranger » une phrase (1 p. in-12 obl., déchir.). [Cette épigraphe figurant en tête des fragments de *L'Offrande lyrique* parus dans *La NRF* du 1^{er} décembre

1913, c'est très vraisemblablement à cette prépublication que renvoie la note – cela dit sous réserve que l'édition originale du recueil complet (ach. d'impr. le 29 novembre, donc mise en fabrication avant le numéro de la Revue) ne contienne pas l'épigraphe, à la différence de la deuxième édition, parue quelques mois plus tard et où la traduction, avec l'« épigraphe », est précédée de la longue introduction de Gide : nous n'avons pu le vérifier.]

TRADUCTION

Nous avons reçu une traduction en *géorgien* des *Faux-Monnayeurs* : un vol. br., 20,5 x 14 cm, 372 pp., Tbilissi : éd. Int'elekti, 2008 (ISBN 978-9941-9015-5-3). Le texte du roman est précédé d'une notice biographique, « André Zhidi », pp. 3-10. Nous reproduisons ci-contre la page de titre du volume.

LIVRES

Le Promeneur (Gallimard) poursuit, dans l'élégante collection « Le Cabinet des Lettrés » la réédition des œuvres de Pierre HERBART, avec un neuvième volume : *En U.R.S.S., 1936*. Un vol. br., 16,5 x 12,5 cm, 191 pp., ach. d'impr. 9 avril 2008, ISBN 978-2-07-012086-4, 21 €. (Paru en juin 1937 dans la coll. « Carnets de voyage » de Gallimard [qu'il inaugurait mais où il resta l'unique titre publié], le livre n'avait jamais été réédité.)

Charles DANTZIG (qui publie en même temps un recueil d'œuvres de Gourmont dans la coll. « Bouquins » sous le titre *La Culture des idées*) fait rééditer son essai de 1990 : *Remy de Gourmont. Cher Vieux Daim !* (« nouvelle édition revue et préfacée par l'auteur »), Grasset, 18 x 13 cm, 245 pp., ach. d'impr. février 2008, ISBN 978-2-246-73491-8, 17,50 €. Il y parle naturellement souvent de Gide – et assez mal, avec de grossiers contresens... : bref, c'est une lecture dont on peut se passer.

Catherine BOSCHIAN-CAMPANER, *Henri Ghéon, camarade de Gide*. Paris : Presses de la Renaissance, 2008. 384 pp., 22 €. Première vraie biographie de Ghéon – et, sauf erreur, le premier livre qui lui soit consacré depuis celui d'Henri Brochet, en 1946, et la plaquette de Jacques Reynaud en 1960.

ანდრა ჟიდი

მალხი ფულის მეჩილეში

ფრანგულიდან თარგმნა
დავით კახაბერმა



გამომცემლობა ინტელექტი
თბილისი

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Jean CLAUDE, « *Perséphone*, ou l'auteur trahi ? », dans *Ida Rubinstein. Une utopie de la synthèse des arts à l'épreuve de la scène*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, pp. 213-33 (texte d'une communication présentée au colloque *Ida Rubinstein* de 2006).

Alain GOULET, « Récit de la conception des éditions génétiques du corpus des *Caves du Vatican* d'André Gide », dans *L'Édition du manuscrit. De l'archive de création au scriptorium électronique* (Aurèle Crasson dir.), Louvain-la-Neuve (Belg.), Academia-Bruylant, 2008, pp. 243-50.

Jeannine HAYAT, c.r. de la *Correspondance André Gide–Maurice Denis*, *La Nouvelle Revue Française* n° 585, avril 2008, pp. 304-7.

C.r. non signés, dans *Histoires littéraires* (n° 33, janvier-mars 2008), des n°s 155 et 156 du *BAAG* (p. 144), de *Rue André Gide* d'Adrien Le Bihan (pp. 154-5) et de *Reflets littéraires d'une amitié, André Gide dans* Les Thibault de Harald Emeis (p. 179).

XXXVI^{ème} ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AAAG

Notre Assemblée générale qui, programmée le 17 novembre dernier, avait dû être reportée en raison de la grève des transports, s'est tenue dans l'après-midi du 31 mai 2008, comme d'habitude dans un amphithéâtre de l'École Alsacienne. Le Conseil d'administration – réuni le matin – a décidé que cette assemblée du 31 mai prendrait en compte les exercices 2007 et 2008, et que notre réunion annuelle aurait désormais lieu (comme beaucoup de nos Amis le souhaitaient depuis quelques années) au printemps : l'AG de 2009 se tiendra le samedi 16 mai.

Dans son « rapport moral », Claude Martin fait d'abord état de la baisse de nos effectifs, baisse qui se poursuit depuis 1981 où l'Association avait atteint, en sa quatorzième année d'existence, son « apogée » avec 720 membres ; nous sommes à présent un peu moins de 400 sociétaires. Baisse due au nombre insuffisant de nouveaux adhérents qui ne compense pas le nombre des départs (décès ou abandons, ceux-ci dans leur quasi-totalité non par démission explicite mais par cotisation non payée). Baisse que connaissent d'ailleurs à peu près toutes les associations comme la nôtre, et qui s'explique peut-être par l'affaiblissement du *besoin* auquel répondait naguère encore la notion même d'association littéraire, de « société d'amis »... Car il ne s'agit pas d'un déclin, dans le goût du public cultivé, de l'œuvre ni de la figure de Gide, au moment où, souligne le président, on observe au contraire les signes d'un net regain de l'audience de l'écrivain, notamment auprès des jeunes lecteurs des lycées.

Reste que cet amaigrissement de l'AAAG n'affecte nullement ses activités, et de ses publications au premier chef, dont Claude Martin rappelle ce qu'elles ont été au cours des dix-huit derniers mois : la parution régulière du *BAAG* (qui vient de publier son 158^{ème} numéro et compte aujourd'hui quelque 18 000 pages de documents, de textes inédits, d'études et d'informations) et des « cahiers » annuels, toujours

bien accueillis par la critique, et l'édition de nouveaux livres sur Gide – plus de quinze volumes parus en moins de deux ans – dont la plupart sont dus à des membres de notre Association. Et le président en profite pour annoncer la sortie en septembre de notre « cahier 2008 », la *Correspondance André Gide-Léon Blum* dans l'édition établie par Pierre Lachasse, et en février du « cahier 2009 », la nouvelle édition de la *Correspondance André Gide-Paul Valéry*, édition considérablement augmentée et annotée par Peter Fawcett, destinée à remplacer celle, lacunaire et fautive, que Robert Mallet avait donnée en 1955. Quant au « cahier 2010 », ce devrait être la *Correspondance André Gide-Jean Amrouche* éditée par Pierre Masson.

En concluant son rapport (qu'il veut bref, car l'ordre du jour de cette Assemblée est particulièrement chargé), Claude Martin évoque les colloques qui seront organisés en 2009 pour célébrer le centenaire de *La NRF* (v. les « Varia » du présent *BAAG*). Puis il annonce qu'Henri Heinemann, notre secrétaire général depuis vingt ans, ayant décidé de se retirer, c'est Pierre Lachasse qui, à la demande du Conseil d'administration, a accepté de lui succéder. Le président fait alors l'éloge des deux secrétaires généraux, le sortant et l'entrant, rappelle avec chaleur tout ce qu'Henri Heinemann a fait pour l'AAAG (il a d'abord été son trésorier, dix années durant), évoque son sens pratique, son goût pour les relations humaines, sa disponibilité toujours amicale ; enseignant, poète critique, maire de sa ville de Cayeux, voyageur infatigable, il a été tout cela, et tout cela ne l'a pas empêché de se mettre tout entier au service de notre cause ; pour le remercier, le Conseil d'administration lui a proposé d'être membre du Comité d'honneur de l'Association, ce qu'il a accepté : il rejoint donc nos deux académiciens au top de notre organigramme... Quant à Pierre Lachasse, membre de notre Conseil depuis plusieurs années, organisateur de plusieurs de nos dernières excursions et, par ses ouvrages, l'un des plus éminents « Gidiens » de sa génération, il nous a déjà prouvé qu'il sera un secrétaire général actif, efficace et dévoué et qu'il fera honneur à l'AAAG.

Brièvement mais avec émotion, Henri Heinemann prend alors la parole pour dire, à son tour, sa gratitude à l'Association pour tout ce qu'elle lui a apporté, et égrène quelques souvenirs de ses relations avec la figure de Gide, en terminant sur la citation de la fin du *Thésée* : « Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu », paroles qui résonnent toujours à son oreille depuis qu'il écoute les entretiens à la radio de Gide avec Amrouche.

Plus brièvement encore, notre trésorier, Jean Claude fait ensuite approuver, dans son rapport financier, nos bilans 2006 et 2007 ainsi que notre budget prévisionnel 2008 (v. ces bilans dans les *BAAG* de janvier 2007 et avril 2008). Il souligne la bonne santé de nos finances, mais fait observer que le coût du « cahier 2009 » (un volume d'un millier de pages) diminuera sérieusement notre encaisse...

L'Assemblée générale proprement dite terminée après les votes statutairement requis, la parole est donnée au pasteur Laurent Gagnebin de Bons pour la conférence qu'il a intitulée « Gide fut-il vraiment protestant ? ». Au terme des trois quarts d'heure d'un exposé clair, précis, documenté et conduit avec brio, la réponse de l'orateur (membre de l'AAAG depuis plus de trente ans, après avoir été l'auteur, dès sa vingt-deuxième année, d'un *André Gide nous interroge*, « essai critique sur sa pensée religieuse et morale ») à la question posée fut affirmative.

Après quoi, M. Jean-Pierre Prévost – que les Amis d'André Gide connaissent déjà pour avoir été l'auteur en 1996 du *Gide* de la série produite par Bernard Rapp sur France 3, « Un siècle d'écrivains » – projette, pour le plus vif plaisir de l'assemblée, le film qu'il a réalisé, sur une idée de Peter Schnyder et avec Catherine Gide pour acteur principal, *André Gide, un air de famille*. Le film, qui éclaire tout un pan de la vie de l'écrivain de façon intimiste et nouvelle, est chaleureusement applaudi avant que, pour terminer l'après-midi, une intervention de quelques minutes de Michel Drouin, qui voulait dire tout le bien qu'il faut penser de la somme que Paul-Henri Bourrelrier vient de consacrer à *La Revue Blanche* (v. le *BAAG* 157), laisse les participants de cette Assemblée générale s'approcher, dans une salle voisine, de buffet traditionnel.

LISTE
(arrêtée au 20 juin 2008)
des
NOUVEAUX SOCIÉTAIRES DE L'AAAG

(Compléments à l'*Annuaire* publié dans le *BAAG* n° 92, d'octobre 1991,
et à ses *Addenda* publiés dans les *BAAG* n^{os} 94, d'avril 1992,
103/104, de juillet/octobre 1994, 116, d'octobre 1997,
et 124, d'octobre 1999)

- 1540. Mme Pamela A. GENOVA, professeur d'université, Norman, OK (États-Unis).
- 1541. Librairie JEAN TOUZOT, 75 Paris.
- 1542. Agence SWETS, Lisse (Pays-Bas).
- 1543. Mme Raymonde JOY, 95 Corneilles-en-Parisis.
- 1544. M. Jean-Christophe IPPOLITO, professeur d'université, Stockton, CA (États-Unis).
- 1545. CENTRE D'EXPORTATION DU LIVRE FRANÇAIS, 75 Paris.
- 1546. Agence LIVRE-ACCÈS, 75 Paris.
- 1547. M. Maurice BRUÉZIÈRE, professeur de lettres, 92 Asnières.
- 1548. M. Todd SANDERS, graphiste, Pittsburgh, CA (États-Unis).
- 1549. Agence SWETS, Lisse (Pays-Bas).
- 1550. M. David ROUZEAU, Lausanne (Suisse).
- 1551. M. Jacques FAGES, retraité, 30 Aubord.
- 1552. Mme Gerrie VAN DE VEN, sociologue, Zanvoort (Pays-Bas).
- 1553. M. Jean-Yves GAROT, directeur de société, 53 Laval.
- 1554. Mlle Marie-Pierre VANNI, professeur de lettres, 96 Mouans-Sartoux.
- 1555. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ NATIONALE DE SÉOUL, Séoul (Corée du Sud).
- 1556. M. Tom CONNER, professeur d'université, Green Bay, WI (États-Unis).
- 1557. M. Michel BLANC, attaché de presse, 92 Colombes.
- 1558. M. Alexandre MINET, étudiant, 75 Paris.
- 1559. M. Mohamed BOUDADEN, étudiant, 14 Caen.

1560. M. François DAUBRÉE, 63 Clermont-Ferrand.
1561. M. Guillaume DAUBRÉE, hôtelier, Lutry (Suisse).
1562. Mme Rosa-Maria PEREZ, professeur, Barcelone (Espagne).
1563. Mme Marie CANDEAU, professeur de philosophie, 75 Paris.
1564. M. Richard McLEAN, étudiant, Wirral (Grande-Bretagne).
1565. M. Simone STIMOLO, journaliste, Sesto San Giovanni (Italie).
1566. M. Matthew ESCOBAR, professeur d'université, Clinton, NY (États-Unis).
1567. Bibliothèque du RÉSEAU LALAN, 83 Le Lavandou.
1568. Mme Sylvie NISENBAUM, psychologue, 75 Paris.
1569. Mme Anne-Marie MABILLE, graphologue, 76 Mont-Saint-Aignan.
1570. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE L'ÉTAT DE NEW YORK, Buffalo, NY (États-Unis).
1571. M. Jean EHRET, professeur de lycée, Luxembourg (Gd-Duché de Luxembourg).
1572. Mlle Victoria REID, étudiante, Glasgow (Grande-Bretagne).
1573. Librairie ERASMUS, 75 Paris.
1574. Mme Fatima EL MOUAFFAK-SAFI, professeur d'université, Fès (Maroc).
1575. M. André MAZZI, retraité, 83 La Seyne-sur-Mer.
1576. M. Patrice LE CONTE, 68 Andolsheim.
1577. M. Jean-Jacques BEDU, 66 Perpignan.
1578. M. Daniel JULIEN, ancien médecin-assistant de Faculté, 75 Paris.
1579. M. Jérôme BAVEREL, cadre administratif, 90 Belfort.
1580. M. Joseph GERACI, libraire, Amsterdam (Pays-Bas).
1581. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE CAROLINE DU NORD, Chapel Hill, NC (États-Unis).
1582. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ NATIONALE D'AUSTRA-LIE, Canberra (Australie).
1583. Mme Valérie MICHELET, Ardon (Suisse).
1584. Mme Cécile EINAUDI, enseignante, 24 Castelnau-la-Chapelle.
1585. M. Jean-Marie ROUART, écrivain, 75 Paris.
1586. M. Yves DELAUNAY, enseignant retraité, 77 Le Mée-sur-Seine.
1587. M. Pierre CATHALA, professeur des écoles, 09 Laroque-d'Olmès.
1588. Mlle Justine LEGRAND, étudiante, 75 Paris.

- 1589. Mme Hélène FLEURY, 75 Paris.
- 1590. Mme Catherine GRAVET, enseignante, Montignies-sur-Sambre (Belgique).
- 1591. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE STANFORD, Stanford, CA (États-Unis).
- 1592. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE TORONTO, Toronto, Ont. (Canada).
- 1593. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DU WISCONSIN, Madison, WI (États-Unis).
- 1594. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE L'ILLINOIS, Urbana, IL (États-Unis).
- 1595. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE, Berkeley, CA (États-Unis).
- 1596. BIBLIOTHÈQUE CENTRALE, 83 Toulon.
- 1597. M. Michel MÉGNIN, historien, 31 Toulouse.
- 1598. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DU NORD-TEXAS, Denton, TX (États-Unis).
- 1599. Librairie JEAN TOUZOT, 75 Paris.
- 1600. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE PRINCETON, Princeton, NJ (États-Unis).
- 1601. Mme Ayse KIRAN, professeur d'université, Ankara (Turquie).
- 1602. M. Jacques MARCEAU, consultant, 14 La Roque-Baignard.
- 1603. M. Abdelkhaleq JAYED, professeur d'université, Agadir (Maroc).
- 1604. Mme Carmen SAGGIOMO, professeur, Caserta (Italie).
- 1605. Mme Élizabeth FORTUIT-LIQUIER, avocate, 75 Paris.
- 1606. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DE WAIKATO, Hamilton (Nouvelle-Zélande).
- 1607. Mme Catherine MAUBON, professeur d'université, Florence (Italie).
- 1608. M. Laurent DELVAUX, directeur de cabinet, Bruxelles (Belgique).
- 1609. Mme André RÉMY, Bruxelles (Belgique).
- 1610. M. Marco LUPI, étudiant, 75 Paris.
- 1611. Mme Nathalie FORTIN, professeur, Montréal, Qué. (Canada).
- 1612. Mme Martine BENJAMIN, Princeton, NJ (États-Unis).
- 1613. Mme Linda NESS, Toronto, Ont. (Canada).
- 1614. M. Gian Luigi BERNARDINI, Pavie (Italie).
- 1615. Mme Kathryn HOLLAND, Oxford (Grande-Bretagne).

- 1616. M. William JENNINGS, maître de conférences, Hamilton (Nouvelle-Zélande).
- 1617. M. Bruno BIENVENU, ingénieur, 77 Chelles.
- 1618. M. Nicolas CHAINE, 75 Paris.
- 1619. Agence SWETS, Lisse (Pays-Bas).
- 1620. Bibliothèque de l'INSTITUT DE FRANCE, 75 Paris.
- 1621. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ SIMON FRASER, Burnaby, BC (Canada).
- 1622. Agence FRANCE TOSHO, Tokyo, Japon.
- 1623. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DENIS DIDEROT (PARIS VII), 75 Paris.
- 1624. Mme Isabel MEYRELLES, traductrice, 91 Crosne.
- 1625. Bibliothèque de l'UNIVERSITÉ DU SUD, 83 La Garde.
- 1626. M. Cyril HAEGELI, étudiant, 75 Paris.
- 1627. Mme Adeline MALLARD, étudiante, 54 Montauville.
- 1628. Mme Tifenn LE GUIRRIEC, professeur, 75 Paris.
- 1629. Mlle Hélène DOUB, enseignante, 57 Talange.
- 1630. M. Pierre CLUZEL, 12 Naucelle.
- 1631. M. Andrew ADE, professeur Westminster College, New Wilmington, PA (États-Unis).
- 1632. M. Albert Samuel WHISMAN, French Graduate Teaching Assistant, Norman, OK (États-Unis).
- 1633. Mme Catherine BOSCHIAN-CAMPANER, professeur d'université, 57 Ancy-sur-Moselle.



Catherine Gide et son père à Paestum, été 1950.

Fondation Catherine Gide

CATHERINE GIDE vient de créer une fondation qui a pour but essentiel, formulé dans la présentation de son site Internet, actuellement en formation :

www.fondation-catherine-gide.org

de « favoriser, sans limitation géographique, le patrimoine littéraire et culturel d'André Gide ».

Dans cet esprit, la Fondation Catherine Gide se donne pour mission de soutenir de jeunes doctorants doués, des chercheurs, des essayistes. Elle soutiendra également la publication de travaux scientifiques, de critique littéraire et d'histoire littéraire autour de Gide et de son temps.

Elle soutiendra la publication de documents inédits (textes, lettres, etc.) qui peuvent intéresser le public, mais aussi la réalisation d'autres formes d'expression liées à l'œuvre de Gide ; productions artistiques, scéniques, musicales, cinématographiques...

Pour plus d'information sur les modalités de demande d'aide à la publication et à la création, on consultera le site de la Fondation. Toute correspondance doit être adressée à

Fondation Catherine Gide

32, rue de la Mare

F 75020 Paris

ou de préférence par courrier électronique à

info@fondation-catherine-gide.org

Varia

LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES TRAVERSE LA FRANCE D'OUEST EN EST... ***

Le C.E.G., fondé en 1972 par Claude Martin à l'Université Lyon II, avait été en 1993, suite à la retraite de son directeur, transféré à l'Université de Nantes, sous la direction de Pierre Masson. Celui-ci prenant à son tour sa retraite, le C.E.G. ne tombe pourtant pas en déshérence et c'est le centre de recherche « Écritures » de l'Université de Metz qui l'héberge dorénavant en son sein, sous la direction de Jean-Michel Wittmann. La bibliothèque et les archives y seront bientôt installées, et le « nouveau » C.E.G. poursuivra son soutien à la publication du *BAAG*. Le conseil d'administration de l'AAAG, réuni le 31 mai dernier, a exprimé aux autorités de l'université de Metz, au directeur du centre « Écritures » et à notre ami Jean-Michel Wittmann sa vive reconnaissance pour avoir – en

termes chaleureux – permis de poursuivre sa mission à l'organisme qui est la base même de l'Association.

ERRATUM *** Page 274 du dernier *BAAG*, dans la présentation du site *andregide.fr*, une coquille s'est glissée dans l'adresse électronique de Martine Sagaert : son libellé correct est : *martine.sagaert@univ-tln.fr* (au lieu de *tin.fr*).

« LA PHRASE QUI ME GUIDE... » ***

Dans *Psychologies Magazine* de février 2008, p. 46 : c'est, pour la romancière Camille Laurens : « Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même » — qu'elle commente ainsi : « J'ai lu *Les Nourritures terrestres* de Gide à 15 ans et, pendant des années, j'en ai affiché les dernières lignes en face de mon bureau. Adolescente tourmentée, j'avais besoin de ces

mots pour trouver ma voie — et ma voix. Quelques décennies plus tard, ils sonnent toujours juste en moi : c'est la différence qui suscite le désir et l'amour, qui crée l'œuvre d'art et qui donne un sens à la brève existence humaine — Je n'ai jamais rien voulu d'autre. » [H. H.]

NOS AMIS PUBLIENT... ***

Michel DROUIN, *Zola au Panthéon, la quatrième affaire Dreyfus*. Paris : Perrin, 2008 (ISBN 978-2-262-02578-6), XX €. — Antoine FONGARO, *Culture et sexualité dans la poésie d'Apollinaire*. Paris : Champion, 2008 (ISBN 978-2-7453-1707-0), 22 x 15 cm, 464 pp, 75 €.

PRÉCISIONS *** Un lecteur attentif et érudit, notre Ami Jean José Marchand, nous signale que le premier recueil poétique des frères Magre, Maurice et André (celui-ci futur secrétaire général de la Présidence de la République), s'intitulait *Éveils* et non *Écueils*, et que l'un des membres cités (*BAAAG* n° 157, janvier 2008, p. 51) de la « pléiade toulousaine » s'appelait Eugène Thebault et non Thibault – ami d'Alfred Jarry et de René Ghil. Dans le même numéro, article d'Al. Goulet et Cl. Maillard, il relève qu'« il est inexact que le freudisme était inconnu en France

avant 1921 : le très sérieux ouvrage de Hesnard et Régis [*La Psycho-analyse des névroses et des psychoses*, Alcan éd.] était connu avant la guerre, et *discuté* ».

CENTENAIRE DE LA N.R.F.

*** Fondée en novembre 1908, re-fondée en février 1909, *La Nouvelle Revue Française* va sur ses cent ans... Dans le cadre de la célébration de cet anniversaire, on nous signale l'organisation de trois *colloques*, l'un en février 2009 à la Bibliothèque nationale de France, un autre du 16 au 20 mars à la Fondation des Treilles (dir. Jean-Pierre Dauphin, éditeur chez Gallimard, Robert Kopp, professeur à l'Université de Bâle, et Peter Schnyder, professeur à l'Université de Mulhouse), un autre au mois de juin à la Bibliothèque municipale de Bourges (où se trouvent les archives Jacques Rivière et Alain-Fournier). Quant à l'*exposition* que comptent réaliser les Éditions Gallimard, elle aura lieu en 2011, pour le centenaire non pas de la Revue, mais de la fondation (en mai 1911, où parurent *Isabelle* de Gide, *L'Otage* de Claudel et *La Mère et l'Enfant* de Ch.-L. Philippe) du « comptoir d'édition » de la *NRF*, les « Éditions de la Nouvelle Revue Française » devenues en 1929 les « Éditions

Gallimard ».

JEAN DELANNOY (1908-2008) — JEAN DESAILLY (1920-2008) ***

Le grand metteur en scène est mort le 18 juin dernier ; cinq mois plus tôt, le 12 janvier, il avait eu cent ans. En dépit de la réputation de réalisateur académique que lui avaient faite les jeunes Turcs de la Nouvelle Vague, il n'a jamais rompu avec le succès, et nombre de ses films sont restés justement célèbres : *Macao, l'enfer du jeu* (1939, avec Erich von Stroheim), *Pontcarral, colonel d'Empire* (1942), *L'Éternel Retour* (1943, scénario de Cocteau), *Dieu a besoin des hommes* (1950, adapté du *Recteur de l'île de Sein* d'Henri Queffelec), *Notre-Dame de Paris* (1957, avec Gina Lollobrigida et Anthony Quinn), *La Princesse de Clèves* (1961) – et, parmi ses meilleures réussites, *La Symphonie pastorale*, adapté du livre de Gide et qui obtint la Palme d'or du cinéma français (qui s'appelait alors « Grand Prix ») au premier Festival de Cannes, en 1946. On sait que l'écrivain jugea que l'adaptation (qu'il avait entreprise lui-même en collaborant avec Delannoy, mais qu'il abandonna assez vite pour partir en Égypte, et c'est

avec Jean Aurenche et Pierre Bost que le scénario fut finalement écrit) « ne ressemblait plus du tout à son livre », dont n'avait été gardée que « l'histoire purement humaine », mais que le film réalisé était « un bon film, très émouvant », que les acteurs y étaient « excellents » et l'interprète principale, Michèle Morgan, « indépassablement bonne ».

— Après la disparition de Jean DESAILLY (né le 24 août 1920, il est mort le 12 juin dernier à Paris, dans sa 88^{ème} année), l'interprète du rôle de Jacques, le fils du Pasteur, décès qui a suivi de ceux de Pierre Blanchar (1892-1963, il avait incarné Pasteur), de Pierre Bost (1901-1975), de Line Noro (1900-1985, Amélie, la mère) et de Jean Aurenche (1904-1992), seule Michèle Morgan demeure aujourd'hui vivante, à 88 ans ; de toute l'équipe qui réalisa *La Symphonie pastorale*...

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2009 DE L'AAAG ***

Le Conseil d'administration de l'AAAG a fixé au *samedi 16 mai 2009* la date de la prochaine Assemblée générale de l'Association.

[Notes rédigées par Henri Heine-
mann et Claude Martin.]

Catalogue des publications éditées ou diffusées par l'AAAG

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

Revue trimestrielle, fondée en 1968, publiée avec le concours du Centre National des Lettres, paraissant en janvier, avril, juillet et octobre. Directeurs : Claude MARTIN (1968-1985), Daniel MOUTOTE (1985-1988), Daniel DUROSAY (1988-1991), Pierre MASSON (1991-...). Fascicules 20,5 x 14,5 cm (27 x 21 cm pour le vol. I) de 150 à 250 pp., illustrés. Articles, textes inédits, bibliographies, documentation et informations ; numéros spéciaux. Tables et index périodiquement publiés (des vol. I à VIII dans le n° 48, des vol. IX et X dans le n° 56, des vol. XI et XII dans le n° 64, des vol. XIII et XIV dans le n° 74, des vol. XV et XVI dans le n° 85, des vol. XVII à XIX dans le n° 92, des vol. XX à XXII dans le n° 103/4, des vol. XXIII à XXV dans le n° 116, des vol. XXVI à XXVIII dans le n° 128 — et des vol. I à XXX dans le n° 135/136). Numéro spécimen sur demande.

Vol. I	N ^{os} 1—17	Années 1968—1972	360 pp.	Épuisé
Vol. II	N ^{os} 18—24	Années 1973—1974	464 pp.	Épuisé
Vol. III	N ^{os} 25—28	Année 1975	290 pp.	Épuisé
Vol. IV	N ^{os} 29—32	Année 1976	338 pp.	Épuisé
Vol. V	N ^{os} 33—36	Année 1977	400 pp.	15 €
Vol. VI	N ^{os} 37—40	Année 1978	474 pp.	Épuisé
Vol. VII	N ^{os} 41—44	Année 1979	504 pp.	16 €
Vol. VIII	N ^{os} 45—48	Année 1980	616 pp.	17 €
Vol. IX	N ^{os} 49—52	Année 1981	560 pp.	16 €
Vol. X	N ^{os} 53—56	Année 1982	572 pp.	17 €
Vol. XI	N ^{os} 57—60	Année 1983	596 pp.	17 €
Vol. XII	N ^{os} 61—64	Année 1984	694 pp.	19 €
Vol. XIII	N ^{os} 65—68	Année 1985	588 pp.	17 €
Vol. XIV	N ^{os} 69—72	Année 1986	428 pp.	15 €
Vol. XV	N ^{os} 73—76	Année 1987	332 pp.	13 €

Vol. XVI	N ^{os} 77—80	Année 1988	424 pp.	15 €
Vol. XVII	N ^{os} 81—84	Année 1989	530 pp.	16 €
Vol. XVIII	N ^{os} 85—88	Année 1990	660 pp.	18 €
Vol. XIX	N ^{os} 89—92	Année 1991	570 pp.	17 €
Vol. XX	N ^{os} 93—96	Année 1992	526 pp.	16 €
Vol. XXI	N ^{os} 97-100	Année 1993	712 pp.	19 €
Vol. XXII	N ^{os} 101-104	Année 1994	558 pp.	17 €
Vol. XXIII	N ^{os} 105-108	Année 1995	674 pp.	18 €
Vol. XXIV	N ^{os} 109-112	Année 1996	460 pp.	15 €
Vol. XXV	N ^{os} 113-116	Année 1997	512 pp.	15 €
Vol. XXVI	N ^{os} 117-120	Année 1998	446 pp.	15 €
Vol. XXVII	N ^{os} 121-124	Année 1999	460 pp.	15 €
Vol. XXVIII	N ^{os} 125-128	Année 2000	606 pp.	17 €
Vol. XXIX	N ^{os} 129-132	Année 2001	614 pp.	17 €
Vol. XXX	N ^{os} 133-136	Année 2002	508 pp.	15 €
Vol. XXXI	N ^{os} 137-140	Année 2003	564 pp.	16 €
Vol. XXXII	N ^{os} 141-144	Année 2004	434 pp.	15 €
Vol. XXXIII	N ^{os} 145-148	Année 2005	595 pp.	17 €
Vol. XXXIV	N ^{os} 149-152	Année 2006	740 pp.	20 €
Vol. XXXV	N ^{os} 153-156	Année 2007	676 pp.	18 €
Vol. XXXVI	N ^{os} 157-160	Année 2008		À paraître

La collection complète, vol. I à XXXIV (1968-2007, 17 809 pp.) Épuisée

Collection des vol. disponibles VII à XXXV (1979-2007, 16 160 pp.) 430 €

La réimpression des volumes épuisés est prévue.



COLLECTION « GIDE / TEXTES »

1. André GIDE, *PROSERPINE. PERSÉPHONE. Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., 1977. 9 €

2. André GIDE — Justin O'BRIEN, *CORRESPONDANCE (1937-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., 1979. 9 €

3. André GIDE — Jules ROMAINS, *CORRESPONDANCE (Supplément). Lettres inédites présentées et annotées par Claude MARTIN.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., 1979. Épuisé

4. *CORRESPONDANCE de GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923-1931). Présentée par Wanda VULLIEZ.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., 1981. 6 €

5. André GIDE — Jean GIONO, *CORRESPONDANCE (1929-1940). Édition établie, présentée et annotée par Roland BOURNEUF et Jacques COTNAM.* Vol. br.,

- 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., 1984. 9 €
6. André GIDE — Thea STERNHEIM, *CORRESPONDANCE (1927-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., 1986. 10 €
7. André GIDE — Anna de NOAILLES, *CORRESPONDANCE (1902-1928)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MIGNOT-OGIASTRI. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 100 pp., 1986. Épuisé
8. André GIDE, *UN FRAGMENT DES "FAUX-MONNAYEURS"*. Édition critique établie, présentée et annotée par N. David KEYPOUR. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., 1990. 11 €
9. André GIDE — Rolf BONGS, *CORRESPONDANCE (1935-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., 1991. 10 €
10. André GIDE — Félix BERTAUX, *CORRESPONDANCE (1911-1948)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude FOUCART. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., 1995. 14 €
11. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC CHARLES-LOUIS PHILIPPE ET SA FAMILLE (1898-1936)*. Édition établie, présentée et annotée par Martine SAGAERT. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 208 pp., 1995. 15 €
12. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC LOUIS GÉRIN (1933-1937)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 196 pp., 1996. 15 €
13. André GIDE — René CREVEL, *CORRESPONDANCE (1927-1934)*. Édition établie, présentée et annotée par Frédéric CANOVAS. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 72 pp., 2000. 10 €
14. André GIDE, *LE ROI CANDAULE*. Édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 200 pp., 2000. 19 €
15. André GIDE — Pierre de MASSOT, *CORRESPONDANCE (1923-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacques COTNAM. Vol. 20,5 x 14,5 cm, 292 pp., 2001. 17 €
16. André GIDE, *LE VOYAGE D'URIEN*. Édition critique établie et présentée par Jean-Michel WITTMANN. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 168 pp., 2001. 19 €
17. André GIDE — Édouard DUCOTÉ, *CORRESPONDANCE (1895-1921)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre LACHASSE. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 368 pp., 2002. 20 €
18. Rabindranath TAGORE traduit par André GIDE, *THE POST OFFICE / AMAL ET LA LETTRE DU ROI*. Édition bilingue. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., 2006. 13 €



LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE (1879-1951)

Répertoire, préface, chronologie, index et notices
par CLAUDE MARTIN

En 6 fascicules, 29,5 x 20,5 cm, 442 pp., 1984-85.

Nouvelle édition, revue, augmentée et refondue en un vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 598 pp., 1997, répertoriant et indexant plus de 24 600 lettres, avec la référence de publication ou la localisation de l'autographe. Les chronologies placées en tête de chaque année du répertoire constituent une biographie de l'écrivain. L'ouvrage est complété par le texte de lettres et fragments, par la reproduction de nombreux autographes et par plusieurs index. Épuisé. *Nouv. éd. en prép*



LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (1908-1943)

Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues, par Claude MARTIN. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ou 350 ex. numérotés.

- | | |
|---|-----------|
| 1. <i>La première NRF (1908-1914).</i> | Non paru. |
| 2. <i>La NRF de Jacques Rivière (1919-1925).</i> 160 pp., 1975.
Rééd. 1983. | Épuisé. |
| 3. <i>La NRF de Gaston Gallimard (1925-1934).</i> 256 pp., 1976.
Rééd. 1983. | 12 € |
| 4. <i>La NRF de Jean Paulhan (1935-1940).</i> 172 pp., 1977.
Rééd. 1987. | 11 € |
| 5. <i>La NRF de Pierre Drieu La Rochelle (1940-1943).</i> 90 pp., 1975.
Rééd. 1983. | 6 € |
| 6. <i>La NRF de 1908 à 1943. Index des collaborateurs.</i> 156 pp., 1981.
Nouvelle édition révisée, augmentée et refondue en un volume, à paraître en 2009 aux Éditions Gallimard. | Épuisé. |



En diffusion (à prix spéciaux AAAG)

Antoine FONGARO, *BIBLIOGRAPHIE DE GIDE EN ITALIE (1895-1963)*. Nouvelle édition. Florence : Institut Français de Florence, 2000. Vol. br., 25 x 18 cm, 288 pp. 20 €

Daniel MOUTOTE, *ANDRÉ GIDE : L'ENGAGEMENT (1926-1939)*. Paris : Sedes, 1991. Vol. br., 24 x 16 cm, 304 pp. 10 €

MUSÉE D'UZÈS : COLLECTION ANDRÉ GIDE. [Catalogue, 1993.] Vol. br., 21 x 21 cm, 48 pp., ill. 3 €



HORS COLLECTIONS

Jacques COTNAM, *ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES ÉCRITS D'ANDRÉ GIDE*. Vol. br., 21 x 13,5 cm, 64 pp., 1971. Épuisé.

Susan M. STOUT, *INDEX DE LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—ROGER MARTIN DU GARD*. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. 2^e éd., vol. br., 20,5 x 14, 5 cm, 64 pp., 1979. 5 €

Jacques RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER, *CORRESPONDANCE (1909-1925)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 344 pp., 1980. 14 €

Robert LEVESQUE, *LETTRÉ À GIDE & AUTRES ÉCRITS*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., 1982. 10 €

Alain GOULET, *GIOVANNI PAPINI JUGE D'ANDRÉ GIDE*. Avec de nombreux inédits d'André Gide, de Giovanni Papini et de plusieurs autres auteurs. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., 1982. 7 €

Daniel MOUTOTE, *INDEX DES IDÉES, IMAGES ET FORMULES DU JOURNAL D'ANDRÉ GIDE 1889-1939*. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 80 pp., 1985. 6 €

Claude FOUCART, *D'UN MONDE À L'AUTRE. LA CORRESPONDANCE ANDRÉ GIDE—HARRY KESSLER (1903-1933)*. Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., 1985. 11 €

Claude MARTIN, *BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE DES LIVRES CONSACRÉS À ANDRÉ GIDE (1918-1986)*. Vol. br., 29,5 x 20,5 cm, 64 pp., 1987, épuisé. Nouv. éd., revue et complétée, 1918-1995, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 84 pp., 1995. 7 €

André RUYTERS, *ŒUVRES COMPLÈTES*. Édition définitive, établie et annotée par Victor MARTIN-SCHMETS. Six vol. br., 20,5 x 14,5 cm, tirage limité à 250 ex. numérotés, 1987-90.

Tome I. *Douze petits Nocturnes, Les Oiseaux dans la cage, A eux deux, Les Mains gantées et les pieds nus, Les Jardins d'Armide*. 428 pp., 1987. 12 €

Tome II. *La Correspondance du Mauvais-Riche, Les Escales galantes, Paysages, Les Dames au jardin, Le Tentateur*. 400 pp., 1987. 12 €

Tome III. *Le Mauvais-Riche, Poèmes, Poèmes en prose, Proses diverses*. — *La Gouvernante de Parme, La Ténébreuse, Histoire de Délià et du comte*

- Manchot, La Captive des Borromées, L'Ombrageuse.* Deux vol., 328 et 220 pp., 1988. 14 €
 Tome IV. *Essais et critiques, Récits de voyages, Traductions.* 412 pp., 1988. 13 €
 Tome V. *Correspondances.* 500 pp., 1990. 15 €
 La collection complète en 6 vol. 62 €
- Henri GHÉON — Jacques RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1910-1925). Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre CAP.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 280 pp., 1988. 15 €
- Charles DU BOS — Jacques et Isabelle RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1913-1935). Édition établie, présentée et annotée par Biruta et Jean-Pierre CAP.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 336 pp., 1990. 15 €
- Marie A. WÉGIMONT, *REGARD ET PAROLE DANS "LA PORTE ÉTROITE" D'ANDRÉ GIDE.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., 1994. 12 €
- Anton ABLAS, *LE JOURNAL DE GIDE : LE CHEMIN QUI MÈNE À LA PLÉIADE.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp., 1996. 8 €
- Pierre MASSON, *INDEX DES NOMS ET DES TITRES CITÉS DANS LA JEUNESSE D'ANDRÉ GIDE DE JEAN DELAY.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 52 pp., 1997. 5 €
- Philippe BERTHIER, *PIERRE HERBART. MORALE ET STYLE DE LA DÉSINVOLTURE.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 140 pp., ill. h.-t., [1998,] 2^e éd. 1999. 15 €
- Jean LAMBERT, *REMARQUES SUR L'ŒUVRE DE JEAN SCHLUMBERGER.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., ill., 1999. 10 €
- Édouard DUCOTÉ — Henri GHÉON, *CORRESPONDANCE (1896-1929). Édition établie, présentée et annotée par Victor MARTIN-SCHMETS.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 152 pp., 2000. 15 €
- Daniel DUROSAY, *GIDE 1917-1930. LE TEMPS DES ÉCHAPPÉES. Études réunies et présentées par Pierre MASSON.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 468 pp., 2006. 19 €
- Aline MAYRISCH — Jacques RIVIÈRE, *CORRESPONDANCE (1912-1925). Édition établie et annotée par Pierre MASSON et Cornel MEDER, introduction de Pierre Masson.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 194 pp., 2007. 13 €



LES « CAHIERS » ANNUELS DE L'AAAG

Outre le BAAG trimestriel, l'Association des Amis d'André Gide sert à tous ses membres un « cahier » annuel, qui est soit un volume des *Cahiers André Gide* publiés depuis 1969 aux Éditions Gallimard (vol. br., 20,5 x 14 cm, tirage spécial de 500 à 900 ex. numérotés pour l'AAAG), soit des volumes extérieurs à la série.

Les *Cahiers André Gide* et les ouvrages parus aux Éditions Klincksieck, aux Lettres Modernes, aux Presses Universitaires de Lyon, aux Éditions Phébus ou au Centre d'Études Gidiennes sont ensuite diffusés par l'AAAG à un prix inférieur d'environ 20 % à celui des exemplaires vendus en librairie.

1969. *Cahiers André Gide 1. Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste*. Textes réunis et présentés par Claude MARTIN. 1969, 412 pp. 20 €

1970. *Cahiers André Gide 2. Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline MORTON. 1971, 280 pp. 9 €

Susan M. STOUT, *Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard*. Avant-propos de Claude MARTIN, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. [Gallimard, 1971, 64 pp.] Réimpr. Centre d'Études Gidiennes, 1979, 64 pp. 5 €

1971. *Cahiers André Gide 3. Le Centenaire. Actes des Rencontres André Gide du Collège de France*. Avant-propos de Claude MARTIN. 1972, 364 pp. 7,50 €

Jacques COTNAM, *Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide*. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé.

1972. *Cahiers André Gide 4. Les Cahiers de la Petite Dame*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Préface d'André MALRAUX. Index général établi par Dale F. G. MCINTYRE. I (1918-1929). 1973, 496 pp. 19,50 €

1973. *Cahiers André Gide 5. Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937)*. 1974, 672 pp. 21 €

1974. *Cahiers André Gide 6. Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937-1945)*. 1975, 416 pp. 18,50 €

1975. *Cahiers André Gide 7. Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945-1951)*. 1977, 328 pp. 15 €

1976-1977 [cahier double]. Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide. De "Paludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*. Klincksieck, 1977, vol. br., 24 x 16 cm, 688 pp. Épuisé.

1978. *Cahiers André Gide 8. Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939)*. Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul COLLET. 1979, 392 pp. 15,50 €

1979. *Cahiers André Gide 9. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy*. Édition établie et présentée par Jean LAMBERT et annotée par Richard TEDESCHI. I (1918-1924). 1979, 536 pp. 15 €

1980. *Cahiers André Gide 10. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925-1936)*. 1981, 653 pp. 17,50 €

1981. *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel*

(1923-1931), présentée par Wanda VULLIEZ. Centre d'Études Gidiennes, 1981, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 88 pp. 6 €

Robert LEVESQUE, *Lettre à Gide & autres écrits*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN. Centre d'Études Gidiennes, 1982, vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. 10 €

1982. *Cahiers André Gide 11. Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936-1951)*. 1982, 684 pp. 20,50 €

1983. Ramon FERNANDEZ, *Gide ou le courage de s'engager*. Édition augmentée de textes inédits, établie par Claude MARTIN. Préface de Pierre MASSON. Klincksieck, 1985, vol. br., 24 x 16 cm, 172 pp. 16 €

1984-1985 [cahier double]. Alain GOULET, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*. Lettres Modernes, 1986, vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 686 pp. 29 €

1986-1987 [cahier double]. *Cahiers André Gide 12. Correspondance André Gide — Jacques Copeau*. Édition établie et annotée par Jean CLAUDE. Préface de Claude SICARD. I (1902-1913). 1987, 719 pp. 30,50 €

1988-1989 [cahier double]. *Cahiers André Gide 13. Correspondance André Gide — Jacques Copeau. II (1913-1949)*. 1988, 651 pp. 34 €

1990. André GIDE — André RUYTERS, *Correspondance*. Édition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN et Victor MARTIN-SCHMETS, avec la collaboration de Pierre MASSON pour l'introduction. I (1895-1905). Presses Universitaires de Lyon, 1990, vol. br., 20,5 x 14 cm, 456 pp. 20 €

1991. André GIDE — André RUYTERS, *Correspondance*. II (1906-1950). 1990, 424 pp. 20 €

1992-1993 [cahier double]. *Cahiers André Gide 15. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, I*. 1992, 592 pp. 39 €

1994. *Cahiers André Gide 16. Jean CLAUDE, André Gide et le Théâtre, II*. 1992, 544 pp. 34 €

1995. André GIDE — Robert LEVESQUE, *Correspondance (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Presses Universitaires de Lyon, 1995, 453 pp. 22 €

1996. André GIDE — Louis GÉRIN, *Correspondance (1933-1937)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Centre d'Études Gidiennes, 1996, 196 pp. 15 €

1997. André GIDE — Henri de RÉGNIER, *Correspondance (1891-1911)*. Édition établie, présentée et annotée par David J. NIEDERAUER et Heather FRANKLYN. Presses Universitaires de Lyon, 1997, 296 pp.

1998. *Cahiers André Gide 17. L'Enfance de l'art. Correspondances avec Élie ALLÉGRET (1885-1895)*. Édition établie, présentée et annotée par Daniel DUROSAY. 1998, 481 pp. 20 €

1999. *Jean LAMBERT, Gide familial*. Édition revue et augmentée. Presses Universitaires de Lyon, 2000, 212 pp. 13 €
2000. *André GIDE — Jean MALAQUAIS, Correspondance (1935-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON. Phébus, 2000, 240 pp. 15 €
2001. *André GIDE — Pierre de MASSOT, Correspondance (1923-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacques COTNAM. Centre d'Études Gidiennes, 2001, 292 pp. 16 €
2002. *André Gide et l'écriture de soi. Actes du colloque 2001 du Sénat*. Presses Universitaires de Lyon, 2002, 272 pp. 16 €
- André GIDE — Édouard DUCOTÉ, Correspondance (1895-1921)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre LACHASSE. Centre d'Études Gidiennes, 2002, 368 pp. 20 €
2003. *Cahiers André Gide 18. André GIDE — Aline MAYRISCH, Correspondance (1903-1946)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre MASSON et Cornel Meder. 2003, 384 pp. 17 €
2004. *André GIDE — Edmond JALOUX, Correspondance (1896-1948)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre LACHASSE. Presses Universitaires de Lyon, 2004, 410 pp. 20 €
2005. *Cahiers André Gide 19. André GIDE — Marc ALLÉGRET, Correspondance (1917-1949)*. Édition établie par Daniel DUROSAY, présentée et annotée par Pierre MASSON et Jean CLAUDE. 2005, 896 pp. 36 €
2006. *André GIDE — Eugène ROUART, Correspondance. Édition établie, présentée et annotée par David H. WALKER. I (1893-1901)*. Presses Universitaires de Lyon, 2006, 637 pp. 26 €
2007. *André GIDE — Eugène ROUART, Correspondance. II (1902-1935)*. Presses Universitaires de Lyon, 2006. 617 pp. 26 €
2008. *André GIDE — Léon BLUM, Correspondance (1890-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre LACHASSE. Presses Universitaires de Lyon, 2008. 216 pp. À paraître.
2009. *Cahiers André Gide 20. André GIDE — Paul VALÉRY, Correspondance. Nouvelle édition, revue et fortement augmentée, établie, présentée et annotée par Peter Fawcett*. 2008. À paraître.

Prix spéciaux par séries :

- Les Cahiers de la Petite Dame*, 4 vol. 75 €
- Correspondance André Gide—Dorothy Bussy*, 3 vol. 50 €
- Correspondance André Gide—Jacques Copeau*, 2 vol. 62 €
- Correspondance André Gide—André Ruyters*, 2 vol. 39 €
- André Gide et le Théâtre*, 2 vol. 70 €
- Correspondance André Gide—Eugène Rouart*, 2 vol. 49 €

N.B. L'ouvrage suivant, paru sous le n° 14 dans la collection des *Cahiers André Gide*, ne fait pas partie de la série des « cahiers » annuels de l'AAAG ; il est néanmoins diffusé par elle :

André GIDE — Valéry LARBAUD, *CORRESPONDANCE (1905-1938)*. Édition établie, présentée et annotée par Françoise LIOURE. Paris : Gallimard, 1989. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 345 pp. Prix spécial AAAG 18 €



Collection

« LE SIÈCLE D'ANDRÉ GIDE »

publiée aux

Presses Universitaires de Lyon

Le siècle d'André Gide... Sous ce titre, le critique Robert Kanters publiait en 1963 un long article dans *La Revue de Paris* : « Ce siècle, il l'aura marqué tout entier. Il me semble qu'il l'emporte sur tous par l'universalité d'une certaine présence. On l'a appelé il y a longtemps déjà "le contemporain capital". Je dirais plutôt que, pendant ce siècle, nul n'a été impunément son contemporain... »

Trente ans après — et quarante ans après la mort de Gide —, le siècle est sur son déclin, mais ce constat reste vrai. Et c'est en fonction de cette réalité historique que la présente collection entend offrir au public des textes, des documents et des travaux qui témoignent de la permanente présence de Gide et permettent de l'approfondir. Y ont déjà paru et paraîtront dans l'avenir des *correspondances* du « Contemporain capital », des *mémoires et journaux* éclairant sa vie, sa figure et ses écrits, des *études* soigneusement sélectionnées parmi celles qui renouvellent notre compréhension de son œuvre.

(Les prix indiqués sont inférieurs d'environ 20 % à ceux de l'éditeur.)

1. André GIDE, *Correspondance avec François-Paul Alibert (1907-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. XL-525 pp., 7 ill. hors-texte, 1982. (Épuisé chez l'éditeur) 17 €

2. François-Paul ALIBERT, *En Italie avec André Gide. Impressions d'Italie (1913). Voyage avec Gide, Ghéon et Rouart*. Texte inédit, établi, présenté et annoté par Daniel Moutote. XXII-92 pp., 16 ill. hors-texte, 1983. (Épuisé chez l'éditeur) Épuisé.

3. Pierre MASSON, *André Gide. Voyage et écriture*. 433 pp., 1983. Épuisé.

4. André GIDE, *Correspondance avec Jef Last (1934-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par C. J. Greshoff. VIII-192 pp., 1985. 12 €

5. André GIDE, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin (1891-1931)*. Édition établie, présentée et annotée par Henry de Paysac. XLII-118 pp., 4 ill. hors-texte, 1986. (Épuisé chez l'éditeur) Épuisé.

6. André GIDE, *Correspondance avec André Ruyters (1895-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin et Victor Martin-Schmets, avec la

collaboration, pour l'introduction, de Pierre Masson. Deux vol., LVIII-387 et 417 pp., 15 ill. hors-texte, 1990. 39 €

7. Pierre MASSON, *Lire « Les Faux-Monnayeurs »*. 168 pp., 1990. 14 €

8. *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*. Études rassemblées et présentées par Jean-Yves Debreuille et Pierre Masson. 312 pp., 1994. 18 €

9. André GIDE, *Correspondance avec Robert Levesque (1926-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Masson. 453 pp., 1995. 22 €

10. André GIDE, *Correspondance avec Henri de Régnier (1891-1911)*. Édition établie, présentée et annotée par David J. Niederauer et Heather Franklyn. 296 pp., 1997. 17 €

11. Jean LAMBERT, *Gide familial*. Édition revue et augmentée, établie par Claude Martin. 212 pp., 2000. 13 €

12. *André Gide et l'écriture de soi. Actes du colloque du Sénat*. Textes réunis par Pierre Masson et Jean Claude. 272 pp., 2002. 16 €

13. André GIDE, *Correspondance avec Edmond Jaloux (1896-1948)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Lachasse. 410 pp., 2004. 20 €

14. André GIDE, *Correspondance avec Eugène Rouart (1893-1935)*. Édition établie, présentée et annotée par David H. Walker. Deux vol., 637 et 617 pp., 2006. 49 €

15. André GIDE — Léon BLUM, *Correspondance (1890-1951)*. Édition établie, présentée et annotée par Pierre Lachasse. Presses Universitaires de Lyon, 2008. 216 pp. À paraître.

Les prix indiqués dans ce catalogue s'entendent
franco d'emballage et de port pour un montant de 20 € minimum
(pour un montant inférieur, port facturé en sus).

Pour les envois expressément demandés en *recommandé ou par avion*,
supplément de frais de port facturé en sus.

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement
par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
(ou d'une demande de facture), au

SERVICE PUBLICATIONS
ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

La Grange Berthière, 69420 Tupin et Semons

Tél. & Fax 04.74.87.84.33

E-mail AAAG.CDCM@wanadoo.fr

Tous règlements à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, envoyés au
Trésorier de l'AAAG :

M. Jean CLAUDE, Association des Amis d'André Gide

B.P. 3741, 54098 Nancy Cédex

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2008

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(La Banque Postale, Centre de Paris,

IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,

BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

3 rue du Chemin blanc

B. P. 53741

54098 Nancy Cédex

< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,

Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy

IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,

Code SWIFT : BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glante, 69760 Limonest

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Juillet 2008